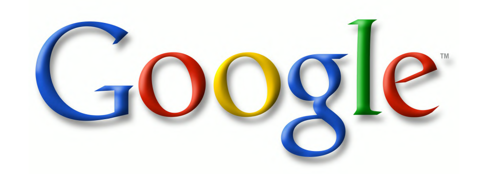
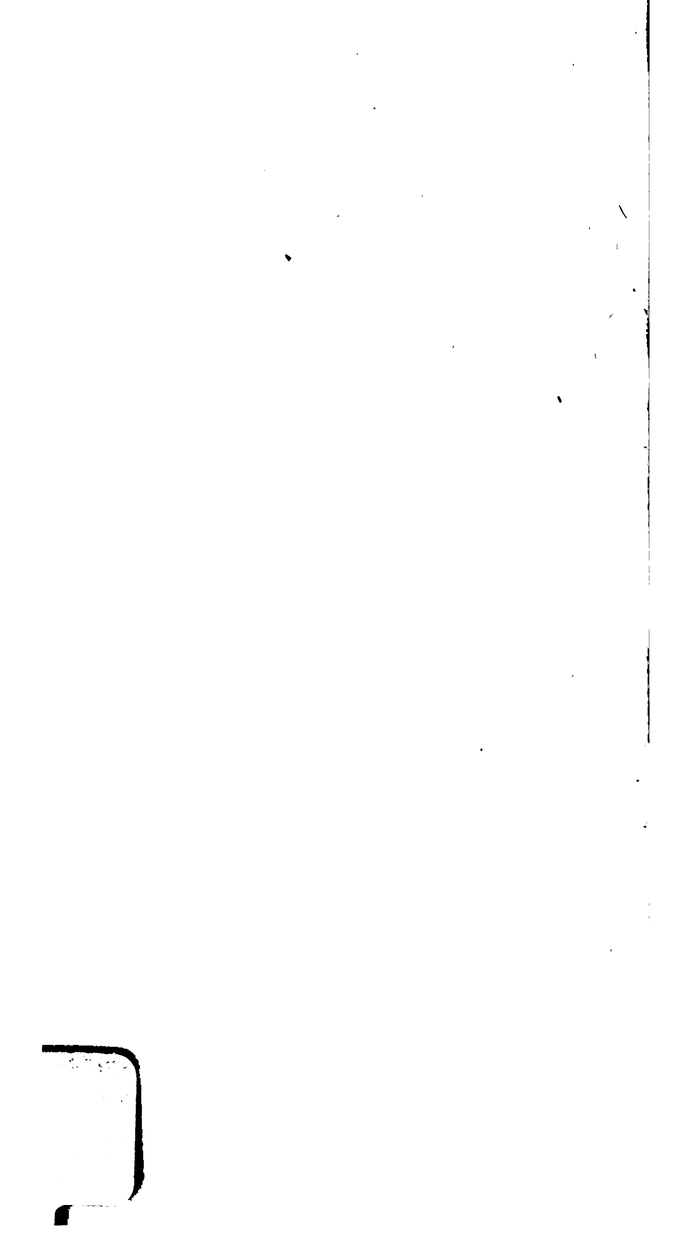
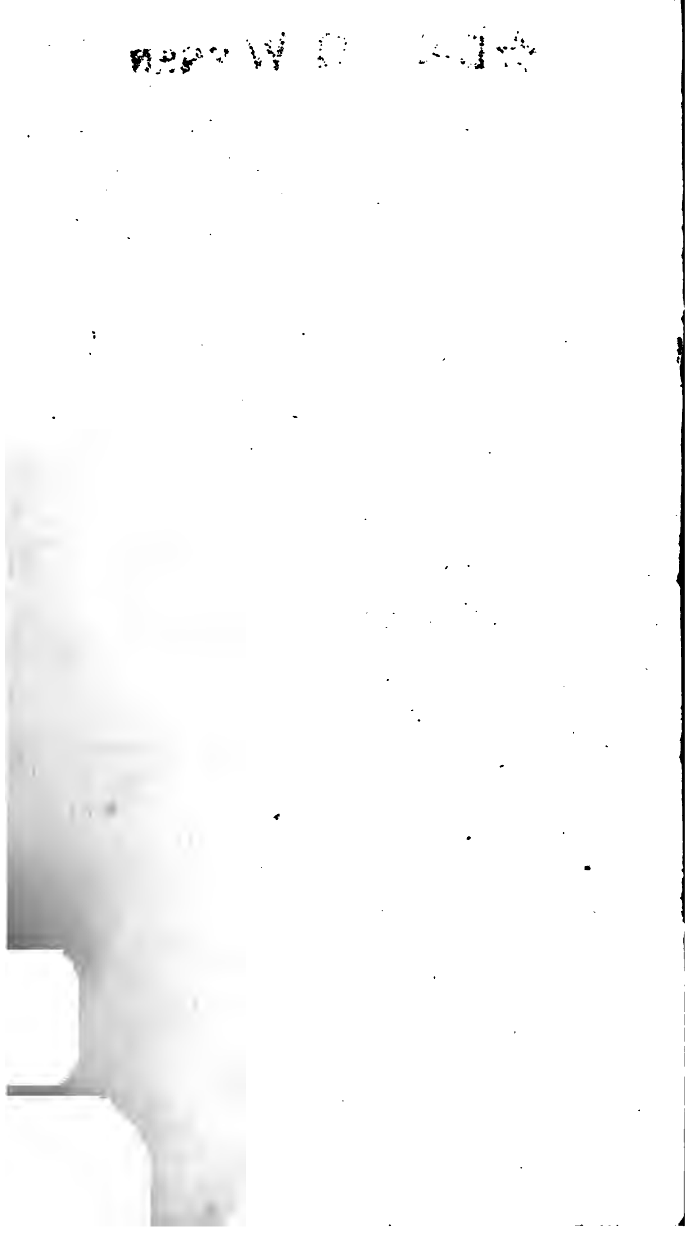

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583620 9





(Gueullette)
NKW



CONTES
MOGOLS.

TOME TROISIEME.

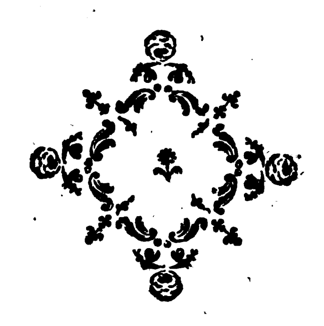
LES MILLE

ET UNE

SOIRÉE,

CONTES MOGOLS.

TOME TROISIEME.



A LILLE;

Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire Rue Neuve, la porte cochère à droite en entrant par la Place.

M. DCC. LXXXII.

TABLE

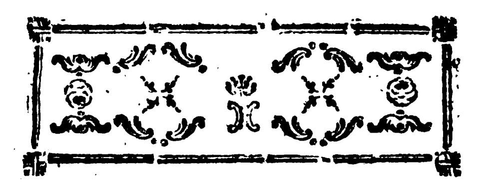
Des Histoires contenues au Tome troisième.

TABLE.

TABLE.

TABLE.

Fin de la Table.



LES SULTANES DE GUZARATE, OU LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS.

CONTES MOGOLS.

LI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE jettai un cri perçant au discours de l'esclave, je devins ensuite plus pâle que la mort, & j'allois lui de-

mander la caufe d'une maladie fi fubite, & en témoigner mon affliction par les difcours les plus touchans, lorfque me rappellant mes engagemens, & faifant attention que quelque mal que fût ma belle veuve, il pouvoit y avoir encore quelque lieu d'efpérer fa guérifon, je retins mes plaintes; mais le cri que j'avois fait ayant fait venir dans mon appartement ma mere & mes efclaves, en vain me demanda-t-on la caufe de cet événement. Je fis figne que l'on ceffât de m'interroger, & fans perdre un inftant, je courus chez Margeon. Quel fut mon défefpoir! en voyant cette adorable perfonne fur un lit, dans un état où elle paroiffoit n'avoir plus que quelques momens à vivre. Pâle, défigurée, elle avoit la tête enveloppée de plufieurs linges enfanglantés: Katifé, me dit-elle d'une voix mourante, je vais ceffer de vivre; & ce qui augmente mon affliction, je mourrai

ſans avoir récompenſé votre amour ; notre ſouverain Prophête me punit ſans doute de la dureté avec laquelle je vous ai traité, & d'avoir voulu renverſer l'ordre qu'il a établi dans notre Religion; en ſortant de la dépendance où notre ſexe doit être à l'égard du vôtre : une des colonnes de la gallerie qui entoure la platteforme de cette maiſon, vient de me tomber ſur la tête ; les premiers ſoins de mes eſclaves ont été de m'apporter un prompt ſoulagement ; les miens, ſitôt que j'ai eu de la connoiſſance de mon état, ont été de vous envoyer chercher, pour vous dire un éternel adieu : vous étiez digne, mon cher Katifé, d'un ſort plus heureux; excuſez mes caprices, & recevez mes derniers ſoupirs dans ces embraſſemens.

Il n'eſt pas poſſible de bien comprendre l'état affreux dans lequel je me trouvai à un diſcours ſi touchant, prononcé d'une voix des plus foibles

& entrecoupée de ſanglots ; je regardai fixement Margeon, j'arroſai mille fois ſes belles mains de mes larmes, & ma douleur fut ſi violente, qu'y ſuccombant, je perdis entierement connoiſſance entre ſes bras ; je ne puis dire combien dura mon évanouiſſement, qu'il y a apparence qui fut très long ; mais je ſais ſeulement que quand j'eus repris l'uſage de mes ſens, je me trouvai dans un autre appartement, ſur un lit de ſatin noir, entouré de toutes les eſclaves de ma maîtreſſe, leur morne triſteſſe, & les larmes que je leur vis répandre, m'annoncerent ſa perte ; je les regardois avec des yeux égarés, & je ſemblois leur en demander des nouvelles, lorſque l'un d'eux prit la parole : Elle ne vit plus, Seigneur, me dit-il, nous venons de perdre la meilleure maîtreſſe qu'il y eut dans tout Aden ; elle en a bien donné des preuves dans la maladie d'Aboulaïna : voilà un teſtament qu'elle a fait en

votre faveur, vous êtes à présent notre maître, & vous pouvez disposer de tout ce qui est dans cette maison.

Je fis peu d'attention aux dernières paroles de l'esclave, je ne songeai qu'à la cruelle perte que je venois de faire; je tirai un poignard que j'avois à mon côté, & j'allois me l'enfoncer dans le cœur lorsque les esclaves qui étoient fort attentifs à toutes mes actions, me saisirent le bras, me désarmerent, & m'empêcherent d'exécuter mes intentions. Vivez, Seigneur, me dirent-ils, Margeon vous l'ordonne par cet écrit; elle n'a point douté de votre sensibilité pour elle, mais elle vous défend d'attenter à votre vie, & nous avons reçu d'elle des ordres précis de ne vous pas quitter, que nous ne vous voyions dans la disposition de suivre ses dernières volontés. Je ne répondis rien à ces discours, & suffoqué par mes larmes, je me livrai au désespoir le

plus cruel; je ne puis dire combien je fus dans cette ſituation, & ſi je retombai dans l'évanouiſſement; mais je ſais ſeulement qu'après avoir pris une taſſe de ſorbet que l'on me préſenta dans l'accès d'une toux violente que me cauſoit une extrême ſécheresse de goſier, je tombai dans un engourdiſſement qui dégénéra, peu à peu, dans une eſpèce de ſommeil létargique. J'ignore encore la durée de ce ſommeil; mais quel fut mon étonnement à mon réveil, de me trouver dans une chambre magnifique, dont l'arrangement étoit d'un goût nouveau & ſingulier? Des oiſeaux extrêmement rares, qui rempliſſoient des volieres dorées, y annonçoient le lever de l'aurore par mille chants mélodieux; mais ce qui redoubla ma ſurpriſe, ce fut de me voir couché ſur un lit ſuperbe, & d'appercevoir à mes côtés l'incomparable Margeon, plus brillante qu'une pleine lune, & que tous les Aſtres du Firmament.

Je regardai cet événement comme un ſonge des plus flateurs; ma belle Veuve n'avoit plus la tête entourée de ces linges ſanglans qui lui couvroient le viſage; ſes cheveux noirs, tous bouclés & relevés par des poinçons de diamans, flottoient ſur ſes joues, plus vermeilles que des roſes; & je fut ſi ému à la vue de tant de beautés, que j'allois, peut-être, demander tout haut à notre grand Prophête, de ne voir jamais la fin d'un rève dans lequel je trouvois tant de délices, lorſqu'heureuſement Margeon parut ſe réveiller: Mon cher Seigneur, me dit-elle, remerciez l'Envoyé de Dieu, il veut aujourd'hui couronner vos peines, & récompenſer votre fidélité: vous avez paſſé ſans vous en appercevoir, du ſommeil à une mort tranquille, qui vous met au rang des heureux Muſulmans. Vous voici dans le lieu de délices que ce ſaint Prophête promet aux fideles Croyans, & par une grace toute ſpé-

ciale pour vous, j'ai été choisie pour vous servir de Houri; mais après vous avoir traité sur terre avec autant de sévérité, & vous avoir pendant si long-temps soumis à tous mes caprices, dois-je me flatter que vous m'accepterez pour votre compagne éternelle dans ce saint lieu? Ah! mon cher Katifé, rassurez une tendre amante contre ses justes frayeurs; n'use pas avec elle de toute la rigueur qu'elle vous a fait éprouver dans Aden.

LII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

SI j'avois eu lieu d'être surpris de tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors avec Margeon, je le fus encore plus en ce moment de la situation où je me trouvois. Cependant j'eus assez de présence d'esprit pour raisonner ainsi en moi-même, Qu'est ce que je risque

de garder le silence en cette occasion ? mon tems n'est pas encore fini si ce qui se passe ici n'est qu'une illusion & une suite des artifices que l'on a employés pour m'engager à parler, le moment qui le découvrira, me rendra devant Margeon coupable de désobéissance. Si c'est une réalité, & que je sois véritablement dans le Paradis de notre Prophête, ma Houry doit être soumise à toutes mes volontés ; & que je parle ou non, pourvu que je réponde à ses empressemens, elle ne s'en embarrassera pas.

Pendant que je faisois en moi-même ce petit raisonnement, je vis cette belle personne très-émue : Ah ! Seigneur, me dit-elle, vous hésitez à me répondre ? Sans doute vous ne m'aimez plus, ou vous voulez me faire payer avec usure les mépris que je paroissois avoir pour vous. Que les apparences étoient trompeuses ! je vous aimois avec la derniere tendresse ; & au moment que je vous déclare que

je vous adore, feriez-vous affez cruel pour me traiter avec indifférence ? Ah ! mon cher Katifé, je ne pourrois la foutenir un feul inftant, & fi dans ma condition préfente, l'on pouvoit mourir, ou rentrer dans le néant, je demanderois cette grace à notre fouverain Prophête, plutôt que de vous voir armer de rigueur contre moi : répondez-moi donc, mon cher époux, pourquoi vous obftiner à un filence qui me défefpere ? Pourquoi me faire languir dans l'attente d'un bonheur que vous avez paru fouhaiter autrefois avec tant d'empreffement ?

Les vives follicitations de Margeon firent impreffion fur mon cœur ; voyons, me dis-je, jufqu'où je pourrai pouffer cette fcene ; je fais le véritable moyen de découvrir fi l'on me trompe, feignons de nous difpofer à traiter ma belle Veuve de la même maniere que les heureux Muzulmans en agiffent (à ce que l'on

nous assure) avec les Houris : certain de mon sort, je romprai alors le silence.

Je n'eus pas plutôt conçu ce projet, que Margeon, qui avoit d'abord reçu sans résistance de legeres caresses de ma part, lisant sans doute dans mes yeux les intentions que j'avois d'éprouver s'il y avoit de la réalité dans ce qui se passoit en ce moment, sauta en bas du lit, en riant de toutes ses forces, & ayant frappé des mains, quatre de ses esclaves qui attendoient ses ordres à la porte, entrerent dans le lieu où nos étions : venez à mon secours, leur dit-elle il n'a tenu qu'à moi d'être la dupe de cette derniere aventure.

Comme je reconnus en ce moment les esclaves, il ne me fut pas difficile de comprendre l'artifice de la scene qui venoit de se passer, & je fus le premier à rire du péril que je venois d'éviter en m'abstenant de parler. Vous avez sagement agi dans

cette occasion, me dit alors Margeon, vous auriez fait naufrage presqu'au port : au reste, je ne comprends pas comment vous n'avez pas succombé à cette derniere épreuve ; & puisque dans les différentes situations où je vous ai mis, vous êtes toujours sorti victorieux des combats que je vous ai livré, je commence à désespérer de réussir dans mes projets : adieu, mon cher Katifé, aimez-moi toujours avec autant de tendresse, & ne vous rebutez pas pour le peu de temps qui vous reste ; j'y perdrois à présent plus que vous ; puisque je suis parfaitement convaincue de votre amour ; & que vous, vous ignorez à quel point je vous aime. En achevant ces paroles si flatteuses, elle m'embrassa avec toutes les marques d'une véritable passion, & vous pouvez juger, illustres génies, que je reçus ses caresses d'aussi bon cœur, qu'elle paroissoit me les faire.

Je retournai chez moi transporté

de joie de ce qui venoit de se passer, & de ce que je n'avois plus que quatre mois à languir dans l'attente de posséder tranquillement ma chere Veuve. Il est inutile que je vous rapporte encore de quelle maniere j'évitai de tomber dans différens pieges que l'on me tendit, qu'il vous suffise de savoir que je commençois à croire que je passerois plus en repos le peu de temps qui me restoit à souffrir, lorsque le Roi de Zibith (*a*)

(*a*) *Zibith*, Capitale d'un Royaume de même nom. Cette Ville est située dans l'Arabie heureuse sur la Riviere de Zibith; elle est grande & marchande: on tient que la Reine de Saba qui fut visiter Salomon, étoit Souveraine de ce pays, dont parle *Strabon* sous le nom de *Sabæa*. Ces peuples nommés Sabéens, qui ont pris naissance de *Saba*, fils de *Chus*, sont riches en encens, mirrhe, canelle, baume & autres plantes aromatiques; ils vivent la plupart dans l'oisiveté, à cause de la grande abondance des fruits qui croissent en leur terre sans y être semés. Ce Royaume n'est pas éloigné de celui d'Aden.

ayant fait mal-à-propos quelques hostilités sur nos Terres, le Sultan d'Aden résolut d'en tirer une prompte vengeance : pour cet effet ayant fait assembler toutes ses troupes dans une grande plaine située aux portes de sa Capitale, il fallut m'y rendre avec les principaux Officiers; mon embarras n'étoit pas de recevoir les ordres de mes Supérieurs, s'ils n'avoient regardé que ma seule personne; mais lorsqu'ils concerneroient les Subalternes, ou les Soldats, il n'étoit pas facile de les faires exécuter par signes; le Sultan y suppléa heureusement : m'ayan reconnu dans la revue qu'il fit de ses Troupes, & informé que je n'avois pas encore l'usage de la parole, il eut la bonté de me dire que me connoissant pour un brave homme, il me dispensoit de servir dans mon poste ordinaire, & qu'il vouloit que je combattisse à ses côtés. Je reçus avec transport une grace aussi particuliere; je me jettai à ses pieds, &

ce bon Prince fut ſi touché de mon action, qu'il me releva avec toute la bonté imaginable.

Nous partîmes le lendemain, & au bout de huit jours nous étant trouvés en préſence de notre ennemi, il ſe donna un combat des plus ſanglans. Comme le Sultan mon maître m'avoit ordonné de ne me point écarter de ſa perſonne, je ne le perdis pas un ſeul moment de vue pendant l'action, j'eus même deux fois le bonheur de lui ſauver la vie ; & ſon cheval ayant été tué ſous lui, je le remontois ſur le mien, & je le parois des attaques de ſes ennemis, lorſque je reçus deux coups d'épée, dont l'un m'ayant percé la cuiſſe, & l'autre, après avoir paſſé à travers le bras gauche, pénétroit dans la poitrine, je tombai à la renverſe entre les pieds des chevaux. Le Sultan qui s'en apperçut, & qui ſe défendoit comme un Lion, donna ſes ordres pour que l'on me ſecourût prompte-

ment : on m'enleva, & pendant que je fus porté dans une tente voisine où l'on examina mes plaies qui se trouverent assez dangereuses, ce brave Monarque anima tellement les siens par son exemple, qu'il remporta une victoire d'autant plus complette, que le Sultan de Zibith y laissa la vie.

Le premier soin du Roi, après la bataille, fut de s'informer en quel état je me trouvois, & ayant appris que j'étois assez mal, il accourut à ma tente : Quelles obligations ne t'ai-je pas, mon cher ami, me dit-il en m'embrassant ? & comment puis-je m'en acquitter envers toi ? Songe seulement à te guérir, & sois persuadé qu'il n'est rien que je ne fasse pour te donner les marques les plus sensibles & les plus essentielles de ma reconnoissance.

Je reçus le Sultan avec tout le respect dont j'étois capable en l'état où je me trouvois ; & comme mes blessures étoient trop considérables pour que je pusse être transporté à Aden,

il me fit conduire ſur un brancard à la Ville la plus prochaine, & m'y ayant laiſſé deux de ſes Médecins & quatre Chirurgiens, avec ordre de n'oublier rien pour me rendre la ſanté, il partit pour retourner à Aden. Comme j'étois logé chez le Gouverneur, non-ſeulement je ne manquai de rien, mais encore on eut tant d'attention pour moi, & je fus traité avec un ſi grand ſoin, que huit jours après je fus hors de danger, & au bout de deux mois en état de reprendre la route d'Aden.

J'ai lieu de croire que mes bleſſures n'étoient pas indifférentes à Margeon, puiſqu'elle m'envoya au lieu où je reſtai, un eſclave chargé de la lettre la plus vive & la plus paſſionnée, & qu'elle y joignit une bourſe de cinq cens pieces d'or. Je reçus la lettre avec les tranſports les plus marqués; mais je ne voulus pas accepter la bourſe, que je remis entre les mains de l'eſclave.

LIII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

CET homme resta quelque temps auprès de moi, & quand il fut bien sûr qu'il n'y eut plus rien à craindre de mes blessures, il me pria de le charger d'une lettre pour sa Maîtresse : mes premiers ordres avoient été si précis, que je ne jugeai pas à propos d'écrire, quoique ma belle Veuve m'en donna la permission, je fis comprendre par signes à cet esclave, que je ne pouvois le satisfaire, mais que j'espérois bientôt être en état d'aller l'assurer moi-même de toute la reconnoissance que méritoient ses bontés pour moi.

L'esclave partit, & quinze jours ou environ après son départ, je me mis en route dans un brancard porté

par des hommes, que les Gouverneurs des Villes & principaux Habitans des Bourgs & Villages avoient ordre de me fournir, enfin j'arrivai à Aden, & ſuivant les intentions du Sultan, je fus conduit directement à ſon Palais. On ne peut exprimer les careſſes que je reçus de ce Monarque : J'ai de grandes vues ſur toi, mon cher ami, me dit-il un jour en m'embraſſant, & je n'y vois qu'un ſeul obſtacle, c'eſt le ſilence obſtiné que tu parois vouloir garder mal-à-propos; j'ai trois ſœurs d'une beauté raviſſante; je veux te donner le choix d'une d'elles, & te faire mon premier Viſir; celui qui rempliſſoit ce poſte a été tué dans notre dernier combat, & le ſeul Zalvon pouvoit aſpirer à remplir cette place, ſi je ne te la deſtinois pas. Il eſt habile, il a vieilli dans les emplois; mais j'entens dire qu'il ſe laiſſe prévenir aiſément, qu'il ne revient jamais de ſes préjugés, & qu'abuſant de ſon autorité,

il maltraite mes Sujets: ainſi de quelqu'habileté qu'il ſoit pourvu, ce n'eſt point-là l'homme que je veux mettre à la tête de mon Royaume; au contraire, je t'ordonne, en cas que tu veuilles accepter ce que je te propoſe, de veiller exactement ſur ſa conduite; mais tu ſens bien que dans l'état où il paroît que tu veux bien être, je ne puis te confier l'adminiſtration de mes Etats: déclare-moi donc par quelques ſignes ou autrement, ſi ta maladie eſt volontaire, ou ſi elle ne l'eſt pas; en ce cas, c'eſt-à-dire, ſi les remédes y peuvent quelque choſe, il n'eſt rien que je n'emploie pour te rendre l'uſage de la langue, & j'obligerai mes Médecins à épuiſer ſur toi toute leur ſcience.

Il n'eſt pas poſſible de bien repréſenter & mon étonnement, & mon embarras à la propoſition du Sultan; tout foible que j'étois encore, je me proſternai à ſes pieds, & je

tâchai de lui faire entendre, que si j'avois été assez heureux pour lui rendre quelque service, j'en étois trop payé par les honneurs dont il m'avoit comblé, que je n'étois pas digne de ceux qu'il me présentoit.

Cette nouvelle transpira apparemment dans Aden, elle parvint jusqu'aux oreilles de Margeon; & cette belle personne paroissant appréhender, que las d'un terme si long, dans des épreuves pénibles qu'elle avoit elle-même caractérisées de purs caprices, je ne succombasse à la tentation de devenir beau-frere de mon Maître, elle m'écrivit la lettre du monde la plus tendre & la plus touchante.

Je vais donc vous perdre, Seigneur, me disoit-elle, *& je sens que je vous perds par ma faute. Infortunée Margeon! que vas-tu devenir? Pourras-tu survivre à un tel malheur? Ah! s'il est encore temps, pardonnez-moi toutes mes bizarreries, & rompez des*

engagemens dont je vous dispense : parlez au Sultan mon cher Katifé, montrez-lui cette lettre, racontez-lui toutes nos aventures; elles lui paroîtront si extraordinaires, que je suis sûre (si vous m'aimez encore) qu'il ne voudra pas forcer votre inclination; mais pourriez-vous, en faveur d'une amante insensée, résister aux offres brillantes qu'il vous fait? Je ne puis le croire : Ah! vous allez devenir infidele; mais je mourrai sûrement avant que d'en être persuadée.

Cette lettre poussa ma patience à bout : je mis la main à la plume, dans l'appréhension qu'en cette occasion mon silence ne parût confirmer les craintes de Margeon: j'y justifiai ma conduite de manière à lui ôter tout soupçon d'infidélité de ma part; je fermai ma lettre, & j'étois prêt à la lui envoyer, lorsque réfléchissant que je n'avois qu'un mois au plus à attendre pour recouvrer l'usage de la parole, je déchirai en mille pieces ce

que je venois d'écrire, & ne jugeai pas à propos de risquer de me repentir d'avoir fait réponse contre ses premiers ordres, qui étoient si précis.

Pendant que nous étions ainsi l'un & l'autre dans de cruelles agitations, le Sultan qui ne perdoit pas ses projets de vûe, fit assembler tous les Médecins d'Aden & les consulta sur ma situation présente. Comme ma maladie avoit faite du bruit dans les commencemens, il n'y en eut aucun d'eux (à ce que j'ai appris depuis), qui, persuadé que j'étois muet volontaire, ne déclarât que ma guérison n'étoit pas de sa compétence. Musch-Mourr, peut-être plus habile, mieux instruit, ou soupconnant les motifs de mon silence prit ainsi la parole à son tour; Seigneur, dit-il au Sultan, Katifé, selon toutes les apparences, est devenu tout d'un coup muet par quelque raison qu'il sait seul, & que nous ne saurions deviner; si c'est un vœu, il y auroit

de l'irréligion à vouloir l'engager à le rompre, à moins que votre Iman ne l'en releve, en lui en démontrant l'indiſcrétion. Si c'eſt pour quelque ſujet que nous ne puiſſions pas pénétrer, il eſt inutile d'y employer des remédes qui ne ſont preſque jamais indifférens, & qui dans pareille occaſion, peuvent plus nuire que ſervir : je ſerois donc d'avis que l'on tâchat par adreſſe de lui faire rompre le ſilence, & je conſeillerois à votre Majeſté de propoſer une récompenſe à quiconque en pourroit venir à bout. Ton conſeil eſt excellent, reprit le Sultan : ſi l'Iman que je vais lui envoyer, ne peut parvenir à le faire contrevenir à ſon vœu en cas qu'il en ait fait quelqu'un, je ferai exécuter ce que tu viens de propoſer.

LIV.

LIV. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

SUIVANT les ordres du Sultan, l'Iman vint me voir une heure après; il perdit ses peines auprès de moi; & ayant compris par l'obstination de mon silence, que la Religion n'avoit point de part à la situation dans laquelle j'étois, le Roi d'Aden à qui il en rendit compte, & qui avoit son projet fort à cœur, fit aussi-tôt publier ses intentions par toute la Ville, & les Crieurs annoncerent de sa part, que quiconque pourroit m'engager à parler, de quelque maniere que ce pût être, en recevroit pour récompense cent mille pieces d'or. Une somme aussi exorbitante, & qui faisoit bien connoître l'affection que ce Monarque avoit pour moi, mit tous les Charlatans en cam-

pagne. Il y en eut plus de trente qui promirent de me guérir radicalement, quoiqu'il n'y en eût aucun qui ne fut très-persuadé qu'il n'en viendroit pas à bout; il faut pourtant avouer qu'il s'en trouva un plus habile, & de meilleure foi que les autres, & qui se flatta de me faire parler en me disant seulement un mot à l'oreille. Il est vrai qu'il employa un reméde qui auroit dû réussir, si j'avois eu l'humeur intéressée: Seigneur, me dit-il, le Sultan promet cent mille pieces d'or pour votre guérison, je vois bien qu'elle dépend de vous seul: partageons cette somme par la moitié, je vous en donne cinquante mille, en voilà ma promesse bien signée; faites-y réflexion: c'est une fortune pour vous & pour moi. Je ne pus m'empêcher de rire de l'imagination de cet homme, & pour le dédommager de la perte d'une somme aussi considérable, je lui fis présent d'un diamant que j'avois au doigt, &

qui pouvoit bien valoir cent pieces d'or ; il en fut transporté de joie, me fit des remercimens infinis, & publia ma générosité par tout Aden.

Zalvon, qui de simple Visir subalterne, croyoit mériter de remplir la place de premier Ministre, par rapport à sa capacité & à son âge, étoit au désespoir que le Sultan eût tant de bonté pour moi : comme il voyoit avec douleur, que le grand Visirat m'étoit destiné en cas que je recouvrasse la parole, il faisoit son possible sous main, pour empêcher ma guérison ; & profitant d'une indisposition assez considérable du Sultan, il fit annoncer sous son nom par les Crieurs publics, que ce Monarque donneroit le double de ce qu'il avoit promis, à quiconque opéreroit ma guérison ; mais aussi que celui qui entreprendroit cette cure, sans en venir à bout, auroit la tête tranchée.

Malgré cette sévere annonce, l'espoir d'un gain aussi considérable anima

cinq ou fix malheureux, qui, n'ayant pas mieux réuffi que les autres, payerent de leur vie la hardieffe qu'ils avoient eue de fe préfenter.

Comme j'ignorois cette derniere proclamation, & la peine que cet indigne Miniftre avoit attachée au défaut de ma guérifon, je vivois tranquille dans l'intérieur de mon appartement, lorfque cette tranquillité fut troublée par un événement dont le feul récit me fait encore trembler.

Il y avoit huit ou dix jours, qu'aucun de ces Empiriques ne s'étoit préfenté devant moi, lorfque l'on vint me dire qu'un jeune homme, d'une rare beauté, qui fe faifoit fort de me délier la langue, par la vertu d'un Talifman, demandoit à entrer & à me parler en particulier: je fis figne qu'on le fit approcher; mais que devins-je, en reconnoiffant dans ce jeune homme l'adorable Margeon! Katifé, me dit-elle, avec une crainte mêlée de ref-

pect, je risque mon honneur, & peut-être ma vie, pour vous parler ; mais après le refus que vous aviez fait de répondre à ma Lettre, que ne dois-je pas entreprendre pour connoître mon sort, & pour me conserver un cœur tel que le vôtre ? m'êtes-vous infidele, ainsi que je l'entends publier dans Aden ? & acceptez-vous une des sœurs de notre Sultan pour votre épouse ? Je lui fis entendre que loin d'avoir changé à son égard, je faisois consister tout mon bonheur à l'aimer, & à être aimé d'elle, & que je ne recevrois jamais de bienfaits de notre Monarque, aux dépens des sermens que je lui avois fait de l'aimer éternellement. Ah ! si ce que vous voulez me faire comprendre est vrai, mon cher Katifé, me dit-elle transportée de joie, faites-le moi donc connoître ; parlez dès ce jourd'hui au Sultan, déclarez-lui qu'engagé par des sermens terri-

bles qui vous lient avec moi d'une maniere indissoluble, vous ne pouvez profiter de l'honneur qu'il vous propose. Quand il sera informé que nos engagemens sont d'une nature à ne pouvoir se rompre, sans encourir la colere de notre Prophête, il est trop juste pour exiger de vous rien qui puisse vous déshonorer. Voilà ma main, mon cher ami, jurez-moi que vous m'aimerez toujours avec la même ardeur que vous m'avez témoignée jusqu'à ce moment; ajoutez à ce serment, que quelque chose qui puisse arriver, vous ne me répudierez jamais; me voilà prête à vous épouser aussitôt que vous m'en aurez assurée, comme je l'exige de vous, & que vous aurez fait cette déclaration à notre Sultan; & je vous proteste à mon tour par tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'abrege les conditions que je vous avois imposées, & que quoiqu'il y ait encore dix

jours à attendre, je ne profiterai point de l'avantage que je pourrois avoir sur vous, en vous faisant rompre le silence. Si dans toutes les autres occasions j'ai fait ce que j'ai pu pour vous faire tomber en faute, il n'en est pas de même aujourd'hui; le temps & les circonstances ne permettent pas que vous différiez un instant à m'apprendre de bouche vos véritables sentimens, & à les faire connoître à notre Monarque; comptez donc sur ma sincérité; ouvrez-moi entierement votre cœur, & ne me laissez pas languir davantage dans l'incertitude où je suis. Ah! Katifé, c'est en ce moment que vous devez me prouver que votre amour pour moi est à l'épreuve des offres les plus brillantes, & que plutôt que de m'être infidele, vous vous offrirez à toute la colere du Sultan.

LV. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

COMME j'ignorois, ainsi que je vous l'ai déjà dit, la peine que le Visir Zalvon avoit imposée à ceux qui venoient pour me soulager dans ma prétendue maladie, je fis comprendre à Margeon, après l'avoir assurée d'une fidélité parfaite, que ce n'étoit pas la peine de lui désobéir pour si peu de temps, & que les dix jours qui me restoient, seroient bientôt passés; ensuite voulant un peu me réjouir à ses dépens, je lui donnai à entendre, que supposé qu'il y eût du vrai dans ce qu'elle venoit de me dire, l'intérêt pouvoit bien lui faire jouer le personnage qu'elle faisoit, & que le seul espoir de gagner ce que le Sultan avoit pro-

mis pour ma guérison, le lui avoit fait entreprendre; mais que moins intéressé qu'elle, je ne voulois pas risquer de perdre ses bonnes graces pour cent mille pieces d'or de plus ou de moins, & que quelque chose qui pût arriver, je ne parlerois que quand le terme fatal seroit expiré.

Je n'eus pas plutôt fait connoître à Margeon, que j'étois infléxible sur ce qu'elle vouloit exiger de moi, que je vis une extrême pâleur lui couvrir le visage; ah! perfide, me dit-elle, que tu rends bien peu de justice à mon amour! c'est lui seul qui m'a conduite en ces lieux; & sans l'appréhension que j'ai eue que tu ne succombasses aux offres du Sultan, j'aurois attendu patiemment que l'année eut été révolue; mais je vois bien, ingrat, que l'ambition te dévore, tu vas devenir beau-frere de ton maître; la Sultane que tu vas épouser, est sans doute d'une beauté ravissante,

& tu oublieras bientôt entre ses bras l'infortunée Margeon, qui t'est devenue indifférente, & peut-être même odieuse. Je vais donc perdre la vie, barbare! ta résistance à mes volontés me livre à une mort certaine; tu n'ignores pas le sort qui m'attend au sortir de ces lieux, & tu le vois avec joie, puisque je ne possede plus ton cœur; tu te repens apparemment de toutes les peines que tu as souffertes par mes ordres; tu m'en fais aujourd'hui un crime, dont tu te venges bien lâchement; tu n'ignores pourtant pas combien je t'aime; que dis-je? à quel point je t'adore. Ah! si je n'avois ressenti pour toi qu'une passion médiocre, je t'aurois épousé il y a deux ans; tes desirs auroient été satisfaits, & tu aurois peut-être cessé de m'aimer six mois après; mais comme ton cœur m'a paru d'un prix infini, j'ai voulu te soumettre aux épreuves les plus pénibles: je croyois avoir

trouvé en toi les ſentimens d'un honnête-homme, d'un homme qui paroiſſoit m'aimer avec une tendreſſe & une fidélité au-deſſus de toute expreſſion; je t'allois devenir auſſi ſoumiſe que je t'ai paru fiere & inexorable; & dans l'inſtant que je crois toucher à mon bonheur, non-ſeulement tu ceſſe de m'aimer, tu me mépriſes, ingrat! & tu deviens mon bourreau en me livrant toi-même à une mort infaillible, il ne te manque que d'en être ſpectateur; viens cruel, viens me voir expirer en prononçant encore ton nom, qui, malgré ta barbarie, me ſera cher au-delà même du tombeau: & par cette inhumanité rends-toi autant exécrable à la poſtérité, que tu y aurois été illuſtre par ta conſtance & par ta fidélité.

Margeon verſoit un torrent de larmes en me tenant des diſcours auſſi touchans, & qui me combloient de joie de croire qu'elle

y exprimoit les véritables ſentimens de ſon cœur; mais comme je l'avois vû jouer des ſcenes qui avoient fort approché de celle-ci, je la regardois comme le dernier artifice qu'elle vouloit employer pour triompher de moi: quoique je fuſſe auſſi ému qu'elle me paroiſſoit l'être, je reſtai ferme dans ma réſolution, malgré les expreſſions les plus ſéduiſantes dont elle ſe ſervit encore, elle ne put me faire rompre le ſilence; & ſortant pénétrée de la plus vive douleur, elle me laiſſa dans une inquiétude inexprimable.

Je commençois à me porter beaucoup mieux, je me promenois ſouvent dans un petit jardin qui joignoit à mon appartement; & à meſure que le terme fatal approchoit, je ſentois ma ſanté augmenter de momens en momens; enfin ce jour ſi deſiré arriva, & je crus en épargnant au Sultan les ſommes conſidérables qu'il avoit promiſes pour

ma guérifon, devoir aller la lui annoncer moi-même.

Ce Monarque étoit convalefcent d'une maladie qui l'avoit retenu au lit depuis près d'un mois; je me préfentai à fa porte, & les Gardes qui n'ignoroient pas ma faveur, m'ayant annoncé, je fus introduit auffi-tôt en fa préfence. Après m'être profterné à fes pieds, Seigneur, lui dis-je, comme ce n'eft qu'aujourd'hui que je pouvois recouvrer l'ufage de la parole, je viens vous apprendre moi-même les raifons du filence volontaire que j'ai gardé depuis un an jufqu'à ce jour, & vous rendre les plus humbles graces des faveurs infignes que votre Majefté veut répandre fur un fujet d'un mérite auffi commun; alors ayant raconté au Sultan mon hiftoire le plus fuccinctement qu'il me fut poffible, non-feulement il m'écouta avec une extrême furprife; mais après avoir eu la bonté d'approuver ma conduite,

& d'admirer la patience que j'avois eue dans les deux ans que j'avois bien voulu me soumettre aux volontés de Margeon : Katifé, me dit-il, tu as acheté par des épreuves trop pénibles le cœur de ta belle veuve, pour que je veuille mettre le moindre obstacle à ton bonheur; tu es véritablement digne d'elle, & je conçois, dans la situation où tu te trouves à présent, que tu ne pouvois accepter la main d'une de mes sœurs, sans violer tes sermens, sans t'écarter de toutes les loix de la bienséance & de l'honneur; loin que cela te fasse aucun tort dans mon esprit, ta conduite pleine de droiture & de probité augmente mon estime pour toi, & me fait connoître de quoi tu es capable : un autre livré à la seule ambition, se seroit bien gardé d'exécuter ses promesses; rebuté des rigueurs d'une maîtresse capricieuse, il l'auroit abandonnée sans scrupule, & joignant

le mépris à l'infidélité, il croiroit par un procédé aussi indigne, acheter encore à trop bon marché l'honneur d'être mon beau frere; mais toi plus sincere, & méprisant les honneurs que l'on acquiert aux dépens de la vertu, tu n'as point été ébloui par les grandeurs que je t'ai offertes, & par des sentimens aussi sages que généreux tu t'en es montré encore plus digne. Accepte donc la qualité de mon grand Visir, dispose de mes trésors à ton gré; que mes peuples sous ton ministere jouissent par ta prudence, & par une sage dispensation de mes graces, d'un bonheur sans égal; cours apprendre cette nouvelle à Margeon, dis-lui que je veux que dans trois jours ton union avec elle soit célébrée par les fêtes les plus galantes; & comme tu pourrois dans cette occasion ménager mes trésors, je vais moi-même en ordonner l'exécution; la joie que j'ai de te voir con-

tent, me donnera assez de force pour y assister en personne; puis-je reconnoître par trop d'endroits, que je te dois la vie, & le salut de mes Etats?

Je ne m'étois pas présenté devant le Sultan, poursuivit Katifé, sans appréhender que le refus que je ferois d'épouser sa sœur, ne changeât les dispositions dans lesquelles il étoit en ma faveur, & peut-être même ne me coutât la vie, mais comme je n'avois pas hésité de faire encore ce sacrifice à Margeon, l'on peut aisément comprendre quel fut l'excès de ma joie, lorsque le Sultan m'eut ainsi parlé: je me jettai à ses genoux, que j'embrassai avec ardeur: Seigneur, lui dis-je, vos bontés surpassent toutes mes espérances, si j'ai été assez heureux pour vous rendre quelques services dans le dernier combat, j'en ai été bien récompensé par la gloire qu'ils m'ont acquis, & par la bienveillance dont

votre Majesté m'honore; mais je la supplie de ne me point charger du fardeau qu'elle veut m'imposer; je ne me sens pas propre à remplir un poste si éminent; comme il est toujours l'objet de l'envie de ceux qui croient avoir assez de mérite pour l'obtenir, ils prennent pour une injustice qu'on leur fait, de ne les avoir pas placés dans cette haute dignité, & toute leur haine retombe ordinairement sur celui qui l'occupe.

Ne t'oppose pas davantage à mes volontés, reprit le Sultan; comme je sais que tes refus ne procedent que d'une extrême probité, c'est cette même probité qui m'est connue, qui m'engage à t'ordonner de m'obéir; prends donc les rênes de mon Royaume, gouverne-le avec toute la sagesse dont tu es capable, & laisse moi goûter un repos tranquille, dont je n'ai point encore joui jusqu'à présent, parceque j'ai

toujours été obligé de veiller moi-même sur la conduite de mes premiers Visirs.

Comme il n'y avoit rien à répliquer à des ordres aussi absolus, je témoignai que j'étois disposé à les exécuter; & après avoir été déclaré premier Visir, je ne fus pas plutôt sorti de la présence du Sultan, que, sans perdre de temps, je me transportai chez ma belle veuve. Mais Ciel! que devins-je en trouvant tous ses esclaves en pleurs? Ah! Seigneur, me dirent-ils, qu'est devenue notre bonne maîtresse? il y a dix jours que nous ne l'avons vue; elle est sortie d'ici sous des habits d'homme, en nous assurant qu'elle alloit vous ramener dans cette maison pour vous en rendre le maître en qualité de son époux: quelques-uns de nous l'ont conduite au Palais du Sultan, nous y sommes restés jusqu'à la nuit, nous ne l'en avons pas vûe sortir & si nous pouvons

ajouter foi aux bruits qui courent dans Aden, elle a perdu la vie, ainsi que quelques autres particuliers, qui, flattés par l'espoir d'une récompense aussi extraordinaire, avoient promis de parvenir à vous faire rompre le silence; c'étoit une alternative que le Visir Zalvon avoit fait publier huit jours avant que Margeon s'exposât à cette cure; elle n'ignoroit pas que la mort devoit être la punition des téméraires qui entreprendroient votre guérison sans en venir à bout, comme ils devoient recevoir deux cent milles pieces d'or en vous rendant l'usage de la langue.

LVI. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus frappé de cette nouvelle si peu attendue, comme d'un coup

de foudre, continua Katifé, & après avoir pendant quelques momens exhalé toute ma fureur, je courus en porter mes justes plaintes au Sultan: Ah Seigneur! m'ecriai-je, en me jettant de nouveau à ses pieds, j'ai perdu ma chere Margeon, au moment que je touchois à celui de la posséder. Alors lui ayant fait un court récit de ce que je venois d'apprendre des esclaves de cette veuve, ce bon Prince fut si touché de l'indigne conduite de Zalvon, qu'il ordonna sur le champ qu'on allât l'arrêter, & qu'on l'amenât en sa présence. Seigneur, lui dis-je, permettez que j'aille moi-même exécuter vos ordres. Eh bien, reprit le Sultan, cours-y, mon cher Katifé, & ne te présente devant moi qu'avec la tête de ce scélérat, dont la cruauté rejaillit entierement sur moi; loin d'avoir donné des ordres aussi sanguinaires, je les abhorre; je t'ordonne de le faire connoître dans Aden, & de t'informer des noms de ceux

qu'il a fait injuſtement mourir, afin de dédommager leur malheureuſe famille, aux dépens de cet infâme Miniſtre.

Je ne me fis pas répéter l'ordre du Sultan ; je pris cinquante de ſes Gardes, je courus chez le Viſir, je fis entourer ſa maiſon, & j'y entrai ſans perdre un ſeul moment ; mais quelle fut ma douleur, lorſque j'appris de ſes eſclaves, qu'il y avoit huit ou dix jours qu'il étoit ſorti d'Aden pendant la nuit, avec deux femmes, dont l'une verſoit des larmes en abondance. Par le portrait que l'un d'eux me fit de celle qui témoignoit une triſteſſe ſi amere, je crus reconnoître ma belle veuve, & je fus confirmé dans cette opinion par un Eunuque noir, qui me dit lui avoir pluſieurs fois entendu prononcer mon nom ; il ajouta que ſon Maître l'avoit obligé d'ôter la vie à cinq de ceux qui n'avoient pas réuſſi à me guérir, & qu'il étoit

près de couper la tête au sixieme; qui étoit un jeune homme d'une rare beauté, lorsque ce malheureux lui avoit découvert qu'il étoit une femme; que dans cet instant il avoit cru voir dans les yeux de Zalvon une extrême passion pour elle! qu'il l'avoit tenue enfermée dans une chambre du Palais extérieur du Sultan; qu'il l'en avoit fait sortir bien avant dans la nuit; qu'après l'avoir fait conduire dans celui où nous étions, il en étoit parti avec elle, une vieille & quatre esclaves, dans l'intention, à ce qu'il en pouvoit juger, de passer la mer, & de se retirer dans le Royaume de Zocotora (*a*).

Quelque joie que je ressentisse en ce moment de pouvoir croire que

(*a*) L'Isle de *Zocotora* est éloignée environ de quarante lieues du Cap de *Gardafuy*, qui est à l'extrêmité de la côte d'*Ayan*, vis-à-vis de l'Arabie heureuse.

Margeon du moins n'étoit pas morte; je ne pouvois m'empêcher de frémir, lorſque je penſois qu'elle étoit entre les mains de Zalvon. Après que les premiers mouvemens de ma fureur furent un peu modérés, je raiſonnai en moi-même pour ſavoir quel parti j'avois à prendre; ah! ſans doute, me dis-je, Margeon pour éviter la mort qu'on lui deſtinoit, aura été forcée d'inſtruire le Viſir de toutes nos aventures; & ce ſcélérat ne doutant pas que dans peu je ne le fiſſe punir du ſang qu'il venoit de répandre par rapport à moi, il a cherché par une prompte fuite à éviter ſon ſupplice; le perfide a voulu me punir de la néceſſité où il eſt de ſortir du Royaume, en m'enlevant tout ce que j'aime; ah! malheureux Zatifé, pourquoi ne te pas rendre aux larmes & aux prieres de Margeon, dans la derniere viſite qu'elle t'a faite? Ne t'a-t'elle pas annoncé aſſez clairement en te quit-

tant, tous les malheurs qui t'arrivent aujourd'hui? as-tu voulu la croire? & dans une occasion pareille, pouvois-tu la soupçonner avec raison de quelqu'artifice. C'est toi seul qui lui plonges un poignard dans le sein, en l'exposant aux derniers outrages du plus indigne & du plus inhumain de tous les hommes; car je la connois assez pour être persuadé qu'elle se procurera la mort plutôt que de se prêter à ses infâmes desirs, ou qu'elle ne survivra pas un moment à son déshonneur. Juste Ciel! de quel côté que je me tourne, je ne vois qu'horreur! Et si quelque chose peut me déterminer à ne pas cesser de vivre, c'est l'incertitude du sort de cette belle personne, & le desir de la venger, en arrachant du moins la vie au traître Zalvon.

Ces considérations qui retinrent mon bras m'obligerent de retourner au Palais; j'y rendis compte au

Sultan,

Sultan, de la fuite du Visir, & de l'enlévement de Margeon, & mon récit fut si touchant, qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes; il envoya sur le champ chercher le Visir de la mer, & lui ayant donné ordre de s'informer sur quel vaisseau Zalvon pouvoit avoir pris la fuite, il apprit une heure après, que celui qu'il avoit monté (ainsi que me l'avoit dit l'Eunuque noir), étoit parti il y avoit plus de huit jours, pour l'isle de Zocotora. Mon cher Katifé, me dit le Sultan, prends dans le Port autant de vaisseaux que tu en voudras, poursuis ton ennemi, n'épargne rien pour l'avoir en ta possession & pour retrouver ta maîtresse, & reviens au plutôt par ta présence me rendre toute la tranquillité que ton absence va m'ôter.

Quelque foible que je fusse encore, je ne voulus point commettre le soin de ma vengeance à un

autre qu'à moi-même; je montai le lendemain le meilleur voilier de quatre vaiſſeaux, que Meſri, Viſir de la mer, avoit choiſis; & chargé d'une Lettre de recommandation du Sultan d'Aden, pour le Roi de Zocotora, nous partîmes enſemble, avec les trois autres vaiſſeaux, dans la réſolution de faire tous nos efforts pour joindre le raviſſeur de Margeon.

Il y avoit douze jours que nous voguions avec le vent le plus favorable du monde, lorſqu'il changea tout d'un coup; quelque manœuvre que nous pûmes faire, il nous fit traverſer toute la mer de l'Inde, & nous repouſſa vers le Royaume de Calicut [a]. J'étois au déſeſpoir de

(a) *Calecut* oü *Calicut*, ſituée ſur la côte de Malabar, eſt une grande Ville qui a un bon Port, & qui fait un grand commerce; elle eſt Capitale du Royaume qui porte ſon nom, auquel on donne vingt-ſept lieues de côtes, & cinquante de profondeur dans les terres.

ce contretems; chaque moment de retard redoubloit ma frayeur, & je faisois à tous les instans des vœux au Ciel, pour que nous puissions reprendre notre route; il exauça enfin mes prieres, mais ce fut pour me réduire bientôt dans l'état le plus déplorable que l'on puisse s'imaginer. Nous fûmes accueillis d'une seconde tempête plus violente que la premiere, & le vent ayant malgré tous nos efforts, séparé nos quatre vaisseaux, celui que je montois fut jeté sur la côte d'Ayan, où après avoir beaucoup souffert, nous fûmes pour surcroît de malheur, attaqués par trois bâtimens Corsaires. Vous pouvez juger que la partie étant entiérement inégale, & les gens de mon vaisseau tout-à-fait hors d'état de combattre, nous fûmes contraints de nous soumettre à

On assure que le Sultan de Calicut peut mettre cent mille hommes sur pied, & qu'il prétend que tous les Rois de Malabar sont ses tributaires.

nos vainqueurs, qui prirent aussitôt la route de Brava (*a*).

LVII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE ne puis, Mesdames, vous bien exprimer quel fut mon désespoir; je fus tenté en ce moment de me précipiter dans la mer, pour finir tout d'un coup mes malheurs; mais soutenu encore par quelques lueurs d'espérance que je pouvois être re-rejoint par nos trois vaisseaux, avant que d'arriver à Brava, & qu'ils nous délivreroient peut-être de l'esclavage où nous venions de tomber, je différai de me donner la mort, dans la résolution de ne pas survivre long-temps à la perte de ma liberté. Lorsque j'avois vû que nous allions devenir escaves de ces Corsaires, j'a-

(*a*) *Brava*, Capitale d'un Royaume situé sur la côte d'Ayan, dont les peuples ne vivent encore aujourd'hui que de leurs brigandages.

vois eu la précaution de recommander à tout l'Equipage, de ne leur point faire connoître ma qualité ni celle du Visir de la Mer; ils me tinrent exactemenr parole, & j'eus du moins la consolation, si je changeois de résolution, de voir que ma dignité ne seroit pas un obstacle à ma rançon. Nos vaisseaux n'ayant pas paru, nous fûmes conduits à Brava, & dans le partage que l'on fit de nos personnes, j'échus avec le Visir au Gouverneur de cette Ville, à qui l'on donnoit la dixieme partie de toutes les prises que l'on faisoit sur mer: jugez de ma douleur, quand je me vis au pouvoir d'un homme de ce rang; je m'y abandonnois sans réserve, & j'avois pris pour ce coup une forte résolution de m'ôter la vie, lorsque Mesry s'appercevant à mon air sombre que je méditois quelque chose de funeste, me représenta vivement le tort que j'avois de me laisser abattre ainsi: Seigneur, me

dit-il, loin de vous livrer comme vous faites, au plus noir chagrin, vous devez dans cette occasion rappeller tout votre courage & votre fermeté, & vous conserver du moins pour l'illustre Margeon, qui peut encore avoir besoin de votre secours; je puis vous assurer que nous ne resterons pas long-temps dans la triste situation où nous sommes; comme il arrive dans ce Port des vaisseaux de toutes les nations, je trouverai occasion, avant qu'il soit peu, de faire savoir notre captivité au Sultan d'Aden; il vous aime trop pour ne pas employer tous les moyens possibles pour nous procurer la liberté, & je ne désespere pas ensuite que nous ne puissions trouver votre belle veuve. Ces discours flatteurs calmerent un peu la violence de mes maux; & résolu de m'abandonner aux décrets de la Providence, j'attendis qu'elle exécutât ce qu'elle avoit décidé sur mon compte.

Il y avoit environ trois ſemaines que j'étois chez mon nouveau maître, dont j'entendois tous ſes eſclaves ſe louer, lorſqu'il me fit appeller dans l'intérieur de ſon Palais. Mani, me dit-il (c'étoit le nom que j'avois autrefois porté chez ma belle veuve, & que je m'étois alors donné), mon fils ſe marie dans quinze jours, je veux célébrer ſes nôces par une fête que j'ai promiſe aux femmes de mon Sérail, & à celle qui lui eſt deſtinée pour épouſe, aurois-tu du goût pour ces ſortes de divertiſſemens ? Seigneur, répondis-je au Gouverneur, qui s'appelloit Almamon, j'ai toute ma vie aimé les ſpectacles; il ne paſſoit pas de troupes de Comédiens dans Aden, que je ne les ſuiviſſe très-exactement. S'il ne s'agit que d'orner une ſalle, & d'y placer un théâtre, vos ordres ſeront bientôt exécutés. Voilà juſtement ce que je ſouhaitois, me dit Almamon; je veux que tu diſpoſes l'appartement

où nous sommes, de maniere qu'il puisse servir aux plaisirs que je me propose : celle que je destine pour être ma bru, demeure dans ce Palais, où elle a été élevée dès l'âge de quatre ans. J'ai vû avec plaisir naître entr'elle & mon fils cette tendre sympathie qui fait tout le bonheur des mariages, & je suis d'autant plus content de cette union, que je connois sa famille, & que je sais qu'elle appartient à d'honnêtes gens, qui se sont toujours distingués par des Emplois qu'ils ont remplis dans leur pays avec beaucoup d'honneur & de probité; elle & mon fils aiment passionnément ces sortes de divertissemens; & quand, depuis trois ou quatre ans, il s'est trouvé dans Brava des Comédiens, je n'ai pas manqué de les faire venir chez moi, & de procurer cet amusement à ma famille : elle y a tant pris de plaisir, que souvent même ceux de mes esclaves qui se sont trouvés avoir

que ques talens dans ce genre, ont cherché à les faire valoir en leur préſence, & c'eſt un pareil ſpectacle que je lui deſtine dans quelque temps d'ici. J'ai encore, mon cher Mani, une autre confidence à te faire, continua le Gouverneur ; j'ai fait emplette il y a huit ou dix jours, d'une eſclave appellée Zobeyas, je l'aime extraordinairement, ſans pouvoir bien pénétrer ce qui ſe paſſe dans mon cœur à ſon égard ; lorſque je veux lui déclarer ce que je ſens pour elle, le reſpect céde à la tendreſſe, & m'empêche de lui faire connoître mes ſentimens; d'ailleurs je la vois plongée dans une ſi grande triſteſſe, que les moyens que j'ai employés depuis ce temps pour la diſſiper ont été inutiles; elle garde ſur ſa naiſſance & ſur ſa condition un ſecret d'autant plus impénétrable, que tous ceux de ſa compagnie qui étoient ſur ſon vaiſſeau lorſqu'il fut jetté ſur ces côtes, ayant péri dans

les flots, ou ayant été tués en se défendant contre les Armateurs de Brava, il ne m'a pas été possible de découvrir quels sont ses parens; je voudrois donc trouver le secret d'écarter l'humeur sombre qui l'environne, & je compte que tu me serviras dans cette occasion; je te fournirai bientôt celle de la voir, & de lui parler: tâche d'apprendre d'elle le sujet de son affliction : fais-lui bien entendre que j'y suis très-sensible, & que je n'oublierai rien pour faire finir ses peines. Seigneur, dis-je alors à Almamon, je me sens trop honoré de la commission que je reçois, pour ne m'en pas acquitter avec toute l'ardeur possible, & je vais dès ce moment travailler à vous satisfaire. Je donnai alors tous mes soins pour orner la salle, j'y fis travailler pendant deux jours avec toute l'attention possible, & mes soins ne furent pas inutiles, puisque la maniere dont je la disposai fut

très-agréée de mon nouveau maître. Il m'en faiſoit des complimens, lorſque ſon fils, celle qu'il devoit épouſer, l'eſclave qu'Amamon honoroit de ſes attentions, & toute leur ſuite, étant entrés dans le lieu où nous étions: ils s'écrierent tous ſur le goût qui regnoit dans la diſpoſition de ce théâtre. A l'égard de mon maître, qui ne penſoit qu'à cette jeune perſonne qui étoit l'objet de toutes ſes attentions, il courut à elle, & par les empreſſemens les plus vifs, il lui marquoit la ſatisfaction qu'il reſſentoit de la voir ſi belle, lorſque jettant la vue ſur cette eſclave, je reconnus dans elle l'incomparable Margeon. Si je fus aſſez maître de moi-même, pourſuivit Katifé, pour m'empêcher de faire paroître la joie que j'eus en ce moment de retrouver ma charmante veuve, & au même temps la douleur dont j'étois accablé de la voir au pouvoir d'un maître qui venoit de me faire connoître ſes ſen-

timens pour elle, il n'en fut pas de même de mon adorable maîtresse; elle s'avança précipitamment vers moi, les bras ouverts, & en m'embrassant avec une extrême tendresse, elle poussa un cri de joie qui auroit fait connoître tout l'intérêt qu'elle prenoit à ma personne, si pour prévenir les inquiétudes du Gouverneur, elle ne lui eût ainsi adressé la parole.

LVIII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

PARDONNEZ, Seigneur, des premiers mouvemens, dont Zobeyas n'a pas été Maîtresse, dit alors la spirituelle Margeon : je ne suis plus surprise du goût merveilleux qui regne dans ces lieux, puisque vous avez en votre pouvoir un homme, qui non-seulement

a un génie très-particulier pour ces ſortes de décorations, mais encore qui excelle dans les repréſentations les plus pathétiques. Sans être Comédien, il en a tous les talens : comme il étoit frere de mon défunt mari, qui avoit auſſi beaucoup de penchant pour ces ſortes de plaiſirs, nous nous amuſions quelque fois dans notre particulier à jouer entre nous les ſcènes les plus tendres de nos Poëtes Orientaux, & ſouvent même nous en compoſions en proſe à l'impromptu, qu'ils n'auroient pas eu honte d'avouer pour être de leur invention : ne ſoyez donc pas étonné, Seigneur, ſi la vûe de cet homme a rempli mon cœur d'une joie immodérée, & ſi j'en ai donné des marques un peu trop vives; la pudeur n'eſt point bleſſée par les careſſes que je viens de lui faire dans une rencontre auſſi peu attendue : & ſi feu mon époux n'y trouvoit pas à redire, je me flatte que vous ne

désaprouverez pas les témoignages que je viens de lui donner de l'amitié la plus parfaite.

Quelque ſurpriſe que j'euſſe pû faire paroître à la vûe de Margeon, pourſuivit Katifé, l'extrême attention qu'Almamon prêta à ſes diſcours me donna le temps de me remettre, & quoique très-embarraſſé à ſoutenir le perſonnage qu'elle me donnoit, je pris le parti de me prêter à ſes idées. Belle Zobeyas, lui dis-je, le malheureux Mani ne reſſent plus le poids de ſes chaînes, puiſqu'il les partage avec vous, & qu'il les tient d'un ſi bon maître : je ne lui cacherai point qu'inſtruit de votre enlevement, je parcourois ces mers pour vous rendre, s'il étoit poſſible, à votre Patrie, lorſque la tempête m'a jetté ſur les côtes de Brava, & m'y a fait perdre ma liberté ; mais, ma chere ſœur, que nous ſommes heureux l'un & l'autre d'être tombés au pouvoir du généreux Alma-

mon ! il vous aime, Zobeyas, vous avez dû vous en appercevoir par ſes manieres tendres & inſinuantes ; & ſi le reſpect, qu'un maître n'a pas ordinairement pour une eſclave, n'avoit mis un frein à ſes deſirs, vous auriez été plutôt informée des ſentimens qu'il a pour vous ; mais s'il a bien voulu juſqu'à préſent ſe contraindre, & ne vous les pas expliquer intelligiblement, il ſe flatte que du moins vous lui en tiendrez quelque compte.... Margeon qui s'étoit juſqu'alors bien apperçue de l'inclination qu'Almamon avoit pour elle, m'interrompit en cet endroit, & ſe rappellant le nom que je m'étois donné en commençant à lui parler. Seigneur, dit-elle au Gouverneur, il n'étoit pas néceſſaire que Mani fût auprès de moi l'interprête de votre cœur ; une douce ſympathie dont je n'ai pu me défendre, m'a fait concevoir pour vous, au premier moment que j'ai eu l'honneur

de vous voir, toute l'amitié dont je ſuis capable; elle a rendu par-là ma captivité plus ſupportable, & ſans ces ſentimens qui ſont entrés dans mon ame, pour ainſi dire, malgré moi, je n'aurois pas eu la force de ſoutenir mes chaînes, quelque légeres que vos bontés me les aient rendues; ne m'en demandez pas davantage, Seigneur, & contentez-vous d'un aveu que je vous fais ſans rougir, puiſqu'il n'intéreſſe point mon honneur.

Almamon qui avoit d'abord été dans une extrême inquiétude à la reconnoiſſance qui s'étoit faite entre Zobeyas & moi, fut touché de ce que cette belle perſonne venoit de lui dire. Madame, reprit-il, malgré toute la tendreſſe que je reſſens pour vous, je ne puis me rendre compte à moi-même de la ſituation de mon cœur. Si j'ai été émû à la vue de Zobeyas, je n'ai point ſenti en ce moment ces tranſports tumultueux qui caractéri-

ſent un paſſion dont les ſuites ſont preſque toujours à craindre, quand elle s'empare de nos ſens avec tant de violence. J'ai reſſenti au contraire dans mon ame un calme que je n'ai jamais trouvé en pareille occaſion, & il ſemble que la Nature ait pris plaiſir à graver dans mon cœur des ſentimens de reſpect, qui ont, pour ainſi dire, étouffé tous les deſirs que votre raviſſante beauté eſt capable d'y produire : j'en ignore la raiſon, mais telle qu'elle puiſſe être, je vous avoue que je ne ſaurois m'en plaindre, & que je ſuis charmé de voir que la préſence de Mani vous faſſe faire tréve pour quelques momens à votre douleur : pour toi, mon ami, me dit alors Amamon, pourquoi dans la conjoncture préſente me cacher tes talens ; ignores tu que ce monde n'eſt qu'un grand théâtre, ſur lequel chacun joue ſon rôle, plus ou moins bien, & que les caracteres que l'on repréſente ſur nos ſcènes ne ſont ſou-

vent que de foibles copies de leurs véritables originaux : la médiſance, la fourberie, le menſonge, la flatterie & l'avarice, ne fourniſſent-elles pas tous les jours de nouvelles matieres à la critique ? Elle eſt inépuiſable, mon cher Mani, & chacun de nous dans ſa propre famille, trouve, pour peu qu'il y faſſe attention, un fond de comique toujours nouveau. Les hommes ſans en excepter preſqu'aucun, ſont tous plus ou moins ridicules ; moi-même qui te parle, je le ſuis peut-être plus qu'un autre, & je ris dans autrui des défauts que je ne reconnois pas dans moi-même. L'amour propre nous aveugle tous ; comment eſt-il poſſible, par exemple, que ce Cadi, dont la ſcience égale la probité, & qui a toutes les excellentes qualités que l'on peut ſouhaiter dans un homme de ſa robe, ne s'apperçoive pas qu'il les ternit toutes par un air de hauteur & de fierté inſupportable ? Ne feroit-il pas

mieux de ſe rapprocher un peu des autres hommes, & par une affabilité qui le rendroit adorable (au lieu qu'on le haït peut-être avec raiſon), ne devroit-il pas chercher à ſe concilier les cœurs de tous ceux qui ont affaire à lui? Ils ne l'abordent qu'en tremblant, & en gagnant même leurs procès ils ſortent mécontens du Tribunal de leur Juge.

Si ce vieux Muzulman dans un âge des plus décrépits, nous apprête à rire en faiſant encore le galant, & eſt aſſez fou pour s'imaginer qu'il poſſéde ſincerement le cœur des malheureuſes eſclaves de ſon Sérail; n'eſt-ce pas en même-temps le comble de la plus indigne baſſeſſe, de voir ces mêmes femmes qui gémiſſent ſecretement d'être ſoumiſes aux emportemens de ce ridicule vieillard, ſe diſputer malgré cela ſes bonnes graces avec empreſſement, & montrer les unes contre les autres tous les mouvemens de la jalouſie la plus

marquée, pendant qu'au fond de l'ame elles déteſtent celui qui en eſt l'objet?

Qui pourroit retenir ſes ris, en voyant ce jeune Empirique, porté mollement dans un Palanquin doré, par vingt-quatre eſclaves, qui ſe relaient d'heure en heure, parcourir toute la Ville, y faire montre d'une vanité des plus ridicules, & s'imaginer par ce faſte qu'il étale, faire croire au public, que perſonne n'eſt plus capable que lui du poſte qu'il occupe auprès d'un grand Seigneur? Couvert des plus riches étoffes de l'Orient, il ſe croiroit deshonoré s'il avoit ſalué dans cet équipage un homme de pied & mal vêtu, lui qui avant cette faveur qui lui fait porter la tête juſqu'aux nues, & regarder la terre avec mépris, étoit trop heureux que les mêmes gens, à qui il refuſe aujourd'hui le ſalut, lui fiſſent gagner par un ſalaire des plus médiocres, de quoi vivre très-mo-

destement ; & cet homme, qui change à présent trois ou quatre fois d'habits à toutes saisons, a-t-il bonne grace d'oublier que sa robe d'hiver étoit autrefois la même que celle qu'il portoit l'été, à la doublure près, qu'il faisoit ôter & remettre, suivant ses besoins ?

Conviens donc avec moi, mon ami, du ridicule de presque tous les hommes ; que cette matiere est intarissable, & que nos passions nous maîtrisent tellement que nous aveuglant pour l'ordinaire, elles nous rendent avec raison l'objet de la raillerie des autres. Déploie donc dans cette occasion tout ton savoir : la fécondité de ton génie, & ton heureux naturel, viennent d'être si vantés par Zobeyas, qu'il ne te fera pas bien difficile de nous en donner en ce moment même un petit échantillon.

Je baissai la tête, poursuivit Kalifé, pour faire connoître au Gouverneur, que j'étois disposé à lui

obéir, & j'attendis que Zobeyas me fît connoître ses intentions; comme elle avoit beaucoup d'esprit, elle comprit aussi-tôt mon embarras, & profitant des dispositions favorables dans lesquelles étoit Almamon à notre égard, & de la crédulité qu'il paroissoit avoir sur notre compte : Seigneur, lui dit-elle, nos communes afflictions, & l'état dans lequel nous sommes, ne nous permettent pas, du moins à moi, de vous donner du comique en ce moment, ni même de vous répéter aucuns de ces rôles, que mon mari, Mani & moi, nous jouyons autrefois avec quelques graces. Mes malheurs me les ont fait oublier; mais pour peu que vous me laissiez à moi-même, pendant que vos esclaves vont faire une espece de répétition de ce qu'ils doivent représenter, je me rapellerai quelqu'intrigue intéressante que nous serons bientôt en état de vous jouer à l'impromptu.

LIX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Kaïfé & de Margeon.

SI le Gouverneur de Brava approuva ce que lui propofoit Margeon, j'en fus auffi très content, parce que ce délai me donnoit le temps de me compofer de maniere que je ne puiffe donner aucun ombrage à Almamon; je fus donc fpectateur, ainfi que ma belle veuve, d'une petite paftorale que les efclaves de notre maître répéterent; elle étoit entremêlée de danfes & de chants, & tous les Acteurs s'acquiterent paffablement de leurs rôles. Quand ce divertiffement fut fini, Almamon ayant fommé Margeon de fa parole: je vais vous obéir, Seigneur, lui dit-elle; enfuite m'adreffant la parole : remettez-vous dans la mémoire, mon cher ami (pardonnez, Sei-

neur, dit-elle au Gouverneur, ces termes de tendresse, j'ai toujours appellé ainsi mon beau-frere du vivant de mon mari), rappellez-vous, dis-je, cette intrigue si tendre que nous avons jouée plusieurs fois; la voici : Mirza jeune veuve est vivement sollicitée par un Officier des Troupes du Roi de Java, de l'épouser; elle trouve dans Hindbad (c'est le nom de son amant) tout le mérite possible; mais comme elle n'a eu que du désagrément & de l'ennui dans son premier mariage, & qu'elle est bien persuadée qu'il y a peu d'hommes qui aient pour leurs femmes toutes les complaisances & l'attachement qu'ils leur promettent, elle lui propose de se soumettre à deux épreuves des plus singulieres: alors Margeon ayant, sous les noms de Mirza & de Hindbad, raconté succinctivement à la compagnie toutes nos aventures jusqu'à la derniere visite qu'elle me rendit travestie en homme

homme dans le Palais du Sultan, le péril de la vie qu'elle y courut par mon obstination à garder le silence, la nécessité où elle se trouva alors de déclarer son sexe au Visir, l'amour qu'il conçut pour elle, son enlévement, & de quelle maniere cet indigne Ministre avoit été percé de mille coups, lorsque le vaisseau sur lequel elle étoit fut attaqué par des Corsaires; Mirza, continua-t-elle, par des aventures qui ne font rien à la chose, retrouve deux ans après Hindbad dans l'Isle de Ceylan; elle ne peut d'abord s'empêcher de témoigner la joie qu'elle a de le revoir; mais ensuite faisant réflexion qu'il est cause de tous ses malheurs, elle lui fait les reproches les plus sanglans, à-peu-près dans ces termes. Alors Margeon jouant son rôle d'autant plus naturellement, que croyant avoir véritablement lieu de se plaindre de moi, il étoit fondé sur la vérité, elle m'accabla, sous le

nom de Mirza, de reproches si touchans au sujet de l'obstination avec laquelle j'avois gardé le silence, & me fit sentir avec tant de force l'état déplorable dans lequel elle avoit été réduite depuis ce jour, qu'elle arracha des larmes de toute l'assemblée. Pour moi, à qui ces reproches étoient personnels, j'en fus si ému, que je ne sais comment la maniere vive & naturelle avec laquelle je me justifiai auprès d'elle, sous le nom d'Hindbad, ne fit pas ouvrir les yeux en ce moment au Gouverneur; pour me disculper de la faute qu'elle m'imputoit, je fis en peu de mots une peinture si ressemblante de tout ce que j'avois souffert de ses caprices, sans m'être jamais rebuté, & je lui fis si bien comprendre qu'ignorant la noire malignité du Visir, je n'avois pas dû me rendre à ses prieres, que je la réduisis à convenir que tout le tort étoit de son côté, & que je n'avois pas pu en

agir autrement, sans risque de perdre sa tendresse, & la récompense de tous mes travaux: je l'instruisis ensuite de ce que j'avois fait depuis son départ; des moyens que j'avois pris pour tâcher de l'enlever à l'indigne Visir; du bonheur que j'avois eu en faisant naufrage, d'aborder à l'Isle de Geylan, où il s'en falloit peu que je n'expirasse de joie de la retrouver en vie, hors de la puissance de l'infâme Visir, & en état de la reconduire bientôt à Java, où je me flattois qu'elle voudroit bien couronner ma constance.

Que l'amour, Mesdames est éloquent dans ces sortes d'occasions, poursuivit Katifé! & que je m'acquittai bien de mon rôle! en peignant à mon tour, sous le nom d'Hindbad, avec les couleurs les plus brillantes & les plus naturelles, tout ce que j'avois souffert pour Mirza pendant mes deux années d'épreuves, les combats étonnans dont j'étois sorti

victorieux, la violente douleur que je ressentis en apprenant son enlévement, la fureur dont je fus animé contre son ravisseur ! Je fis si bien naître par dégrés tous ces mouvemens dans les cœurs de nos Spectateurs, que m'accordant toute leur pitié, ils verserent abondamment des larmes au récit de mes malheurs, qu'ils regardoient comme imaginaires ; & accablant d'exécration la mémoire du perfide Visir, ils applaudirent tout haut à la conclusion de cette scène, qui, en couronnant la patience & la fidélité du tendre Hindbad, après tant de traverses dans ses amours, lui faisoit trouver par un heureux mariage, dans les embrassemens de sa maîtresse, la fin de toutes ses peines.

Quelqu'applaudissement qu'Almamon eût donné à la scène que nous venions de représenter, & quoiqu'il eût témoigné beaucoup de satisfaction dans la réconciliation d'Hind-

bad & de Mirza ; il y a cependant apparence que la vivacité & le naturel avec lequel nous repréſentâmes les aventures de ces deux Amans, lui cauſa de l'inquiétude : c'eſt ce que juſtifia bientôt la conduite qu'il tint à notre égard.

Il avoit paru trop content de notre maniere de jouer la Comédie, pour ne pas ſouhaiter que nous entraſſions pour quelque choſe dans la fête qu'il vouloit donner pour le mariage de ſon fils, & m'ayant chargé du canevas des ſcenes que nous devions repréſenter, je crus en le compoſant, devoir y en faire entrer quelqu'une où je puſſe faire ſavoir à ma belle veuve l'eſpérance que j'avois de la tirer d'eſclavage. Meſri m'en avoit déja fait l'ouverture ; il avoit trouvé dans Brava un riche Négociant d'Aden, qui par rapport au commerce qu'il faiſoit avec les Habitans de cette Ville, avoit un vaiſſeau à lui dans le Port :

il lui avoit fait confidence de notre état, & cet homme séduit par l'espoir d'une très-grosse récompense, avoit résolu de tout risquer pour nous mettre en liberté : il étoit nécessaire que j'en instruisisse Margeon, afin qu'elle prit là-dessus de justes mesures ; & comme il n'y avoit aucune espérance que le Gouverneur voulût consentir à notre rançon, je crus devoir par quelqu'invention singuliere, lui apprendre de quelle maniere elle devoit se conduire pour se sauver du Sérail d'Almamon.

La nuit qui étoit destinée pour la fête de la nôce de notre jeune maître, me paroissoit trop favorable pour que je n'en profitasse pas. Dans la distribution des scènes que je devois jouer avec Margeon, j'en composai une, dans laquelle, déguisée sous un habit d'homme, elle devoit recevoir une lettre qui produisoit le dénouemeut de la piece ; mais comme je n'avois pu lui parler

qu'en préſence du Gouverneur, je n'avois eu garde dans le canevas, de lui expliquer nos projets, je me réſervois tout pour le jour de notre départ, & cela me paroiſſoit d'autant plus facile, que dans un embarras pareil à celui que la fête & la Comédie devoient produire, je me flattois que nous pourrions facilement nous échapper, ſans que l'on prît garde à nos actions; je ne penſai donc plus qu'à exécuter ce que j'avois prémédité avec Meſri & notre Négociant d'Aden.

Le jour de cette cérémonie étant enfin arrivé, la fête fut complette; les eſclaves repréſenterent leur Paſtorale à merveille; les intermedes composés de chants & de danſes furent très-bien exécutés; la Comédie que nous jouâmes Margeon & moi, plut beaucoup au Gouverneur & à ſes femmes; en un mot, tout alla à ravir, juſqu'à la ſcène du dénouement: mais quand, ſous prétexte de rendre

la lettre qui paroissoit être du sujet, j'eus remis à ma belle veuve le billet qui l'avertissoit de ce qu'elle devoit faire pour me joindre après le divertissement, & pour prendre la fuite ensemble, Almamon soupçonnant notre conduite, se leva brusquement, se saisit de ce billet, & ayant dans le moment découvert toute notre intrigue, il entra dans une si violente colere, que mettant le sabre à la main, il fondit sur moi dans l'intention de m'abattre la tête.

Comme dans mon rôle j'étois armé, je me mis en défense, non pour attaquer Almamon, que j'aurois tué, si je l'avois voulu, mais seulement pour parer les coups qu'il me portoit. Il s'apperçut des ménagemens que j'avois pour lui dans une occasion aussi délicate; & cessant de me poursuivre, il mit son sabre dans le foureau, & ordonna à tous ses esclaves, de me saisir; avec

menace de me faire périr dans les ſupplices les plus cruels, ſi je ne rendois pas les armes.

LX. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katiſé & de Margeon.

COmme il n'étoit pas poſſible que je ne ſuccombaſſe, & que je ne fuſſe accablé par le nombre, je jettai mon ſabre aux pieds d'Almamon : tu es le maître de ma vie, lui dis-je, tu ne le ferois plus, ſi j'avois voulu attaquer la tienne ; je t'ai reſpecté, & comme mon maître, & parce que je ſuis bien perſuadé que quand tes premiers mouvemens de colere ſeront paſſés, tu me rendras la juſtice qui m'eſt dûe, & que quelqu'inclination que tu puiſſes reſſentir pour Zobeyas, tu ne voudras pas trou-

bler deux cœurs unis depuis long-temps par des liens indissolubles. La mort seule est capable de nous séparer ; impose-nous telle rançon qu'il te plaira, je te la ferai payer avant qu'il soit peu ; mais apprends que si, agissant contre toutes les loix de l'humanité & de l'honneur, tu uses du pouvoir despotique que tu as sur nos personnes, le Sultan d'Aden, dont je suis le premier Visir, & qui est déjà instruit de notre situation, viendra bientôt en personne venger ma mort ; & après avoir mis tout à feu & à sang dans cette Ville, il te fera toi-même expirer dans les supplices les plus affreux.

Almamon, qui étoit encore aveuglé de fureur, s'imaginant que ce que je venois de lui dire n'étoit que la suite de la fourberie qu'il croyoit découvrir dans la lettre dont il s'étoit emparé, m'accabla des noms les plus odieux : vil esclave, me dit-

il, tu joins encore la menace à l'effronterie. Ah! je t'apprendrai à te jouer à ton maître, & à abuser des bontés qu'il a eues pour toi jusqu'à ce jour; tes insolens discours ne m'effraient pas; je connois le Sultan d'Aden mieux que toi; je l'honore; mais quelque puissant qu'il soit, je ne le crains pas, parce-qu'il est juste; tremble donc à l'appareil des tourmens que je destine à ta trahison & à ton imposture; il ordonna ensuite que l'on m'ôtât de sa présence, & que l'on m'enfermât sous bonne garde jusqu'au lendemain.

L'on alloit exécuter ses volontés, lorsque Margeon se jettant à ses pieds : Seigneur, lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, Mani ne vous en impose point; vous avez paru sensible au récit de nos malheurs, lorsque sous des noms supposés, nous vous les avons représentés; ne les rendez pas réels par un excès de

dureté que vous condamneriez si vous étiez dans une situation plus tranquille, & après avoir souhaité vous-même que Katifé sous le nom d'Hindbad, fût tranquille possesseur de sa maîtresse, voudriez-vous que la malheureuse Margeon fut encore aujourd'hui la cause innocente de sa mort ?

Qu'ont de commun Margeon & Katifé, avec ce qui se passe en ces lieux, dit alors le Gouverneur avec vivacité ? Seigneur, reprit ma belle veuve, je ne m'appelle pas Zobeyas ; née d'un pere infortuné, qui tenoit un rang assez considérable à la Cour d'Aden, j'eus le malheur de le perdre par les persécutions d'un perfide Visir ; pour éviter les cruels effets de la jalousie de ce scélérat, il fut obligé de fuir de sa patrie, il y a environ quinze ans, avec un fils qui pouvoit en avoir douze ; depuis ce temps fatal, une de mes sœurs & moi, laissées chez une parente de no-

tre pere, nous y avons été en butte aux assauts de la fortune la plus inconstante : Ah! tous les événemens que nous vous avons racontés sous des noms empruntés, ne seroient point arrivés à l'infortunée Margeon, si elle n'avoit pas été privée de la présence du malheureux Albouriam son pere..... Du malheureux Albouriam ?..... Juste Ciel! qu'allois-je faire, s'écria le Gouverneur ? Ah! voilà donc la source de la tendresse que je ressentois pour Zobeyas : venez, ma chere fille, venez reconnoître dans votre Maître, ce pere infortuné que la rage du Visir Zalvon a forcé de sortir d'Aden. Non-seulement j'approuve votre union avec le fidele Katifé, qui mérite si bien votre tendresse, & que je prie d'oublier les mauvais traitemens qu'il vient d'essuyer; mais je le conjure encore de confirmer le mariage de mon fils avec la jeune Khaled sa sœur, c'est cette aimable fille qui fut enlevée

d'Aden il y a dix ou douze ans, & que j'achetai avec sa nourrice. Comme j'appris quelle étoit sa famille, & que je la connoissois, je la destinai, dès ce moment, à être unie avec mon fils, & le Ciel a fait connoître qu'il approuvoit mon choix, en inspirant à ce couple charmant les sentimens les plus vifs & les plus tendres l'un pour l'autre.

Il est impossible, grands Génies, de pouvoir bien exprimer quel fut en ce moment l'excès du plaisir de Margeon, & combien fut grande la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse reconnoissance; il faut en un instant avoir passé aussi subitement, du plus violent désespoir à la joie la plus parfaite, pour le pouvoir concevoir. Pénétré des bontés du Ciel, je me jetai aux genoux du Gouverneur, que j'embrassai avec la derniere tendresse: Ah! Seigneur, lui dis-je, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre! vous

m'accordez mon adorable Margeon; c'est le souverain bonheur auquel je pouvois aspirer. Vous la méritez bien par votre constance sans exemple, reprit Abouriam, en me relevant, je ne veux pas différer votre bonheur d'un seul moment, & l'Iman que l'on va chercher de ma part, va couronner votre amour.

L'ordre du Gouverneur fut exécuté sur le champ, l'Iman vint faire les cérémonies nécessaires; & le reste de la soirée fut employé, comme vous le pouvez croire, dans la joie & dans les plaisirs. Si je n'ai pas fait venir à Brava Margeon& sa cadette, nous dit Abouriam, ne croyez pas mes enfans, que ma tendresse pour elles, en ait été moins vive; je les avois laissées entre les bras d'une sœur qui m'aimoit tendrement, qui n'avoit point eu d'enfans de deux maris dont elle étoit veuve, & par son moyen j'ai toujours entretenu des correspondances

fûres à Aden, fans perdre l'efpoir du retour dans mon Pays; le feul Zalvon y eft un obftacle invincible, & lui-même afpirant à cette dignité, j'ai tout lieu de craindre les effets de fa haine : elle lui a fait chercher toutes les occafions de me perdre; elle m'a contraint à m'exiler, & ce n'eft que par fa mort que je puis me flatter de l'efpérance de revoir un jour ma patrie. Ah! Seigneur s'écria Margeon en cet endroit, le Vifir Zalvon étoit votre perfécuteur : vous nous l'avez déjà dit; mais la fituation où j'étois en ce moment ne me permettoit pas de vous interrompre : & bien, Seigneur, c'eft lui qui vouloit me conduire à l'Ifle de Zocotora, & qui m'avoit menacée d'employer les moyens les plus indignes pour me faire confentir à fa brutale paffion; mais le jufte Ciel qui protége toujours l'innocence ne l'a pas permis; la tempête nous a jettés fur ces côtes; vos habitans

ont attaqué notre vaiſſeau, & ils s'en ſont rendus maitres, après avoir percé de mille coups ce ſcélérat Viſir; tous les efforts que le déſeſpoir & la rage peuvent produire, il les a fait paroître dans ce dernier combat; & prêt à ſuccomber ſous le nombre de ſes ennemis, il avoit déja le bras levé pour me ſacrifier moi-même à ſa barbare fureur, lorſqu'un de vos braves ſoldats a fait voler ſa tête à mes pieds. Zalvon ne vit plus, Seigneur; Katifé eſt favori de notre Sultan; il a été aſſez heureux, ainſi que je vous l'ai déja raconté, de lui ſauver trois fois la vie dans une même journée, & ce généreux Monarque épuiſant envers lui toute ſa reconnoiſſance, l'a nommé ſon premier Viſir. Sûre de la continuation de la faveur de mon Epoux, revenez à Aden, le Sultan rendra juſtice à votre innocence, il vous fera rentrer dans vos biens que j'ai toujours oui dire

avoir été confisqués. Je voyois couler les larmes des yeux d'Abouriam au récit de Margeon. Zalvon ne vit plus ! s'écria-t'il, tout transporté de joie, le Ciel l'a puni de ses crimes ! Ah ! ma chere fille, voilà donc tous mes malheurs finis ; j'ai toujours soupiré du desir de revoir ma patrie & mes enfans ; cette occasion est trop favorable pour que je n'en profite pas ; oui je retournerai à Aden. Seigneur, repris-je alors, venez y partager avec moi la faveur de notre Monarque ; aussi-bien j'ai besoin de vos sages conseils & de votre expérience, pour me bien acquitter de l'emploi dont il m'a chargé, & pour mériter avec justice l'amour des peuples dont la conduite m'est confiée.

Avant cette conversation si intéressante, & qui n'avoit été interrompue que par l'arrivée de l'Iman, & la cérémonie qu'il avoit faite à notre sujet, tous les Spectateurs

avoient, pour ainsi dire, été immobiles, dans la crainte que la scéne ne fût véritablement ensanglantée; mais la frayeur ayant bientôt fait place à une joie universelle, ce ne furent plus qu'embrassemens de toutes parts; Khaled étoit aussi transportée du plaisir de retrouver en moi un frere qu'elle connoissoit être dans un poste éminent, que Margeon témoignoit de satisfaction de me revoir, & de savoir qu'elle tenoit le jour du Gouverneur de Brava; l'une & l'autre me combloient de caresses, & je puis dire que de ma vie je n'ai goûté de plaisirs si purs & si parfaits.

L'heure de nous retirer étant enfin venue, nous nous rendîmes dans des appartemens que l'on nous avoit préparés, & ce fut-là, qu'en la compagnie de nos Epouses, nous passâmes les plus délicieux momens que l'on puisse jamais trouver, sur-

tout après les traverſes que j'avois eſſuyées dans mes amours.

Abouriam après avoir donné huit ou dix jours aux Fêtes qui ſuivirent notre mariage, nous ayant fait appeller dans ſon cabinet, nous témoigna l'envie extrême qu'il avoit de retourner à Aden. Mes chers enfans, nous dit-il, quelqu'impatience que j'aie de revoir ma patrie, je ne puis entreprendre ce retour ſans péril, ſi le Sultan qui regne en ces lieux venoit à le ſavoir, & je ne crois pas devoir l'en inſtruire ſans riſquer ma perte. Voici ce que j'ai réſolu pour parvenir à mes deſſeins; il faut que Meſri aille trouver le Négociant, ſur le vaiſſeau duquel vous vouliez vous embarquer, & qui n'eſt pas encore parti; qu'il lui remette tout l'argent dont il aura beſoin pour racheter d'eſclavage ceux qui étoient avec vous lorſque vous perdîtes la liberté; je fournirai toutes les ſommes néceſ-

ſaires pour cela ; & après avoir fait ſecrétement porter toutes mes richeſſes ſur un bâtiment que je ferai bien armer, nous nous mettrons enſemble en état de reprendre la route d'Aden.

LXI. SOIRÉE.

Concluſion des Aventures de Katifé & de Margeon.

NOUS vîmes avec une extrême joie la réſolution d'Abouriam ; il ne perdit pas de temps à exécuter ce qu'il avoit projetté ; & lorſque tout fut prêt, comme il avoit plus de quarante eſclaves de différens pays, il les fit venir en ſa préſence une heure avant ſon départ : mes amis, leur dit-il, content de vos ſervices je veux vous en donner des marques eſſentielles : je pars pour Aden, où des affaires de conſéquence m'ap-

pellent, sans être sûr de mon retour en ces lieux. J'offre de vous y conduire, en cas que vous vouliez m'y suivre, (car je vous déclare que dès ce moment vous êtes tous libres) là je vous fournirai les moyens de retourner chacun dans votre Patrie. Les esclaves d'Abouriam se jetterent aux pieds d'un si bon maître; & pas un seul n'ayant voulu rester à Brava, nous fîmes transporter sur le champ toutes ses richesses sur le vaisseau qu'il avoit fait équiper sous prétexte d'envoyer en course, & sur lequel Mesri avoit fait passer au commencement de la nuit tous nos Compatriotes bien armés, & nous partîmes dans l'instant suivis du vaisseau de ce Négociant d'Aden.

Comme nous avions le temps le plus favorable que l'on pût choisir, notre voyage fut autant heureux que nous pouvions le souhaiter, jusqu'auprès de l'Isle de Zocotora; mais en cet endroit, le vent ayant tout d'un

coup changé, nous fûmes rejettés en mer avec une extrême violence; & ce même vent ayant continué pendant plus de quinze jours, nous nous écartâmes tout-à-fait de notre route, & nous essuyâmes plusieurs tempêtes, qui sans être bien dangereuses, m'inquieterent extrêmement, parce que ma chere Margeon, qui croyoit avoir quelques signes de grossesse, en étoit fort incommodée. Pour surcroît de malheur, pendant une nuit fort obscure, qu'il faisoit un assez gros temps, ayant quelques ordres à donner, dans le momens que je passois de la poupe vers la proue du vaisseau, je fus couvert d'une lame d'eau, qui me frappa avec tant de violence, que quelqu'effort que je fisse pour me retenir, je fus renversé dans la mer. Aux cris que firent alors quelques Matelots, je m'imagine que l'on jetta promptement dans la mer plusieurs bouts de corde qui tenoient aux manœu-

vres (ainſi qu'il eſt d'uſage en pareil cas) & que comme l'obſcurité qui regnoit pendant la tempête, empêchoit que l'on pût diſtinguer les objets : l'on coula le long du vaiſſeau pluſieurs groſſes planches, pour que je puſſe trouver du ſecours par ce moyen ; j'ai tout lieu de le penſer ainſi, puiſqu'étant revenu ſur l'eau, je ſentis à mes côtés quelque choſe qui flottoit ; je m'y attachai fortement, & après avoir vogué ſur cette planche pendant ſept ou huit heures, je fus porté ſur une rade inconnue, ſans autre mal que celui d'être extrêmement fatigué, & de reſſentir la plus vive douleur de la cruelle ſituation où je ne doutois pas que ne fût mon épouſe, en apprenant que j'étois tombé dans la mer. Après avoir pris terre, & être monté ſur une élévation d'où je pouvois découvrir extrêmement loin, j'eus la conſolation de voir la mer fort tranquille, d'être perſuadé qu'il n'étoit

arrivé

arrivé aucun accident au vaiſſeau qui renfermoit ma chere épouſe, & de connoître que le vent, qui étoit changé depuis quelques heures, devoit lui avoir fait prendre la route d'Aden; j'avois ſeulement ſur moi une trentaine de pieces d'or, & quelques diamans dont Abouriam m'avoit fait préſent; avec ce ſecours j'avançai le long de la côte, & après avoir marché pendant ſept ou huit heures, j'arrivai à Dabul extrêmement fatigué. Mon premier ſoin fut de m'informer s'il n'y avoit pas quelque bâtiment qui ſe diſposât à faire voile pour la mer rouge, & ayant appris que je n'en trouverois qu'à Cambaye, je ſuis venu dans cette Ville où j'avois pris la réſolution d'attendre le départ du premier vaiſſeau qui devoit ſe mettre en mer pour aller à Aden, lorſque ſans ſavoir comment, je me ſuis trouvé tranſporté dans ces lieux enchantés. De grace, illuſtres Génies, à préſent que

vous êtes informés par moi-même des moindres particularités de mes aventures, daignez soulager la vive affliction d'une épouse qui ressent sûrement une mortelle douleur de ma perte qu'elle regarde peut-être comme certaine ; & puisque votre puissance n'a pas de bornes, quand il s'agit de faire du bien, rendez-lui un époux accablé d'affliction par une séparation qui lui est plus cruelle que la mort même.

Les Sultanes n'avoient pu entendre l'histoire de Katifé & de Margeon, sans y prendre tout l'intérêt qu'ils méritoient; elles lui en marquoient sincérement leur sensibilité, lorsque Cothrob leur adressant la parole : ce n'est pas assez, leur dit-il, de consoler par ces discours ces illustres malheureux, il faut encore par des effets, qu'ils connoissent toute l'étendue de notre pouvoir : alors se tournant du côté de Katifé, Seigneur, continua-t-il, quelque tou-

chée que Margeon ſoit de votre ſéparation, elle eſt toujours ſoutenue par l'eſpérance que vous n'êtes pas péri dans les flots : nous avons pris ſoin de l'en inſtruire en ſonge, & elle eſt ſi bien perſuadée de cette vérité, qu'après avoir parcouru nombre de Ports pour vous chercher, elle touche au moment de vous rejoindre. Ah ! ſage vieillard, s'écria Katifé transporté de joie, vous me rendez la vie. Eſt-il bien poſſible que je vais revoir mon adorable Margeon ? un bonheur ſi ſurprenant eſt au-deſſus de mes eſpérances : pardonnez-moi ce doute, généreux Génies, je ne dois point en avoir ſur l'étendue de votre puiſſance ; la maniere extraordinaire dont je me trouve dans ce lieu de délices, me doit faire connoître que rien ne vous eſt impoſſible ; mais Margeon ſoupire éloignée de moi, & je languis abſent de cette charmante épouſe que j'adore.

Vos empreſſemens ſont juſtes, dit

alors Cotrhob, il faut les satisfaire. Et bien, Seigneur, vous allez voir dans le moment cette épouse qui fait l'unique objet de vos attentions, & dont vous méritez la tendresse avec tant de justice; elle vient par mon pouvoir d'être transportée dans ces lieux avec Abouriam, Khaled & son époux; alors les portes du salon ayant été ouvertes par les ordres de l'Iman, on y vit entrer la charmante Margeon, qui, sans faire aucune attention aux personnes qui y étoient, ni aux magnificences de ce lieu, courut se jetter entre les bras de Katifé. Chere lumiere de ma vie, lui dit-elle, je vous retrouve donc, après vous avoir cru englouti dans les flots. Ah! que mon cœur a été cruellement déchiré depuis notre triste séparation, & que vous m'avez coûté de larmes! Non! sans mon pere, & votre aimable sœur, je n'aurois pas survécu un seul moment à ce dernier

malheur que je croyois sans ressource. Grand Prophête! vous seul pouviez leur fournir des raisons capables de suspendre mon désespoir, & vous m'avez bien fait connoître par votre protection toute singuliere, les effets de votre bonté. Oui, mon cher époux, c'est sans doute cet ami de Dieu qui a calmé la violence de mes maux; c'est lui qui nous a conduits dans ces lieux enchantés par des voies qui nous sont tout-à-fait inconnues. Quelles graces n'ai-je pas à lui rendre pour tant de bienfaits, puisque c'est par ses ordres que je me suis rendue avec Abouriam & ses enfans, dans le Karavenserail de Cambaye! Nous y sommes arrivés ce matin, le Concierge nous y a reçus avec toute la politesse imaginable.

Sur le portrait que nous lui avons fait de votre persoune, il nous a assurés que vous étiez venu loger chez lui il y a environ vingt jours, que vous n'y aviez passé qu'une nuit fort in-

quiete; & que, quoique vous lui eussiez fait connoître que vous étiez disposé à attendre le départ d'un vaisseau qui devoit dans quelques semaines faire voile pour la mer rouge, il y avoit apparence que vous aviez changé de sentiment, puisque vous étiez dès le lendemain matin parti du Karavenserail sans lui dire vos intentions, & sans même avoir pris congé de lui. Affligée au dernier point de votre départ, je lui témoignois la douleur que je ressentois, lorsqu'un jeune homme qui étoit dans la chambre, & qui nous a paru être un Marchand Joaillier, a pris part à la conservation. Madame, m'a-t-il dit, voulez-vous être instruite sur le champ, du lieu où se trouve la personne dont vous êtes en peine, je vous trouverai dans Cambaye une vieille femme qui vous en dira de sûres nouvelles, & même qui pourra faire quelque chose de plus encore pour vous.

Transportée de joie à des promesses

ſi agréables, je l'ai prié inſtamment de nous aller chercher la vieille; il y a été, l'a amené avec lui, & après qu'elle a eu conſulté un livre qui n'étoit rempli que de figures hieroglifiques pour nous: Tu retrouveras ton époux, m'a-t-elle dit, avant que l'aurore paroiſſe, & tu lui rendras par ta préſence toute la joie dont ſon cœur eſt privé. Si je ne te dis pas la vérité, puiſſe notre grand Prophête me priver pour jamais de l'uſage de la parole. Quelque peu d'apparence que je viſſe dans les promeſſes de cette femme, elles étoient trop flatteuſes pour que je n'en fuſſe pas extrêmement touchée.

La joie qui brilloit dans mes yeux ſe répandoit dans toutes mes actions. Nous avons retenu cette vieille à ſouper avec nous, le vin l'a miſe de belle humeur; elle nous a fort agréablement amuſé par des Hiſtoires plaiſantes qui ont fort égayé notre repas, mais je ne puis dire de quelle

maniere il s'est terminé, puisque sans nous souvenir comment il a fini, nous avons été transportés dans ces lieux charmans, où j'ai trouvé l'accomplissement de ce que m'a promis cette adorable femme.

Charmante Margeon, s'écria Katifé, quelles graces n'avons-nous pas à rendre à l'Envoyé de Dieu, pour toutes les bontés qu'il a pour nous ! Sachez que vous avez, ainsi que moi, été en un moment apportée dans ce Palais des Peris ; que ces Génies bienfaisans, soumis aux ordres de notre Souverain Prophête, n'ont fait sans doute, qu'exécuter ses volontés sur nos personnes ; & que nous ne saurions trop vivement en marquer notre extrême reconnoissance. Nous ne demandons autre chose de ceux que nous obligeons, reprit Cothrob ; c'est aux cœurs seuls des mortels que nous en voulons : nous connoissons la bonté des vôtres, nous en sommes très-satisfaits. Comme nous n'ignorons pas

avec quelle impatience le Sultan d'Aden attend Abouriam, & que ce sage Visir doit répondre à son empressement, nous vous mettrons bientôt en état de le satisfaire : mais après tant de fatigues, vous devez avoir besoin de repos, l'on va vous conduire dans des appartemens où vous trouverez de quoi passer tranquillement la nuit.

Abouriam, son fils & Khaled, étoient si surpris de tout ce qui s'étoit passé depuis leur entrée au Karavenserail, qu'ils en étoient comme immobiles. Après avoir tous remercié les prétendus Génies, ils passerent dans le lieu qu'on leur avoit destiné, & y trouverent des rafraîchissemens d'un goût si délicieux, qu'ils ne purent refuser, d'en boire avant que de se livrer au sommeil. Comme par les ordres de Cothrob, l'on y avoit mêlé de la décoction de Bueng, ils ne furent pas plutôt profondément endormis, que le Prince Schirin pro-

fitant de leur assoupissement, les fit enlever par des esclaves destinés à ces sortes d'opérations, & les fit porter dans une chaloupe qu'ils allerent par son ordre attacher au vaisseau d'Abouriam, & revinrent ensuite au Palais. Il est facile de juger de la surprise où ces cinq personnes se trouverent le lendemain à leur réveil; bien persuadés de la réalité de tout ce qui leur étoit arrivé, ils entrerent dans leur vaisseau, & après avoir renvoyé la chaloupe à bord, ils profiterent du vent qui leur étoit favorable pour retourner à Aden.

Les Sultanes de Guzarate avoient été touchées du dénouement de cette histoire; & sans faire autrement attention à tout ce qui avoit été dit & exécuté par Cothrob, elles crurent que comme ce grand homme pouvoit avoir été informé par le Concierge du Karavenserail, de l'arrivée de Margeon, il s'étoit imaginé que cette aimable personne uniquement occu-

pée de la perte de ſon époux, avoit bien pu faire des rêves conformes à ce qu'il lui avoit dit de flatteur à ce ſujet, d'autant plus que Katifé étant tombé dans la mer, dans un endroit qui n'étoit pas extrêmement éloigné de Dabul, il étoit probable qu'il eût pu gagner terre ſur ces côtes ou à quelque Port prochain.

A l'égard du Sultan Oguz, il avoit paru très-content du récit de ces aventures, & avoit témoigné plus d'une fois à Cothrob ſon étonnement de ce que Katifé avoit pu réſiſter aux artifices que Margeon avoit employés pour éprouver ſon amour. Je vous avoue, mon cher ami, lui dit-il, que je ne me ſerois jamais ſenti capable de ſoutenir de pareilles épreuves, quelque violente tendreſſe que j'euſſe eue dans le cœur pour une femme. Seigneur, reprit l'Iman, il n'entre pas ordinairement en amour, tant de délicateſſe dans celui des Sultans; accoutumés à voir tout fléchir devant

eux, ils n'ont pas plutôt formé des desirs qu'ils sont satisfaits, & je ne suis pas surpris que vous pensiez ainsi ; mais quelle doit être aujourd'hui la satisfaction de ces incomparables amans! ils sont sûrs que leur tendresse est bien réciproque, & c'est véritablement dans une vie privée & non sur le Trône, que l'on goûte ordinairement ces plaisirs dans toute leur pureté.

Oguz convint que la grandeur d'un Monarque lui étoit souvent incommode en amour ; & après avoir fait plusieurs réflexions très-solides sur le bonheur de ces heureux amans, comme il parut avoir besoin de se livrer au sommeil, Cothrob se retira, & le laissa en liberté.

Le lendemain l'heure pour se trouver au Sallon étant arrivée, il y avoit déjà quelque temps que les Sultanes s'y étoient rendues avec toutes les personnes qu'elles avoient fait enlever du Karavenserail, & elles demandoient à voix

basse à Schirin, s'il ne leur avoit pas fait conduire au Palais quelque nouvel étranger, lorsque ce Prince sans leur répondre, ayant fait le signal dont il avoit coutume de se servir pour faire relever les portieres; on vit sur le Sopha & sur des Carreaux placés dans l'enfoncement de l'estrade, une femme d'environ soixante ans, quatre filles fort jolies, dont la plus âgée n'en paroissoit pas avoir dix-huit, & deux jeunes garçons fort bien faits, qui pouvoient en avoir au plus chacun vingt cinq.

LXIII. SOIRÉE.

Histoire de Megnoun & de Leïleh.

IL fut très facile aux Sultanes de connoître par les habillemens de ces sortes de personnes, que c'étoit des Danseuses & des Danseurs, & elles s'attendirent à recevoir du plaisir de ces nouveaux venus; il augmenta

bientôt par la surprise où ils parurent à leur réveil, jamais on n'a rien vû de plus singulier que toutes les attitudes différentes dans lesquelles chacun des Acteurs & Actrices se trouva; & cela forma un tableau si plaisant, que les Sultanes & les autres Spectateurs ne purent s'empêcher d'en rire de bon cœur. Ensuite Schirin prenant la parole: cessez de vous étonner, leur dit-il, & reprenez toute la gaieté dont les gens tels que vous sont doués ordinairement; imaginez-vous que dans une nuit, vous avez tous été transportés dans la Province du Schadukiam (*a*), que vous êtes

(*a*) *Schädukiam*, est le nom d'une Province fabuleuse du pays de Ginnistan, que les Romans Orientaux disent être peuplée de Dives & de Peris: nous pourrions l'appeller le Royaume des Fées, aussi-bien que l'Empire des Génies, ou encore mieux, en suivant sa propre signification, le pays de Cocagne, parce que ce mot est Persien, & composé de deux autres, qui signifient le plaisir & le desir. La Ville Capitale de ce

dans le Palais de Ghevher-Adad, & que destinée pour quelque temps aux plaisirs des Peris & Perizes qui l'habitent; votre bonheur dépendra de la maniere dont vous vous acquitterez des devoirs de votre profession. Ces gens rassurés par des promesses aussi flatteuses, reprirent bientôt leurs esprits, l'on vit la tranquillité & la joie reparoître sur leur visage; & la vieille qui étoit la maîtresse de cette troupe, leur ayant adressé la parole: Mes en-

---

pays imaginaire, porte le nom de *Ghevher-Abad*, la Ville des Joyaux, où *Méhelan & Mahan*, qui étoient de l'espèce des Peris ou bons Génies, regnoient du temps de *Caherman*. Ces deux Rois Peris ou Fées, qui étoient molestés par les Dives ou Démons qui leur faisoient une cruelle guerre, ayant appris que ce Héros étoit à la Cour de *Schelan*, Roi d'une autre Province du Ginnistan, implorerent son secours contre de si fâcheux voisins, & *Caherman* à leur prière exécuta dans cette occasion les grands Exploits qui sont décrits plus amplement dans le *Caherman Nameh*, roman qui se trouve dans la Bibliothèque du Grand Duc.

fans, leur dit-elle, louons le Prophête qui a permis que nous fussions conduits dans ces lieux enchantés, & faisons nos efforts pour remplir l'idée que ces illustres Génies ont de nos personnes. Veulent-ils que par vos danses & par vos chants, vous leur exprimiez quelqu'aventure tragique; ou bien le comique les toucheroit-il davantage? Oh! que ce soit du comique, s'écria Goul-Saba, nous demandons quelque chose qui nous réjouisse. Cela étant, dit la vieille à sa troupe, il faut que vous donniez à ces Perizes la représentation des amours de Megnoun (*a*) & de Leïleh: Quoique ce sujet paroisse grave; mes Acteurs savent tellement tourner cette Histoire en plaisanterie, que je ne doute point que l'exécution ne leur fasse plaisir. Megnoun, ainsi que l'on sait, aima passionnément Leïleh; & comme

(*a*) Voyez la Bibliotheque Orientale, aux folios 513 & 573.

par diſcrétion il n'oſoit pas tenter la chaſteté d'une ſi vertueuſe perſonne, ſon amour devint ſi violent, qu'il lui fit perdre le repos, & qu'il quitta ſa profeſſion, pour ne penſer uniquement qu'à ſa maîtreſſe. En peu de temps ces belles réflexions le rendirent ſi maigre & ſi exténué, qu'il avoit plutôt l'air d'un ſquelette que d'un homme vivant. Leïleh qui le rencontroit par-tout, lui demandoit quelquefois la cauſe de ſes ennuis: ce ſot amoureux n'oſa jamais les lui apprendre; & cette conduite l'ayant réduit à l'extrêmité, il écrivit, dans une lettre fort touchante, l'origine & le progrès de ſes amours, déclara que Leïleh, qui en étoit l'unique objet, étoit auſſi la cauſe de l'état déplorable dans lequel il étoit; qu'il n'avoit jamais oſé l'en inſtruire, & ordonna qu'on ne lui rendît cette lettre qu'après ſa mort; ſes intentions furent exécutées, & cette belle fille apprenant le triſte ſort de ſon amant, fut

ſi touchée de ſa perte, qu'accablée de douleur, elle ne lui ſurvécut pas long-temps. Les Auteurs Arabes, Turcs & Perſans ont écrit différemment de ſi étranges amours; Megnoun eſt regardé par eux comme le modele des amans parfaits, & Leïleh comme la plus belle & la plus chaſte perſonne de ſon ſexe.

Pour nous qui ſommes bien perſuadés que de tels amoureux ſont des êtres imaginaires, nous n'avons pas traité ce ſujet au ſérieux; & comme nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il y ait des amans ſi ſots, & des filles ſi réſervées, nous n'avons pas conſervé dans notre piece les caracteres tels que les Romans nous les dépeignent.

Leïleh s'apperçoit d'abord de l'amour de Megnoun; mais, en fille d'eſprit & qui ne veut pas faire les avances, elle feint de ne le pas voir; cependant ſon amant eſt ſi timide, que dans les converſations qu'elle a avec lui,

voyant qu'elle emploie inutilement toute ſon adreſſe pour lui faire avouer ſa paſſion, elle a recours à ſa Suivante qui aime l'eſclave de Megnoun. Cet eſclave eſt un garçon dégourdi : il connoît toute l'impertinence de ſon maître, ſe divertit beaucoup à ſes dépens : il lui donne des leçons de tendreſſe que Megnoun entraîné par ſa timidité naturelle n'oſe exécuter, ou exéçute fort mal ſitôt qu'il revoit Leïleh. Enfin la Suivante de cette chaſte fille & l'eſclave ſont obligés de repréſenter les perſonnages de ceux à qui ils appartiennent, & les obligent à les imiter : ils jouent cette ſcène en leur préſence avec tant de vivacité, & par dégrés ils la pouſſent ſi loin, que Megnoun enhardi fait tout ce qu'il voit faire à ſon eſclave, & que Leïleh lui laiſſe prendre toutes les libertés que ſa Suivante permet à ſon amant. Cette ſcène eſt un peu vive, je vous en avertis, & mes Acteurs l'exécutent

d'une maniere qu'elle peut émouvoir les plus insensibles. Cependant ce n'est qu'avec l'agrément des Spectateurs qu'ils la représentent ainsi : suivant le goût de ceux qui nous emploient, on la rend plus ou moins intelligible; ainsi belles Perizes, vous n'avez qu'à nous faire entendre de quelle maniere vous souhaitez qu'elle soit exécutée. Avec toute la modestie possible, reprit Gehernaz, nous ne voulons rien voir qui puisse le moins du monde choquer la bienséance. Que vos Acteurs choisissent un autre sujet, ou qu'ils s'observent exactement s'ils veulent nous plaire, ils vous obéiront, reprit la vieille, & vous n'avez qu'à leur ordonner de s'y disposer.

Sitôt que les Sultanes eurent témoigné qu'elles souhaitoient que la piece commençât, les Danseurs & les Danseuses entrerent sur la scene; ils y exprimerent avec tant de graces & de naiveté toute l'histoire de Megnoun; & celui sur-tout qui faisoit le

rôle de l'esclave, joua son personnage avec un comique si parfait, que toute l'assemblée en fut charmée: l'on admira même la délicatesse avec laquelle il rendit les scènes sur lesquelles on lui avoit recommandé d'être modeste, & la Danseuse qui les jouoit avec lui, ne fut pas moins applaudie pour la maniere simple & naturelle avec laquelle elle les exécuta, sans blesser le moins du monde les bienséances de son sexe. Si tous les Spectateurs furent extrêmement contens, Goul-Saba le fut encore plus que les autres; mais quelque plaisir qu'elle eût eu à cette représentation, il fut moins vif que celui qu'elle ressenti à la vue de l'Acteur qui jouoit le rôle de Megnoun: c'étoit un gros garçon de bonne mine; il avoit des cheveux noirs tout bouclés, les plus beaux yeux que l'on pût voir, & une phisionomie qu'on ne pouvoit définir, parceque suivant les

différentes paſſions qu'il vouloit repréſenter, elle étoit variée à un point qu'il en étoit méconnoiſſable ; malgré cela, hors de deſſus la ſcene, l'on peut dire que c'étoit un fort bel homme : auſſi Goul-Saba en fut-elle ſi frappée, que dès ce moment elle lui auroit fait connoître toute ſa tendreſſe, ſi elle n'avoit pas craint les reproches des autres Sultanes. Cependant ne pouvant ſe contraindre à un certain point : Megnoun, lui dit-elle : car je ne vous connois pas ſous un autre nom, je ſuis ſi ſatisfaite de votre jeu, que je veux vous donner des marques de mon amitié : recevez ce rubis, & portez le pour l'amour de moi. Alors tirant de ſon doigt une bague de prix, elle la préſenta à cet Acteur, qui la reçut avec une extrême joie & avec le plus profond reſpect.

Les Sultanes, ſurpriſes du préſent que Goul-Saba venoit de faire,

& de l'air gracieux dont elle l'avoit accompagné, ne douterent point qu'elle n'eût conçu une violente passion pour ce jeune homme, & dans la crainte qu'elle ne prît avec lui quelqu'engagement, elles ne jugerent pas de meilleur moyen pour l'en détourner, que d'obliger cet Acteur à leur raconter les aventures de sa vie. Pour cet effet, Gehernaz prenant la parole: Megnoun, lui dit-elle, vous devez vous estimer bien glorieux de recevoir des marques aussi brillantes de la protection de cette belle Perize; mais apprenez que ce présent ne vous est fait qu'à condition que vous nous ferez un récit des plus sinceres de votre vie. Prenez garde de vous écarter le moins du monde de la vérité la plus exacte. Vous devez croire, si cela vous arrivoit, que découvrant dans le moment l'imposture, vous encourriez notre indignation. Illustre Perize, répondit alors le jeune homme, il

ſuffit que vous me l'ordonniez, pour que je ne vous cache rien de mes aventures, telles qu'elles puiſſent être. Ainſi vous me voyez prêt à vous ſatisfaire; alors voyant qu'on lui prêtoit ſilence, il commença en ces termes.

HISTOIRE

De Maſſoud, fils de Soffar.

MON pere étoit un Chauderonnier Arabe, établi à Schiraz, & il n'étoit connu dans cette Ville que par le ſurnom de Soffar (*a*), qu'on lui donnoit par excellence, parce qu'il travailloit dans ſa profeſſion avec une extrême propreté, & que les ouvrages qui ſortoient de ſes mains étoient parfaits dans leur genre.

(*a*) Soffar, ſignifie en Arabe le Chauderonnier.

genre. Il demeuroit dans le voisinage d'un Philosophe, qui, quoique jeune, étoit très-habile, & qui l'employoit souvent à faire des alambics, ou d'autres vaisseaux propres à travailler à la Chymie. Comme mon pere étoit obligé d'aller souvent chez ce Philosophe, il eut occasion d'y faire connoissance avec une esclave appellée Nour, âgée d'environ trente ans, & cette fille en étant devenue amoureuse, eut tant de complaisance pour lui, que son maître s'apperçut bientôt du commerce qu'elle avoit avec Soffar.

LXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar.

LE Philosophe n'eut pas plutôt connu la foiblesse que Nour avoit eu pour Soffar, qu'il entra dans une violente colere; & s'étant saisi d'un

bâton, il se jetta sur ce pauvre Chauderonnier, & l'auroit assommé de coups, s'il ne se fût dérobé aux premiers mouvemens de sa fureur. A l'égard de Nour, elle n'eut recours qu'à ses larmes; & s'étant jettée aux pieds du Philosophe, elle le toucha de maniere qu'elle obtint la grace de mon pere & la sienne. Nour, lui dit-il, levez-vous, & voyez ce que vous perdez aujourd'hui : je vous avois assez distinguée de mes autres esclaves, pour vous faire comprendre que je vous aimois; je croyois trouver en vous une personne raisonnable. Avec la liberté que j'allois vous donner, je vous aurois offert une place dans mon lit, & je vous estimois assez pour vous juger digne d'être ma femme; je me suis heureusement détrompé; la conduite que vous avez tenue avec un vil Chauderonnier, me fait connoître la bassesse de vos sentimens, & combien j'aurois été malheureux

en m'aſſociant avec une perſonne de votre caractere. Je loue le Ciel de ce qu'il ne l'a pas permis. Faites avertir le Cadi & l'Iman : en leur préſence je vais vous délivrer d'eſclavage, & vous lier avec Soffar qui a été aſſez hardi pour deshonorer ma maiſon. Il trouvera peut-être dans ce mariage la punition de ſon inſolence.

Les ordres du Philoſophe furent exécutés ſur le champ. Nour fut affranchie chez le Cadi ; elle épouſa enſuite Soffar, & l'émotion qu'elle avoit reſſentie dans cette journée fût ſi violente, qu'à peine fut-elle arrivée dans la maiſon de ſon mari, qu'elle y accoucha de moi à ſept mois. Mon pere en fut ſi transporté de joie, qu'il me nomma Maſſoud (*a*), prétendant que j'étois né pour être heureux ; cela ſeroit peut-être arrivé, ſi avant ma naiſſance, le

(*a*) Fortuné.

Philoſophe n'avoit pas tenu à ma mere les diſcours que je viens de vous rapporter ; elle reſſentit tant de chagrin d'avoir manqué par ſa faute un établiſſement auſſi ſolide & auſſi brillant, que, concevant dès ce moment une extrême averſion pour mon pere, j'en reſſentis bien-tôt le contre coup : elle me regarda comme le ſeul obſtacle à ſa fortune, puiſque ſi je n'avois pas été le fruit indiſcret de ſes amours, elle auroit pû cacher ſon commerce avec Soffar, & devenir l'épouſe du Philoſophe qui étoit fort bel homme, riche, & très-eſtimé dans Schiraz.

Mon pere qui s'étoit cru au comble du bonheur en épouſant Nour, ſentit bien-tôt qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes ; il n'éprouva que des mépris de ſa femme, & il ne ſe paſſoit pas de jour qu'elle ne lui reprochât que ſes ſollicitations & la foibleſſe qu'elle avoit eue pour lui, lui avoient fait man-

quer ſa fortune ; enfin elle en uſa ſi mal avec lui, qu'il en tomba malade de chagrin, & mourut ſans que ma mere fût touchée des reproches qu'il lui fit dans ces derniers momens, ni qu'elle témoignât le moindre regret de ſa perte.

Le Philoſophe inſtruit par mon pere de la cauſe de ſa maladie, fut très-fâché d'y avoir contribué par la déclaration qu'il avoit faite à Nour ; la conduite qu'elle avoit tenue avec ſon mari, ne lui inſpira pas beaucoup d'eſtime pour elle, & voyant qu'elle me négligeoit tout-à-fait, & même qu'elle n'avoit pas voulu me nourrir ; il eût la bonté de prendre ſoin de moi.

Ma mere qui n'avoit écouté que ſes idées ridicules de grandeur, fut bien ſurpriſe quelques mois après la mort de Soffar, de voir que ſa boutique ſe décréditoit tous les jours ; les ouvriers qu'elle ne ſavoit pas gouverner l'abandonnerent bien-tôt : en-

fin, il ne se passa pas six mois, qu'étant tombée dans la misere, elle eut recours à son ancien maître, aux pieds duquel elle alla se jetter, Seigneur, lui dit-elle, en fondant en larmes, permettez que je rentre dans l'esclavage dont je ne méritois pas de sortir; livrée à des malheurs que je reconnois m'être attirés par ma seule faute, ne m'abandonnez pas à mon désespoir, & souffrez que j'embrasse vos genoux; je ne les quitterai point que je n'aie obtenu de vous cette grace. Levez-vous, Nour, lui dit le Philosophe, rentrez chez moi, puisque vous le souhaitez, non pas comme esclave, mais avec tous les droits que vous avez acquis lorsque je vous ai donné la liberté, & reprenez les mêmes fonctions que vous aviez dans ma maison: j'oublie toutes vos fautes; que le passé vous rende sage.

Ma mere versant des larmes en abondance, baisa la main d'un si

bon maître ; & pénétrée de sa générosité, elle redoubla ses soins pour l'économie de sa maison; mais malgré la satisfaction qu'elle y devoit avoir, elle se livra à une mélancolie si noire, qu'elle ne survêcut mon pere que de huit mois.

A peine avois-je deux ans, lorsque je perdis ma mere, & je puis dire que je ne fis pas une grande perte, puisque je n'avois trouvé en elle que des sentimens d'une marâtre. Le Philosophe m'ayant continué ses bontés, je fus élevé jusqu'à six ans chez la femme qui m'avoit nourri, & qui commença à m'apprendre à lire & à écrire ; & mon maître m'ayant mis au sortir delà chez un Molla (*a*) pour achever de m'instruire, il me retira ensuite chez lui, où je lui rendis tous les services proportionnés à mon âge.

(*a*) Le *Molla* est une espece de Docteur de la Loi Musulmane.

J'avois à peine douze ans lorsque mon maître me fit entrer un jour dans son cabinet. Massoud, me dit-il, quoique tu sois encore bien jeune, comme je te connois pour être sage, je vais te faire une confidence que je n'ai encore faite à personne : mon pere qui étoit un fameux Médecin, partit de Schiraz, il y a environ dix-huit ans, pour aller en Egypte ; quoique je lui représentasse qu'il avoit plus de quatre-vingt ans, je ne pus obtenir de lui qu'il n'entreprît pas un voyage aussi long & aussi pénible ; depuis ce temps je n'ai eu de lui aucune nouvelle ; & comme il n'avoit que moi d'enfant, il me remit, à son départ, trois phioles pleines de liqueurs, qu'il m'assura être d'un prix inestimable, puisqu'elles avoient la vertu de ressusciter un mort ; il me dit que pour cet effet, en versant de la premiere phiole sur les levres d'un homme peu après que l'ame

ſeroit ſéparée de ſon corps, elle y retourneroit; qu'en y répandant de la ſeconde, il ſe redreſſeroit; & qu'en lui faiſant avaler quelques gouttes de la troiſieme, il reprendroit tout-à-fait la vie, & feroit toutes ſes fonctions comme auparavant: il ajouta qu'il n'avoit voulu ſe ſervir de ce ſecret que très-rarement, dans la crainte de commettre un trop grand péché, en entreprenant ſur ce qui étoit réſervé à Dieu ſeul; & que par la même raiſon il m'exhortoit à n'en uſer qu'avec beaucoup de retenue, devant plutôt admirer l'excellence de ce remede que de m'en ſervir, & m'aſſurant qu'à ſon retour il m'enſeigneroit un ſecret auſſi rare.

LXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar.

AUSSI fcrupuleux que mon pere, pourfuivit le Philofophe, je n'ai point encore fait l'épreuve de ces trois bouteilles que tu vois bien numérotées ; mais fi par quelque événement que je ne puis prévoir, je venois à mourir fubitement, n'oublie point de les prendre dans cette armoire dont tu trouveras la clef dans ma poche ; & avant que mon corps foit refroidi, ne manque pas de me les verfer l'une après l'autre dans la bouche, en te réglant fur les numéros marqués par les étiquettes ; & fi ce remede opere, ainfi que mon pere me l'a affuré, fois sûr d'une récompenfe proportionnée au fervice que tu m'auras

rendu. J'écoutois le discours de mon maître avec toute l'attention possible, continua Massoud, & j'eus besoin de mettre en pratique les instructions qu'il m'avoit données avant que l'année fût révolue.

Un jour qu'il m'avoit chargé de plusieurs commissions dans Schiraz, & qu'après les avoir exécutées, je revenois au logis, je trouvai dix ou douze personnes assemblées à la porte de notre maison; j'en demandai la raison, l'on me dit que mon maître s'étoit trouvé extrêmement mal chez un de ses amis, qu'on venoit de le reporter chez lui, & qu'on croyoit qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Emu d'une pareille nouvelle, je me rendis promptement auprès de lui: je le trouvai sans connoissance, & le Chirurgien qui venoit de lui appliquer les ventouses, nous ayant assuré qu'il étoit mort, la maison fut en un moment remplie de cris & de trif-

teſſe. Comme je ne ſongeois qu'à exécuter les ordres du défunt, je me ſaiſis promptement de la clef de l'armoire; & pendant que ſes eſclaves étoient occupés à tout ce qu'il falloit préparer pour les obſeques de leur maître, je m'enfermai avec lui, je pris les trois bouteilles, & je n'eus pas plutôt mis dans ſa bouche quelques gouttes de la liqueur qui étoit dans la premiere, que je ſentis ſon pouls ſe ranimer, & que je vis la pâleur de la mort faire place ſur ſon viſage aux couleurs les plus vives. Encouragé par un ſi bon ſuccès, je verſai de la ſeconde liqueur avec beaucoup de confiance; mais quelque prévenu que je fuſſe, ce ne fut pas ſans une extrême émotion que je vis cet homme ſe relever ſur ſon ſéant. Comme j'étois dans une eſpece d'extaſe à la vue d'une opération ſi merveilleuſe, & qui ne demandoit apparemment pas d'intervalle, je ne

me preſſois pas de lui donner de la troiſieme bouteille, lorſqu'impatient de retourner dans ce monde, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une demie heure qu'il en fût ſorti, il s'écria d'une voix ſi aigre, & avec des yeux tellement remplis de colere, *verſe, verſe*, que j'en fus épouvanté: & que croyant que c'étoit le diable qui animoit ce corps, je laiſſai tomber par terre la boîte où étoient les trois fioles, qui ſe caſſerent en mille pieces, & je vis à l'inſtant ce pauvre homme qui m'avoit paru plus qu'à-demi reſſuſcité, contraint de ſe recoucher de nouveau, ſans eſpérance de ſe relever avant le jour du jugement dernier. La frayeur me ſaiſit alors à un tel point, que je tombai à la renverſe, dans un état preſque pareil à celui du Philoſophe. On vint quelque temps après heurter à la porte; comme elle ſe trouva fermée, on l'enfonça; & après que

l'on m'eut secouru, l'on rendit les derniers devoirs à notre Maître.

J'étois sans aucun bien, continua Massoud, je ne savois où donner de la tête, & je me voyois dans la derniere misere, lorsqu'il passa à Schiraz une troupe de danseuses; elles avoient à leur tête une vieille, qui, dans son temps avoit été la premiere Actrice de l'Orient; elle me trouva sur la brune, au coin d'une rue, assis sur une pierre, & dans une situation qui lui fit connoître l'état déplorable dans lequel j'étois. Elle eut pitié de moi; & informée du sujet de ma douleur, & de la misere où j'allois me trouver, elle me proposa de prendre parti avec elle. La situation où j'étois, ne me permettoit pas d'en refuser aucun; je l'acceptai sans hésiter, & dès ce moment, cette bonne femme m'emmena dans une maison des Fauxbourgs de Schiraz, qu'elle avoit

louée pour elle & pour sa troupe. Comme j'avois à peine atteint treize ans, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que je puisse à cet âge jouer des rôles d'hommes, elle ne m'eût pas plutôt introduit dans sa chambre, que me choisissant dans sa garde robe ambulante, un habit & une coëffure de femme, elle me les fit mettre, & m'ayant trouvé charmant sous ce déguisement, elle me fit entendre qu'elle me destinoit à représenter les amoureuses, & qu'elle vouloit que je cachasse mon sexe, même à toute sa troupe: ensuite m'ayant fait répéter quelque petite scene, & m'ayant trouvé des talens naturels pour sa profession, elle employa tous les siens pour me rendre parfait dans ce genre; en effet, je n'eus pas profité pendant trois mois de ses instructions, que sous le nom de Rouschen, (a)

(a) *Rouschen*, signifie lumiere en Persien.

qu'elle m'avoit donné, elle me crut capable de remplir les premiers rôles, & je répondis si bien à son attente, que tous les Seigneurs de Schiraz & des Villes par où nous passâmes ensuite ne manquoient pas de nous faire venir chez eux; & par la réputation que nous avions d'être une troupe fort complette, notre Gouvernante gagna beaucoup d'argent.

Comme vous savez illustres Périzes, que les Danseuses sont destinées aux plaisirs du public de plus d'une maniere, les vœux des jeunes gens qui me prenoient pour une fille s'adressoient souvent à moi; mais la Directrice de la troupe qui ne vouloit pas (je ne sais par quelle fantaisie) que je fusse reconnu pour ce que j'étois, ne manquoit jamais, quand nous allions en ville, de me faire mettre un caleçon (*a*) noir, elle ar-

(*a*) L'Art de la danse est non-seulement deshonnête, mais même infâme en Orient,

rêtoit par-là les desirs de tous ceux qui pouvoient jetter les yeux sur

---

sur-tout à l'égard des femmes, parce que les Danseuses sont constamment femmes publiques; ce sont ordinairement des hommes qui touchent les instrumens. Les plus nouvelles Actrices ouvrent la scene qui commence par la description de l'amour, dont elles dépeignent, en chantant, les appas & les enchantemens; elles représentent ensuite toutes les passions qu'il fait naître, c'est là d'ordinaire le premier acte; on voit au second la troupe séparée en deux Chœurs, représenter les poursuites d'un amant passionné, l'autre les rebuts d'une fiere maîtresse. Le troisieme contient l'accord des amans, & c'est là-dessus que les Actrices se surpassent, & qu'elles épuisent la voix & les gestes; & quoique souvent les yeux & les oreilles, en qui il est quelque pudeur, soient obligés de se détourner, ne pouvant soutenir ni l'effronterie, ni la lascivité de ses derniers actes, cela ne blesse point pour l'ordinaire la vertu Orientale. Lorsque ces femmes publiques sont dans l'état de souillure légale, elles portent un caleçon de taffetas noir, afin qu'on ne les touche pas, & alors même on les fait manger à part.

Voyages de Chardin, Tome 2 folio 247 & Tome 4 folio 194.

moi; mais en voulant sans une raison essentielle cacher ainsi mon sexe, elle fut cause que je fus bientôt séparé de sa troupe par une aventure singuliere. La veuve du Gouverneur de Tauris (*a*) où nous étions pour lors, appellée Raoudhah [*b*], âgée au plus de vingt-huit ans, venoit de marier sa fille, qui en avoit à peine douze, à un jeune Seigneur de cette Ville; les nôces s'étoient faites avec beaucoup de magnificence, & vous pouvez croire qu'on n'avoit eu garde de manquer à nous y appeller pour orner la fête: nous procurâmes tout le plaisir possible à l'assemblée; il n'y eut presque aucun jeune Seigneur qui ne me regardât avec quelque dessein sur

(*a*) Tauris autrefois Capitale de la Perse; on la prend pour l'ancienne Ecbatane Capitale de la Médie, quoique les Voyageurs assurent qu'on n'y voit aucuns vestiges des Palais qui étoient dans cette Ville.

(*b*) *Raoudhah*, signifie en Persien Prairie semée de fleurs.

ma personne. La veuve du Gouverneur s'en apperçut, & ayant fait appeller notre Directrice, elle lui demanda depuis quand j'étois dans sa troupe: depuis environ deux ans, Madame, lui dit-elle, & cette jeune fille n'y est entrée qu'à condition que toutes les fois que nous irons en ville elle porteroit toujours le caleçon noir; elle ne se sent pas d'inclination à remplir toutes les fonctions des Danseuses ordinaires, & je lui ai accordé qu'elle pourroit vivre à sa fantaisie, sans la gêner en aucune maniere.

La veuve fut touchée des sentimens de vertu qu'on l'assura que j'avois; elle fit de grandes leçons de morale à notre maîtresse, & cette femme ayant paru touchée de ses remontrances, elle lui fit promettre qu'elle abandonneroit le genre de vie qu'elle menoit, & pour être sûre qu'elle lui tiendroit parole, elle lui offrit trois mille pieces d'or, si elle vouloit m'engager à quitter cette

profeſſion, & à reſter auprès d'elle. Notre Directrice ſe trouva aſſez embarraſſée à cette propoſition, dont l'événement pouvoit être de conſéquence pour elle; cependant comme elle n'avoit pas envie de faire un long ſéjour à Tauris, & qu'elle prit ſur le champ la réſolution d'en partir le lendemain, elle n'héſita pas à me remettre entre les mains de Raoudhah.

Je fus d'un étonnement extrême, quand cette vieille m'ayant fait appeller, elle me déclara que j'appartenois à cette belle veuve, non pas à titre d'eſclave, mais comme une fille pour laquelle elle avoit pris du goût, dont elle admiroit la vertu, & qu'elle vouloit avoir auprès d'elle pour lui tenir compagnie: j'eus beau faire ſigne à la Directrice que je ne ſavois comment me tirer de l'embarras dans lequel elle me jettoit; elle reçut en ma préſence les trois mille pieces d'or, & en m'embraſ-

ſant pour me dire adieu, joue bien ton rôle mon enfant, me dit-elle, & profite de l'occaſion favorable de faire une fortune des plus brillantes ; enſuite la vieille me quitta ſans attendre ma réponſe, & me laiſſa avec Raoudhad.

LXV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire de Maſſoud Fils de Soffar.

JE ne fus jamais plus ſurpris, pourſuivit Maſſoud, que quand je vis que la Directrice de la troupe avoit ainſi diſpoſé de moi ; je ne ſavois quelle contenance tenir, & ſi je ne pus m'empêcher de verſer des larmes en abondance en ce moment, ce fut moins par rapport à ce que la vieille me quittoit ainſi, que par la crainte où je me trouvai que le dénouement de cet aventure ne me fût funeſte. Raoudhah eſſuya mes

pleurs avec toute la bonté imaginable: Ma chere fille, me dit-elle, en me baisant tendrement, je suis touchée de votre bon cœur, vos sentimens me charment; mais comme vous n'auriez pû long-temps résister aux sollicitations des jeunes libertins; j'ai cru faire une action très-méritoire en vous arrachant à une profession si dangereuse, que vous ne faisiez que par nécessité, & dans laquelle, tôt ou tard, votre vertu auroit succombé; cessez donc de vous affliger du départ de la vieille, & comptez que vous avez en moi une personne qui vous aimera comme pourroit faire une mere véritable, & dans laquelle vous trouverez toute la protection que vous méritez.

Je devois être un peu rassuré par les caresses de cette aimable Dame; cependant mon inquiétude me donna un certain air de timidité & de pudeur, dont elle fut d'autant plus en-

chantée, que quoique dans un âge où les paſſions ſont encore très-vives, elle avoit renoncé aux plaiſirs, & faiſoit profeſſion d'une vertu des plus auſtere ; elle m'accabla de careſſes, me fit manger avec elle, & quand la nuit fut venue, elle ordonna qu'on me placât un lit dans ſa chambre à côté du ſien ; je dormis très-peu cette nuit, non pas parceque j'étois à côté d'une femme très-aimable (car ma ſimplicité étoit ſi grande, que, quoique j'euſſe ſouvent exprimé dans nos pieces les paſſions les plus vives, je n'en avois encore reſſenti aucune, qui eut du rapport à l'amour), mais parceque je craignois toujours que Raoudhah venant à me connoître pour ce que j'étois, elle n'entrât dans une violente colere contre moi, & ne me fît punir d'une faute, où je n'avois point de part. Enfin le matin étant venu, Rouſchen, me dit-elle, ma chere fille, vous êtes depuis deux

ans dans la compagnie de gens qui ne ſont pas ſcrupuleux obſervateurs de notre Loi ; je ſuis perſuadée même que la vie ambulante qu'ils menent, leur fait ſouvent obmettre un des principaux points de notre Religion, qui eſt la pureté du corps ; elle ne s'acquiert que par l'ablution légale, c'eſt un devoir dont je ſouhaite que vous vous acquittiez exactement, & pour cet effet j'ai ordonné que l'on vous préparât le bain.

Vous pouvez juger de la ſituation où je me trouvai à ce diſcours, j'en penſai mourir de frayeur, & la veuve m'ayant demandé ce que j'avois pour paroître ſi émûe, je me jettai à ſes pieds plus pâle que la mort : Madame, lui dis-je d'une voix tremblante, permettez que je ne me releve point de devant vous, que je n'aie obtenu le pardon de ma témérité : je ne ſuis point ce que je parois à vos yeux, & ſous les habits d'une fille, vous voyez un infortuné jeune homme, à qui

la Gouvernante des Danseuses, par caprice, & pour son seul intérêt, a fait jouer depuis deux ans un personnage aussi indécent à son sexe; elle ne m'a point donné le temps de m'opposer aux conventions qu'elle a faites avec vous, puisque je n'en ai été instruit qu'au moment qu'elle m'a remis entre vos mains: voilà, Madame, la source de mes larmes, & vous avez pu connoître par mes craintes & par mes inquiétudes, que je n'ai nulle part à la tromperie qu'elle vous a faite.

On ne peut être plus étonné que le fut en ce moment la belle Raoudhah, elle fut quelque temps sans parler; ensuite prenant tout d'un coup son parti en femme d'esprit, & que sa réputation mettoit au-dessus de tout. Quoi, Rouschen, me dit-elle, il est bien vrai que vous n'êtes pas une fille? Ah! sans doute mon cœur pressentoit un événement extraordinaire, & je ne comprenois pas en effet, comment j'avois pu

reſſentir une paſſion auſſi violente pour une perſonne de mon ſexe. Je vois bien à préſent que la nature ne ſe trompe point chez nous ; c'étoit le beau Rouſchen que j'adorois ſans le ſavoir ; je ne perds point au change, & je rends grace au ſouverain Prophête de la bonté qu'il a de me procurer un amant plus beau que l'amour même, & de permettre que ce ſoit par une voie auſſi ſingulière, puiſque toute la Ville de Tauris me verroit entre ſes bras, ſans oſer ſoupçonner ma vertu.

LXVI. SOIRÉE.

Suite & concluſion de l'Hiſtoire de Maſſoud, fils de Soffar.

MON cher enfant, me dit alors la veuve en m'embraſſant avec les tranſports les plus vifs, que mon ſort feroit heureux ſi vous répondiez avec l'affection que je demande de vous

à toute la tendresse que je ressens pour votre aimable personne ! Ah ! je mourrois de douleur, si vous n'étiez pas sensible à tout l'amour que j'ai pour l'adorable Rouschen.

Que vous dirai-je ? Poursuivit Massoud : les caresses les plus touchantes d'une des plus belles femmes du monde, m'émûrent à un point que je sentis dans le moment un feu violent qui me couroit dans les veines. Comme ce qui se passoit en moi m'étoit nouveau, & que jusqu'alors je n'avois rien reconnu de pareil dans ma personne, j'étois dans un embarras extrême dont les bontés de la veuve me tirerent, & je lui devins si cher en peu de momens, qu'elle me jura cent fois qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulût me sacrifier, & qu'elle expireroit de désespoir, si j'étois capable de cesser de répondre à sa tendresse avec la

même vivacité que je venois de lui témoigner.

Enhardi par les bontés de ma belle veuve : adorable Raoudhah, lui dis-je en l'embrassant, ne craignez pas que l'amour que vous m'avez donné diminue, je n'ai besoin que de vos préceptes, pour qu'il augmente tous les jours, & je vous jure par le Seigneur (*a*) des enfans d'Adam, que vous trouverez en moi un disciple, dont la docilité s'efforcera de mettre à profit les leçons qu'il recevra d'une aussi charmante maîtresse.

Raoudhah se mit à rire de tout son cœur de la naïveté de ma réponse; elle me conduisit au bain que notre Religion nous recommande avec tant d'exactitude, & comme ses esclaves étoient bien éloignées de croire que je fusse un garçon, elles ne furent point scandalisées de voir que j'avois accompagné seul notre

(*a*) Mahomet.

maîtresse en cet endroit, ni des bontés excessives qu'elle parut dans la suite avoir pour moi.

Il y avoit plus de quatre mois que je menois la vie du monde la plus délicieuse, lorsqu'un jour je trouvai Raoudhad extrêmement triste & rêveuse. Qu'avez-vous donc, ma belle maîtresse, lui demandai-je avec empressement? Ah! Rouschen, me dit-elle en m'embrassant & en versant quelques larmes, que je vais payer cher la tendresse que je vous ai marquée! Depuis que vous êtes avec moi, j'ai des preuves certaines que je suis enceinte.

Qu'est-ce que cela signifie, repris-je précipitamment? cela veut dire, me dit la belle veuve, que depuis quatre mois & plus je porte dans mes entrailles un petit serpent qui va découvrir aux yeux de toute la ville de Tauris, la foiblesse que j'ai eue pour vous. Ah! divine Raoudhah, m'écriai-je, & quel est

le déteſtable Magicien qui vous a jetté un pareil ſort? Ah! ſi je le connoiſſois!... Dans quelque affliction que fût ma belle, elle trouva ma réponſe ſi ſinguliere, & la colere que je témoignois contre ce Magicien lui parut ſi plaiſante, qu'elle en penſa mourir de rire; elle m'expliqua plus clairement le ſujet de ſes allarmes, & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle me fit comprendre que j'étois l'auteur de tous les maux qu'elle ſouffroit; elle avoit une fort belle maiſon à huit lieues de Tauris, elle réſolut d'y aller cacher ſa groſſeſſe, n'y mena avec elle que deux perſonnes, dont l'une étoit ſa nourrice, & l'autre la fille de cette femme, & nous nous retirâmes dans ce Château, n'ayant avec nous, outre ces femmes, que quelques domeſtiques indiſpenſables pour le dehors.

Raoudhah extrêmement incommodée dans les derniers mois, étoit

d'une très-mauvaiſe humeur ; elle ne recevoit pas mes careſſes comme elle avoit coutume de le faire, cela m'inquiétoit, je n'oſois pas lui en demander la raiſon ; la fille de ſa nourrice étoit fort jolie, je me trouvois quelquefois avec elle pendant que Raoudhah repoſoit; je lui appris ce que je ſouffrois par rapport à ma belle maîtreſſe ; elle eût la bonté d'entrer dans mes peines, & de s'offrir à les ſoulager, ſi elle s'en croyoit digne. Je n'y entendois pas de fineſſe, je profitai de ſa bonne volonté, & je trouvai dans cette fille des agrémens que je n'avois pas rencontrés dans ma veuve. Comme je ne croyois pas faire de mal en cette occaſion, & que je ne m'imaginois pas que cela dût la fâcher, je ne pris pas toutes les précautions néceſſaires pour cacher ce commerce, & Raoudhah m'ayant un ſoir ſurpris avec cette jeune fille, à ne pouvoir douter de notre bonne

intelligence, elle entra dans une fureur si excessive, que sans balancer, elle lui porta un coup de poignard, dont elle lui perça le cœur.

Jamais il n'y eut de surprise ni de frayeur égale à la mienne, lorsque je vis cette malheureuse fille expirer à mes yeux; & Raoudhah vouloit se jetter sur moi pour me traiter de la même maniere: comme l'état dans lequel elle étoit, l'empêchoit d'agir avec autant de vivacité qu'elle paroissoit le souhaiter, j'évitai ses coups par une prompte fuite, & me jetant dans une garderobe dont je fermai la porte sur moi, je me préparai à défendre ma vie si elle étoit assez injuste pour l'attaquer. Il y avoit heureusement dans le lieu où je m'étois réfugié quelques habits de campagne du défunt Gouverneur, dont m'étant promptement revêtu, je laissai les miens en leur place, & sautant par la fenêtre qui

donnoit dans le jardin, je trouvai le moyen de fortir de ce Château, que j'entendis retentir de cris de toutes parts: je me fauvai promptement, & m'étant arrêté dans le plus prochain Village, où je paffai la nuit, j'y appris le lendemain le détail de toute mon hiftoire, & je fus de plus informé que Raoudhah enragée de ce que j'avois échappé à fa vengeance, s'étoit frappée du même poignard, & qu'en expirant entre les bras de fa nourrice, elle avoit caufé la mort de fon enfant. Je me gardai bien de laiffer voir fur mon vifage, la part que je prenois à une aventure auffi tragique, & m'éloignant avec précipitation de ces lieux, je pris la route d'Hifpahan où je retrouvai heureufement la Troupe dans laquelle j'étois lorfque nous arrivâmes à Tauris. Notre vieille Directrice m'y reçut avec beaucoup de joie; mais n'ayant plus voulu y paroître fous le perfonnage

d'une fille, j'y pris les rôles d'Amoureux caractérisé, dont je m'acquittai avec beaucoup de succès. Comme je sentois alors ce que je jouois, je l'exprimois de maniere à satisfaire nos auditeurs. J'eus le bonheur d'être applaudi par tous les Seigneurs, & de devenir l'Idole d'une bonne partie des Dames, dont les maris étoient assez bons pour nous attirer chez eux. Le noviciat que j'avois fait chez Raoudhah, m'avoit donné de l'expérience, je n'étois plus si sot que quand j'entrai à son service, & profitant de mes talens, & de la foiblesse des belles personnes qui me voulurent du bien, je puis dire qu'il y a peu d'hommes de mon âge qui ait eu autant de bonnes fortunés, & qui se soit moins piqué de fidélité que moi, puisque depuis plus de dix ans que j'exerce cette profession dans différentes Troupes, il y a peu de semaines que je n'aie changé de maîtresse.

Voilà, belles Périses, le récit sincere de mes aventures, tel que vous l'avez exigé de moi; sans cela vous devez croire que je ne vous aurois pas parlé aussi naturellement que je l'ai fait; mais si vous êtes curieuses d'entendre des histoires qui tiennent encore plus du merveilleux, celui qui, dans la pièce que nous avons représenté faisoit le rôle de mon esclave, & qui, par un comique des plus naïfs & des plus gracieux a mérité avec justice vos applaudissemens, vous en fera volontiers le récit; quelqu'incroyables qu'elles paroissent, il assure, sur la foi de son pere, qu'il n'y a pas un mot d'imaginé, & que le tout est conforme à la plus exacte vérité. Vos aventures nous ont fait plaisir, dit alors Gehernaz, par leur singularité, & par la maniere avec laquelle vous les avez racontées, & nous écouterons très-favorablement celles de votre Camarade. Le jeune hom-

me ayant regardé ces paroles comme un ordre de la Perise, commença en ces termes.

HISTOIRE
D'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JE suis fils d'un homme qui avoit servi dans les Troupes du Sultan de Candahar avec assez de distinction : il s'appelloit Abderaïm, & il racontoit des choses si singulieres qui lui étoient arrivées, que la plûpart de ceux qui l'écoutoient n'y ajoutant aucune foi, lui avoient donné le surnom de Kedhad (a). Comme j'étois presque toujours présent à ces récits, voici ce que je lui ai oui-dire entr'autres de l'événe-

(a) C'est-à-dire le Menteur.

ment qui avoit donné lieu à ma naiſſance.

Dans la priſe d'une Ville de Perſe par les Troupes du Sultan de Candahar, on abandonna tout au pillage : on peut juger des excès de cruauté qui s'y commirent : comme les Généraux de notre armée étoient irrités de la défenſe obſtinée de cette Ville, on en paſſa preſque tous les habitans au fil de l'épée ; il n'y eût que les femmes & les filles à qui il fut défendu de faire aucune violence. On les réſerva pour les faire eſclaves ; & afin que le Soldat eût part à ce butin, on en fit une eſpece de loterie, dont on diſtribua les billets dans chaque compagnie ; les numéros de ces billets qui ne montoient qu'à quatre mille, répondoient à quatre mille ſacs, dans chacun deſquels on enferma une femme ou fille qui devoit appartenir au Soldat à qui écherroit le numéro du ſac. Mon pere fut aſſez heureux

pour avoir un billet ; il alla prendre son sac, le chargea sur ses épaules, & suivant la défense qui étoit faite de ne l'ouvrir qu'à une lieue de la Ville, il en sortit avec trois de ses camarades qui avoient eu le même bonheur que lui, & se rendit en leur compagnie jusqu'au lieu marqué pour l'ouverture du sac.

LXVII. SOIRÉE.

Histoire de la Sultane Goul-Saba.

L'HEURE de se retirer étant arrivée, & les Sultanes ayant fait reconduire les Danseuses & les Acteurs dans un appartement séparé de celui des Princes, avec ordre de leur laisser croire qu'ils étoient dans le Palais des Peris, Goul-Saba fut sur le point de déranger leurs projets, par la passion qu'elle avoit conçue pour Massoud, & qui n'avoit fait qu'augmen-

ter par le récit de ses aventures. Elle ne vit pas plutôt les Princes & Princesses sortir du Sallon, que ne pouvant dissimuler plus long-temps ses sentimens: Le temps approche, ditelle aux Sultanes, qu'Oguz nous a permis de disposer de nos personnes, & je vous déclare que je veux user de mes droits & du pouvoir qu'il nous a donné: J'aime Massoud, je ne m'en défends pas; je vous avouerai même, que je n'ai point voulu travailler à combattre tout l'amour que je ressens pour lui. O ciel, reprit Gehernaz avec précipitation, pensez-vous bien, Sultane, à la honte que doit vous procurer une pareille alliance? Quoi! des bras du Monarque de Guzarate, notre Souverain Seigneur & notre Epoux, vous pourriez vous résoudre à passer dans ceux d'un vil Chaudronnier, que sa condition présente met encore audessous de sa naissance, & qui par le récit d'une vie remplie de désordres & de liber-

tinage auroit dû vous dégoûter de sa personne? Ah! Goul-Saba, rentrez en vous-même, ne vous deshonorez pas par une union aussi disproportionnée; justifiez, au contraire, par une conduite sage & modérée, le choix qu'Oguz a fait de vous, & la préférence dont il vous a honorée depuis plus de quinze ans. Nos cœurs peuvent, il est vrai, se laisser surprendre au premier abord; mais la raison venant à notre secours, il est beau de s'opposer à cette surprise des sens, & de sortir victorieuse d'un combat dont le vaincu doit être couvert de honte. Ces remontrances sont inutiles, repliqua vivement Goul-Saba; je sens bien qu'elles ont quelque lueur de bon sens, mais je ne me paie pas de ces chimeres; il vous est bien aisé de parler comme vous faites; les autres Sultanes & vous, vous avez eu toute la jeunesse du Sultan; il vous aimoit, vous l'adoriez, & vous avez joui avec lui pendant plus de vingt

ans de la vie la plus délicieuse; mais moi je n'ai trouvé dans ce Monarque, qu'une vieillesse anticipée & languissante; & puisqu'il n'est plus, je vous avouerai que je n'ai jamais eu pour lui que de l'indifférence & de l'aversion. Oh ciel! s'écria Gehernaz, & que signifioit donc toutes ces démonstrations de tendresse, ces inquiétudes, ces agitations, & même ces larmes que vous versâtes en abondance, au moment que l'Ange de la mort avoit déjà tiré son sabre pour trancher le fil des jours d'Oguz? Pures grimaces, reprit Goul-Saba, je jouois parfaitement la Comédie, voilà tout le mystere; & si dans ces derniers momens, vous m'avez vu très affligée, mes pleurs marquoient la crainte où j'étois que vous ne vous vengeassiez sur mon fils & sur ma personne, de ces bontés fatiguantes, que le Sultan avoit eues pour moi à votre préjudice; le peu de commerce que nous avions eu ensemble, ne m'a-

voit pas permis de vous bien connoître, je ne vous avois pas assez étudiées ; depuis la mort de ce bon Prince, toutes mes appréhensions ont cessé; la douceur de votre conduite me rassure, & la bonté de vos cœurs me surprend; je vous loue infiniment d'en agir ainsi ; je voudrois même pouvoir vous imiter; mais la différence de l'âge me fait penser autrement. Ma jeunesse & la destinée m'entraînent; & la liberté pleine & entiere que je vais goûter avec mon cher Massoud, me donne par avance des idées de plaisir qui ravissent tous mes sens.

Quoique cette déclaration si précise de Goul-Saba se fût faite dans le particulier, elle s'étoit passée en présence des Sultanes, de Bathal, digne fils d'une mere si sensée, & de Cothrob; ce dernier n'avoit pas cru devoir rien ajouter aux sages remontrances de Gehernaz; il s'étoit contenté de dire à Goul-Saba, qu'avant que le terme

prescrit par Oguz fût arrivé, elle feroit peut-être de solides réflexions sur l'engagement qu'elle vouloit prendre; que cependant jusqu'à ce jour elle étoit priée de ne point découvrir sa qualité à Massoud; elle le promit, & ayant ensuite passé pour quelques momens dans son appartement, Bathal la suivit, & ne fut pas plutôt entré, que se jettant à son col: Belle Sultane, lui dit-il, la fermeté que vous venez de faire paroître dans votre résolution, me fait d'autant plus de plaisir, qu'elle m'autorise dans la passion que j'ai conçue pour Ildiz (a), la plus jeune de ces danseuses, & je vous crois trop raisonnable (si vous épousez Massoud) pour me refuser cette charmante personne pour ma femme.

Goul-Saba fut très-étonnée de la proposition que lui fit son fils en ce moment. Y pensez-vous bien, Ba-

(a) Etoile.

thal, lui dit-elle? Ildiz seroit votre femme! Et pourquoi non, reprit-il? Massoud qui est de la même condition, sera bien votre mari. Ce n'est pas de même, ajouta-t-elle; je n'épouse Massoud que pour mettre ma conscience en repos; mais vous, vous n'avèz pas besoin d'épouser Ildiz, pour jouir avec elle de tous les plaisirs que vous vous promettez; cette petite fille qui sera trop honorée que vous daigniez jetter un regard favorable sur elle, n'est propre que pour être une Princesse de théatre, & non pas pour épouser un Prince, qui, suivant le testament d'Oguz, qui paroîtra dans quelques jours, va peut-être devenir Sultan de Guzarate, ou doit s'attendre du moins à avoir une part très-considérable dans ses Etats.

Voulez-vous, belle Sultane, que je vous parle à cœur ouvert, reprit Bachal? Toutes ces grandeurs m'embarrassent, leur poids m'effraie; je me sens peu propre à tout cela, je me

ſuis toujours ennuyé dans le Sérail; & je vous avouerai même que je n'ai jamais eu pour Oguz cette tendreſſe que je remarque que la Princeſſe Acſou témoigne à la Sultane Gehernaz ſa mere, & que je reſſens pour vous. Je n'ai point été ſenſible à ſa perte; & je l'ai regardée, au contraire, comme la fin de notre æſclavage; car enfin, belle Goul-Saba, je ne puis plus vous cacher mon inclination; le goût que j'ai pour la muſique, & la paſſion violente que je reſſens pour Ildiz, m'ont fait prendre la réſolution d'embraſſer une profeſſion auſſi amuſante que la ſienne; permettez donc de grace que je ſuive cette adorable danſeuſe, puiſqu'elle ſeule peut faire tout le bonheur de ma vie.

Goul-Saba fut ſi émue & ſi ſurpriſe du diſcours de ſon fils, qu'elle en reſta toute interdite pendant quelques momens; enſuite reprenant la parole: ô nature, s'écria-t-elle, que tu es forte! & que je conçois aiſément

combien il est difficile de te vaincre! Eh bien Bathal, pour justifier nos sentimens, apprenez votre naissance & la mienne.

Il n'est plus temps, continua la Sultane, de vous cacher des mysteres que je n'ai pas cru jusqu'à présent devoir vous confier; je ne suis ni Circassienne, ni Princesse, comme j'ai voulu le faire croire à Oguz. Le Marchand Juif qui me vendit à lui, m'avoit achetée à l'âge de sept ans, de ma mere qui étoit une danseuse de la troupe d'Agra (*a*), & qui auroit été bien embarrassée de déclarer quel étoit mon pere; ce fut elle qui étant interrogée sur la naissance d'un de ses enfans, par une femme de sa troupe, fut l'Au-

---

(*a*) *Agra*, Ville Capitale du Royaume d'Agra, située sur la Riviere de Geminy; elle étoit il n'y a pas long-temps, Capitale de tout l'Empire du Mogol.

Geog. de Noblot, Tom. 5. *fol.* 262.

teur de cette réponse, que l'on a depuis donnée à bien d'autres; qu'il lui seroit aussi difficile de dire à qui cet enfant appartenoit, que de décider après s'être assise sur un fagot d'épines, laquelle de ces épines l'auroit piquée. Comme cette femme étoit dans l'habitude de disposer ainsi de ceux à qui elle donnoit le jour, le Juif m'ayant trouvée à son gré, elle me remit entre ses mains moyennant trente pieces d'or; & il fut d'autant plus content de son acquisition, qu'il trouva dans ma personne toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter dans une esclave, sur laquelle il comptoit un jour faire un gros profit; aussi n'oublia-t-il rien pour mon éducation; & comme il fut informé que le Sultan de Guzarate faisoit chercher les plus belles filles de l'Orient, pour en faire présent aux Princes ses fils, il crut que je pouvois aspirer à cet honneur.

Il n'avoit pas passé à Cambaye de troupes de danseuses, qu'il ne m'eût fait donner quelques leçons de danse ou de chant, par les plus habiles dans cette profession ; & lorsqu'Oguz fit savoir ses intentions aux marchands d'esclaves, j'avois alors un maître de Musique dont j'étois d'autant plus contente, qu'il avoit trouvé le chemin de mon cœur ; nous avions chez le Juif une vieille & sévere Gouvernante, qui ne nous quittoit pas un seul moment ; sa présence nous gênoit extrêmement ; Cafour (c'étoit le nom du Musicien) lui ayant présenté de la conserve de rose soporative, comme elle étoit très-friande, elle n'en eût pas plutôt mangé, que cette confiture faisant l'opération à laquelle nous nous attendions, elle tomba dans un profond assoupissement qui dura plus d'une heure ; c'étoit à-peu-près le temps que nous donnions à notre leçon ; vous pouvez juger, mon fils, que

que nos deux cœurs étant d'accord, nous n'employâmes pas des momens si désirés à chanter ; nous sûmes mieux profiter du sommeil de la vieille ; & suivant le calcul que j'en ai fait, vous devez votre naissance à cette leçon de Musique.

Quand nous nous apperçumes que la vieille alloit se réveiller, nous nous remîmes à chanter ; & cette femme ne s'étant pas apperçue de notre bonne intelligence, nous nous proposions de recommencer souvent la même opération, lorsque le Juif m'annonça qu'il falloit passer en revue devant le Sultan : Je fus frappée comme d'un coup de foudre à cette nouvelle ; cependant n'osant résister à ses volontés, il fallut le suivre au Sérail. Je fus malheureusement du nombre des douze esclaves que ce Monarque choisit ; & si je ressentis une extrême joie de ce qu'aucun des Princes n'avoit daigné m'honorer de ses regards ; elle ne fut pas de longue

durée, en voyant que ce Monarque nous acheta toutes, & que dès le même jour il me fit entendre par son Visir, qu'il me destinoit à l'honneur de sa couche. J'étois dans un désespoir affreux, & je fus vingt fois prête à faire connoître au Sultan mon inclination pour Cafour; mais craignant sa fureur & les mauvais traitemens du Juif s'il me renvoyoit chez lui, je lui déclarai que je ne consentirois jamais à ses volontés, qu'en qualité de son épouse; je croyois que ce seroit un obstacle invincible à son amour; il leva ces difficultés sur le champ; l'Iman appréhendant toute sa colère s'il ne décidoit pas en sa faveur, trahit sa religion en déclarant que malgré les quatre Sultanes qu'il avoit épousées, je pouvois encore être sa femme légitime, & il nous maria sur le champ. Jugez, mon fils, de l'embarras où je me trouvai dans la situation où la derniere leçon de

Cafour m'avoit mise, je n'eus plus recours qu'à l'artifice pour paroître à ses yeux toute autre que je n'étois; pendant plus de huit jours j'irritai ses desirs par une résistance qu'il attribua à une extrême pudeur, & à une sagesse peu commune; & enfin je jouai si bien mon rôle, que le Sultan en fut la dupe; qu'il se crut le plus heureux de tous les hommes, & qu'accouchant de vous, au bout de neuf mois justes, à compter du jour de l'assoupissement de la vieille Gouvernante, ce bon Monarque se crut votre pere avec toute la bonne-foi imaginable, & vous prodigua jusqu'à sa mort les caresses les plus tendres; il n'est donc pas étonnant, mon cher Bathal, que moi devant le jour à une Danseuse, telle qu'étoit ma mere, & vous à un Musicien de l'espece de Cafour, nous ayons tous deux des inclinations si conformes à notre naissance, c'est-à-dire, que j'aime Massoud,

& que vous adoriez Ildiz; ainsi quoique vous renonciez à votre fortune, je ne puis absolument désaprouver votre passion, & je vous promets de l'autoriser en tout ce qui dépendra de moi.

Si Bathal fut étonné en apprenant qu'il n'étoit pas fils d'Oguz, ce Monarque, qui du corridor qui regnoit le long des appartemens des Sultanes, avoit écouté toute la conversation de Goul-Saba, fut si surpris de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il en pensa mourir de douleur & de rage; heureusement que Cothrob qui prévoyoit cette découverte, étoit à côté du Sultan; il le tira du Coridor, & l'emmenant dans sa chambre, il lui laissa exhaler tout son ressentiment: Quoi! s'écrioit Oguz, il est possible que j'aie été à ce point la dupe de cette indigne créature? Non, la chose ne me paroîtroit pas possible, si je ne l'avois entendue de mes propres oreilles. Ah! perfide Goul-Saba,

continua-t-il, vous ne porterez pas loin une telle insulte, & je saurai venger mon honneur outragé, d'une maniere si terrible, que vous servirez d'exemple à la postérité. Seigneur, reprit alors Cothrob, le Prophête ne veut pas que vous punissiez de mort la Sultane : après tout, elle n'est pas si coupable : étoit-il dans son pouvoir d'éviter ce qui s'est passé ? Elle ignoroit l'honneur auquel elle étoit destinée, & ayant eu la foiblesse de succomber aux poursuites de Cafour, pouvoit-elle cacher l'accident qui lui étoit arrivé avec plus d'adresse ? Elle étoit donc dans la nécessité absolue de vous tromper, & cela vous fait voir, Seigneur, que le bonheur des hommes n'est que dans l'opinion : vous avez été heureux pendant près de quinze ans avec Goul-Saba, parce que vous croyiez l'être; vos inquiétudes vous ont fait soupçonner ensuite que ses caresses n'étoient pas sinceres, vous

avez souhaité en être éclairci; le Prophête a exaucé vos vœux, plutôt pour la justification des autres Sultanes, & pour vous faire voir la bonté de leur cœur, que pour votre propre satisfaction; car il auroit peut-être mieux valu pour vous, que vous fussiez toujours resté dans l'ignorance; mais puisque c'est une affaire faite, il faut prendre votre parti comme vous l'aviez ci-devant projetté, & regarder la conduite de cette lâche Sultane avec tout le mépris dont elle est digne. Vous avez raison, mon cher ami, dit le Sultan; mais comme il se fait tard, & que j'ai besoin de repos, je vais tâcher de me remettre entierement l'esprit que j'ai encore échauffé de la conversation que je viens d'entendre; car quoique la conduite que Goul-Saba a tenue depuis que je suis renfermé dans cet appartement, & son indifférence pour ma mort aient dû me préparer à tout événement, je ne pouvois du moins

m'attendre à ce que je viens de découvrir au sujet de la naissance de Bathal ; cependant en suivant vos sages conseils & mes premieres résolutions, je sens que je reprendrai bientôt tout l'usage de ma raison, & je me regarde même dès-à-présent comme un homme absolument désintéressé dans cette aventure.

L'Iman ayant laissé le Monarque de Guzarate dans ces bons sentimens, il y passa la nuit avec beaucoup de tranquillité ; & les Sultanes s'étant le lendemain rendues dans le Sallon ; elles n'eurent pas plutôt fait connoître à Mouïad qu'elles attendoient la suite des aventures d'Abderaïm, qu'il les continua dans ces termes.

LXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

J'EN étoit resté, ce me semble, au moment que mon père & ses Camarades étoient arrivés à une lieue de la Ville que l'on venoit de mettre au pillage. Là, à l'entrée d'un petit bois, les trois Soldats plus pressés qu'Abderaïm, dénouerent leurs sacs : chacun d'eux y trouva une jeune fille d'une rare beauté. Abderaïm qui comptoit avoir le même sort, délia aussi le sien ; mais il ne l'eut pas plutôt ouvert, que les autres penserent étouffer à force de rire, à la vue d'une vieille qui paroissoit âgée de plus de cent ans, & qui avoit plus l'air d'un Démon que d'une femme. Jamais surprise ne fut égale à celle de mon pere, il

pensa expirer de rage, & les railleries sanglantes de ses Camarades qui le quitterent, pour ne pas troubler, lui disoient-ils, un si joli tête à tête, lui inspirerent une telle fureur, que mettant le sabre à la main, il alloit couper la vieille en mille morceaux, lorsque rentrant tout d'un coup en lui-même, il remit son sabre dans le fourreau ; ce n'est pas ta faute, lui dit-il, si je n'ai pas eu un meilleur lot, je te le pardonne : excuse mon premier mouvement, & jouis de la liberté que je te rends ; je ne suis pas né pour être heureux. Tu l'es plus que tu ne le crois, Abderaïm, lui dit la vieille, & pour t'en convaincre, donne-moi la main, je vais te faire ressentir les effets de mon pouvoir.

Mon pere tendit la main à la vieille, & cette femme n'eut pas plutôt frappé la terre avec son pied, qu'elle s'ouvrit, & qu'après l'avoir

entraîné avec une extrême rapidité, ils se trouverent l'un & l'autre dans un Palais superbe, dont les appartemens étoient d'une magnificence surprenante, qui avoit des jardins à perte de vue, & au lieu d'une vieille, il apperçut une femme parfaitement belle, & d'un air très-majestueux. Tu es surpris de ce que tu vois, lui dit-elle, tu cesseras de l'être en apprenant que je suis la fameuse Mergian-Banou (*a*) si vantée dans tous vos Romans pour être de cette belle espece de Génies qui ne s'attachent qu'à faire du bien aux hommes. Comme j'avois mis sous

(*a*) *Margian-Banou*, est le nom d'une Fée ou Enchanteresse, de laquelle il est souvent fait mention dans les Romans Orientaux; elle étoit de la race des Péris, c'est-à-dire, des Geants ou Démons de la belle espece. C'est du nom de cette Fée, que nos anciens Romans ont formé celui de *Morgante la déconnue.*

Biblioth. Orient, folio 578.

ma protection trois belles personnes qui demeuroient dans la Ville que vous venez de saccager, & que je voulois les préserver de l'insolence du Soldat, je me suis transportée dans leur maison, je les ai secourues à propos, & voulant me réjouir, je me suis laissée arrêter, & enfermer dans un sac, sous la figure d'une vieille, pour voir si celui à qui je tomberois en partage seroit doué de quelqu'humanité : tu as été assez heureux pour avoir les sentimens d'un honnête homme : je veux t'en récompenser ; mais il faut d'abord te faire voir toutes les beautés de ce Palais, qui a autrefois appartenu à Rocaïl ben Adam (*a*). Ce

(*a*) *Rocail ben Adam*, c'est-à-dire, *Rocail* fils d'*Adam* : voilà un fils de notre premier pere que l'Ecriture Sainte ne reconnoit pas : selon la tradition fabuleuse des Orientaux, il étoit le frère puiné de *Seth*, & possedoit les sciences les plus cachées. Voyez toute son histoire *dans la Biblioth. fol.* 716.

grand homme qui possédoit les sciences les plus relevées, étoit doué d'un esprit si vif & si pénétrant qu'il paroissoit plutôt tenir de l'Ange que de l'homme.

Surkhrage qui étoit alors un puissant Génie, commandoit en ce temps-là absolument dans toute l'étendue du Mont Caf *(a)*, qui entoure toute la terre, connoissant le

(a) *Caf*, Montagne que les Mahométans ignorans dans la Géographie, croient entourer tout le Globe de la Terre & de l'Eau, & borner de tous côtés son Hémisphere; ainsi pour comprendre toute l'étendue de la Terre & de l'Eau, ils disent depuis Caf jusqu'à Caf, c'est-à-dire, d'une de ses extrêmités à l'autre; mais depuis que les Arabes ont étudié la Géographie, ils ont reconnu que cette Montagne fabuleuse n'étoit autre que le Mont Caucase, ou Imaus à l'Orient, & le Mont Atlas à l'Occident, lesquels à cause de leur étendue & de leur hauteur, ont donné lieu à ces fables.

Biblioth. Orient. folio. 230.

mérite de Rocaïl ben Adam, il l'envoya prier de venir l'aider à gouverner ses Etats, ayant besoin d'un aussi habile homme que lui, pour tenir en bride ses sujets. Cet illustre Philosophe déféra aux prieres de Surkhrage, le vint trouver, vécut avec lui pendant plusieurs siecles; & connoissant ensuite ou par des révélations divines, ou par les principes des sciences secretes qu'il possédoit, que le temps de sa mort approchoit, il témoigna à Surkhrage: que sur le point de passer dans l'autre vie, il vouloit lui laisser quelque monument extraordinaire, dont la mémoire se conservât, & qui pût le faire vivre dans la postérité: en effet, il fit bâtir ce Palais d'une structure si superbe, qu'il n'y a rien dans tout l'univers qui en approche, & il le construisit avec tant d'artifice, que l'on y voit un grand nombre de statues de différens métaux, faites par art Talis-

manique, lesquels par des ressorts secrets operent ce que tout homme vivant pourroit faire pour le service d'autrui. Vous le connoîtrez, dit la Fée, à leurs yeux seuls qui sont fixes, & sans aucun mouvement.

Rocaïl ben Adam mourut ensuite & Surkhrage en conçut une si violente douleur, qu'il résolut de quitter ses Etats; il les remit à l'Assemblée générale des Péris, qui les confierent à mon pouvoir, & depuis plusieurs milliers d'années je les gouverne paisiblement en suivant exactement les conseils de ce grand homme, que je garde dans mon cabinet, écrits en lettres d'or, comme un trésor des plus précieux.

Alors Mergian-Banou ayant conduit mon pere dans un superbe sallon, il fut surpris d'y trouver les trois belles personnes qu'il venoit de voir il y avoit quelques momens dans les sacs de ses camarades, & d'ap-

prendre qu'au moment qu'ils se disposoient à les traiter en esclaves, la Fée avoit substitué à leur place trois Guenons, qui, s'élançant sur les arbres les plus prochains, avoient laissé ces Soldats dans une si grande surprise qu'ils n'en étoient pas encore revenus. Voilà, lui dit la Fée, la récompense du service que ces trois belles filles m'ont rendu. Suivant l'usage de Féerie, nous sommes obligées un jour de la semaine de prendre la figure de quelque animal, & pendant ce temps seulement nous sommes sujettes à toutes les infirmités humaines, & même à la mort. J'étois il y a environ trois mois transformée en grenouille; un Paysan m'ayant trouvée sur le bord de la riviere, où les flots très-agités m'avoient poussée, alloit me tuer, lorsque ces trois sœurs touchées de compassion, le prierent de ne me faire aucun mal: pour obtenir cette grace il exigea qu'elle lui donnassent cha-

cune un baiser, & une piece d'argent; quelque répugnance qu'elles eussent à se laisser approcher par ce rustaut, elles n'hésiterent pas à lui accorder ce qu'il leur demandoit pour me sauver la vie; & m'ayant tirée de ses mains, elles me rejetterent dans l'eau. Depuis ce temps, je les ai comblées de biens, & je prétends leur former à chacune un établissement, qui pourroit faire envie aux plus belles personnes de l'Orient.

LXIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouaïd.

MON pere après avoir été conduit ensuite par Mergian-Banou par tout le Palais, dont il eut lieu d'admirer les raretés, revint dans le sallon. On y servit un repas d'une délicatesse achevée, & ce furent ces

Statues animées qui firent tout le ſervice avec un ſi grand ordre, que les Domeſtiques les plus exacts n'auroient pû mieux s'en acquitter ; il y paſſa la nuit dans un appartement délicieux, & le lendemain la Fée l'étant venu trouver : Abderaïm : lui dit-elle, pour te récompenſer de la maniere dont tu en as uſé hier avec moi, je vais te faire un don, mais tu n'en jouira que pendant une année, à commencer de ce jour ; c'eſt de pouvoir prendre, quand il te plaira, la figure des trois premiers animaux que tu rencontreras en ſortant de ce Palais, & ſous la forme deſquels, & ainſi que deſſous la tienne, tu ſeras invulnérable. Pendant tout ce temps, tu ne manqueras de rien, & en prononçant ſeulement mon nom, tu me trouveras toujours prête à te rendre ſervice dans ce qui ſera raiſonnable. Il n'y a dans l'univers qu'une ſeule Dive, contre laquelle mon pouvoir ſoit inu-

tile ; c'est Scheïtan-Couli (*a*); cette Gine, qui ne s'attache qu'à faire du mal, ne saura pas plutôt que je te protege, qu'elle cherchera toutes les occasions de te nuire; elle ne pourra rien sur toi pendant cette année, pourvû que tous les matins en t'éveillant tu prononces ces saintes paroles, qui écartent de nous les démons, & les font frémir jusqu'aux fond des enfers, *En* (*b*) *la Illallave Mouhemed-Ul ressoul oullah.*

Il me reste à présent à te demander si tu n'as rien ressenti pour quelqu'une de ces trois belles filles que tu es vues hier dans ce Palais; mon pere se trouva fort embarrassé à cette question; cependant la Fée lui ayant témoigné qu'elle souhaitoit qu'il lui parlât franchement : Puissante Mer-

---

(*a*) Esclave du Diable

(*b*) Il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet est Prophête.

gian-Banou, lui dit-il, on ne dispose pas de son cœur comme l'on veut ; ces charmantes personnes sont parfaites dans leur espece ; mais puisque vous m'ordonnez de vous expliquer naturellement mes sentimens, je vous avouerai qu'elles n'ont fait aucun impression sur moi. J'en suis fâchée, reprit la Fée, si tu avois fait choix d'une d'elles tu en aurois été plus heureux & plus tranquille : mais je ne prétends point te gêner ; choisis en quel endroit du monde tu souhaites que je te transporte. Illustre Mergian - Banou, repliqua mon pere, puisqu'avec votre protection & les dons que vous m'avez faits, il n'est presque point de fortune à laquelle je ne puisse aspirer, obligez-moi de me faire conduire dans les Etats du Sultan de Carizme (*a*) ;

(*a*) Quoiqu'il soit parlé dans les Contes Arabes & Persans du Royaume de Carizme, je ne le trouve dans aucun Géographe, ni

j'entends, dit alors la Fée, tu as oui dire que la Princesse Zarat-Alriadh (*a*) sa fille, est un miracle de beauté; eh bien, je vais t'y conduire, mais prends bien garde aux trois premiers animaux que tu rencontreras, & profite pendant l'année que tu as devant toi, des dons que je t'ai faits & de ma protection; passé ce temps, n'espere de moi aucun secours, tel est l'arrêt des destinées. Alors la Fée embrassant mon pere, elle traversa la terre avec une extrême vîtesse, en sortit avec lui dans un bois qui étoit environ à trois lieues de la

---

sur aucune Carte, voici seulement ce que *Noblot Tome 5, fol. 15*, dit en parlant de l'Usbec. *Les Tartares de ce Pays sont beaucoup plus civilisés que les autres; ils ont divers Princes dont les Terres sont séparées, mais qui dépendent presque tous des Sultans de Bochara, de Balch, & de Carechme, Princes du Pays.*

(*b*) *Zarat-Alriadh*, signifie fleur des Jardins.

Ville de Carizme, & disparut aussitôt.

L'endroit par où la terre s'étoit entr'ouverte, étoit justement sous le repaire d'un Lion terrible; effrayé par le bruit qui se fit en ce moment au-dessous lui, il se mit en fuite. Bon, s'écria mon pere, je prendrai donc cette forme quand je le voudrai. Alors sortant du bois, & continuant son chemin vers la Ville de Carizme, il apperçut un gros rat au bord de son trou, & quelque moment après, une petite mouche dorée vint se placer sur sa main; voici sans doute, dit-il, les deux autres animaux dont m'a parlé Mergian-Banou; alors pour en faire l'épreuve, s'étant successivement transformé en Lion, en Rat & en Mouche, il reprit ensuite sa véritable figure, sous laquel il s'avança vers la Ville de Carizme. Il fut surpris de la voir bloquée de toutes parts par une armée de quarante mille hommes,

commandée par le Sultan des Tartares Noguais, & s'étant informé de quelques soldats, du sujet de division qui regnoit entre ces deux Monarques, il apprit qu'Hebat Alladh (a) Sultan de Carizme, avoit refusé sa fille à celui des Tartares, parceque outre le surnom de Nemer (b) que la férocité de ce Prince lui avoit fait donner par ses propres sujets, il avoit près de soixante & quinze ans, & étoit par-dessus cela si difforme, qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir. On y ajouta que Nemer, outré de ce refus, en étoit entré dans une violente colere, qu'il avoit juré de détruire ce Royaume, d'en emmener esclaves tous les sujets de l'un & de l'autre sexe, & de couper lui-même la tête au Sultan de Carizme & à la Princesse.

(a) Don de Dieu.
(b) *Tigre.*

Abderaïm informé de l'injuſtice du procédé du Tartare & touché des malheurs de Zarat-Alriadh, de la beauté de laquelle on lui avoit fait un détail très-avantageux, réſolut de la ſecourir dans un auſſi preſſant beſoin ; mais auparavant, il voulut juger par lui-même du mérite de cette Princeſſe. Pour cet effet il prit la figure d'une Mouche ; & paſſant ſans difficulté par-deſſus le camp des ennemis, il alla droit au Palais du Sultan, dans l'intérieur duquel s'étant introduit, il parvint juſqu'à la chambre dans laquelle repoſoit Zarat-Alriadh.

Jamais, à ce que j'ai oui-dire à mon pere, il n'avoit rien vu de ſi beau ; la nature s'étoit épuiſée, en formant une Princeſſe auſſi parfaite. Il étoit encore très-matin ; il eut le loiſir d'admirer à ſon aiſe les graces dont la Princeſſe étoit pourvue ; & comme tout dans le Palais étoit dans un plein repos, Abderaïm

crut ne rien hasardet à reprendre sa figure ordinaire ; il demanda seulement à Mergian-Banou d'être vêtu d'une maniere convenable; & se trouvant dans le moment couvert d'habillemens magnifiques, il mit un genouil en terre à côté de la Princesse, & lui ayant pris la main qu'elle avoit hors du lit, il la baisa avec des transports si extraordinaires qu'elle se réveilla. On peut juger de la frayeur de Zarat-Alriadh, de se voir, pour ainsi dire, entre les bras d'un homme, & d'un homme qui lui étoit absolument inconnu; mon pere vouloit lui expliquer le sujet de sa visite, mais elle fit de si grands cris, que ses Femmes & ses Eunuques étant accourus à son secours, il jugea à propos de se remettre promptement sous la figure d'une Mouche, & se plaça sur le chevet du lit de cette Princesse.

LXX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

ZARAT-ALRIADH eut beau assurer qu'elle avoit vu un homme dans sa chambre, on n'en crut rien ; l'on regarda ses discours comme l'effet d'un rêve ; & le Sultan son pere étant venu la voir, il lui fit entendre qu'il n'y avoit pas de prudence à assurer positivement des choses moralement aussi impossibles, & que si elle continuoit de parler sur ce ton, on la regarderoit comme une personne dont l'esprit seroit dérangé.

La Princesse qui étoit bien sûre de ce qu'elle avoit vû, étoit au désespoir de ce que l'on n'ajoutoit aucune foi à ses discours ; elle ne savoit que penser d'un événement aussi singulier, fut toute la matinée dans une extrême agitation, & s'étant en-

suite de dépit renfermée seule dans son cabinet, elle se mit à pleurer : Que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle, je n'ai pas assez de chagrin de l'état où nous sommes réduits, il faut encore que l'on me traite de visionnaire. Ah ! qui que tu sois, que j'ai vu ce matin, homme ou génie, je te pardonne la hardiesse que tu as prise d'entrer dans ma chambre; pourvu que dans le moment même, tu paroisse à mes yeux sous la même forme; je te verrai sans frayeur, & je te jure sur la tête de mon pere, que je te garderai un secret inviolable, si tu veux l'exiger de moi.

Zarat-Alriadh n'eut pas plutôt prononcé ces dernieres paroles, qu'Abderaïm parut à ses yeux, tel qu'elle l'avoit vu le matin; & s'appercevant qu'elle étoit très-émue : Rassurez-vous, Madame, lui dit-il, je sais trop le profond respect que je vous dois, pour jamais abuser de mon pouvoir; instruit de la maniere indigne dont

le Sultan Nemer en agit avec vous, je ſuis accouru à votre ſecours ; je me flatte de pouvoir aiſément détruire tous ſes projets; mais belle Princeſſe, approuverez-vous les miens ? Favoriſé par la plus puiſſante de Périzes, appellée Mergian-Banou, j'ai oſé porter mes vœux juſqu'à la Princeſſe de Carizme ; me ſera-t-il permis d'eſpérer quelques regards favorables de la plus belle perſonne de l'Univers ?

La Princeſſe pendant ce diſcours, avoit regardé Abderaïm avec une extrême attention ; il étoit beau, jeune, bien fait, il lui paroiſſoit doué d'un pouvoir extraordinaire : en faiſant comparaiſon entre lui & le vieux Sultan des Tartares, dont on l'avoit aſſurée que la figure étoit affreuſe; elle donna bientôt la préférence au premier, & prenant la parole avec timidité : Qui que vous ſoyez, lui dit-elle, j'approuve tout ce que vous ferez pour nous délivrer de l'oppreſſion de Nemer, & je vous

en ai une extrême obligation; mais enfin, qu'exigez-vous de moi pour un service aussi essentiel? La liberté, Madame, reprit Abderaïm, de vous dire à tous momens que je vous adore, & l'espérance de pouvoir un jour toucher votre cœur. Seigneur, lui dit Zarat-Alriadh avec beaucoup de pudeur, aimez, espérez, mais vous ne devez pas ignorer que je dépens d'Hebat-Alladh; obtenez-moi de lui, & soyez sûr que s'il m'ordonne de recevoir vos vœux, vous ne me verrez pas avoir la moindre répugnance pour cette union. Mon pere s'étant en ce moment jetté aux pieds de la Princesse, qu'il embrassoit avec les marques de la reconnoissance la plus vive, alloit lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés, lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre prochaine; il jugea à propos de disparoître dans le moment, & à peine étoit-il redevenu mouche, que le Sultan de Carizme s'étant fait ouvrir la

porte du cabinet, il y entra, portant ſur ſon viſage les ſignes du plus violent chagrin. Ah! ma fille, s'écria-t-il dès la porte, je viens d'apprendre que le Tartare a des intelligences dans Carizme; & je tremble encore d'effroi en vous diſant que l'on devoit la nuit prochaine nous livrer vous & moi entre ſes mains; heureuſement j'ai découvert l'entrepriſe, les traîtres viennent d'être punis du dernier ſupplice; j'ai fait redoubler la garde par tout, & j'ai confié celles des portes de la Ville à des gens de la fidélité deſquels je ſuis ſûr; mais ce qui m'inquiète le plus, c'eſt que Nemer vient de m'envoyer un défi; il a un Eléphant d'une ſi prodigieuſe groſſeur, que l'on n'en a jamais vu de pareil pour la force & pour le courage, il a fait un ſi grand ravage dans le dernier combat, que perſonne de nous n'ignore combien il eſt à craindre. Le Tartare me fait propoſer de le faire combattre contre un homme ou con-

tre quelqu'autre animal que ce puiſſe être, aux conditions, s'il eſt vaincu, qu'il ſe retirera dans ſon pays avec toutes ſes Troupes; mais que ſi ſon Eléphant eſt vainqueur, nous nous rendons vous & moi à ſa merci. J'ai aſſemblé à ce ſujet mon Conſeil, je n'y ai trouvé que des viſages remplis d'effroi : j'ai fait publier ce défi dans tout Carizme, aucun de nos Braves n'a oſé ſe préſenter, & Nemer me fait entendre que ſi je ne lui rends réponſe avant la nuit, il donnera demain un aſſaut général, & fera tout paſſer au fil de l'épée.

La Princeſſe allarmée de cette nouvelle, répandit d'abord beaucoup de larmes ; mais enſuite ſe raſſurant ſur les promeſſes d'Abderaïm : Seigneur, dit- elle à Hebat-Alladh, il faut eſpérer que le Prophête nous regardera en pitié, & pour implorer ſon aſſiſtance, je vous conſeillerois de faire redoubler les prieres de toutes les Moſquées, peut-être au moment que

nous nous y attendons le moins, nous enverra-t-il du secours contre notre ennemi.

Le Sultan approuva fort le conseil de sa fille, il ne fut pas plutôt retiré pour donner ses ordres à ce sujet, que mon pere parut devant Zarat-Alriadh. J'ai entendu votre conversation avec le Sultan, lui dit-il, & je puis belle Princesse, vous assurer sur la tête de notre saint Prophête, que je serai demain vainqueur de l'Eléphant de Nemer. Après en avoir conféré avec Mergian-Banou, je cours me présenter à Hebat-Alladh, & je vais lui demander votre main pour le prix de cette victoire, puisque vous voulez bien me le permettre. Je vous la donne d'avance, lui répondit-elle ; mais songez, Seigneur, que je m'intéresse à vos jours, tâchez de conserver une vie qui m'est chere.

Abderaïm baisa mille fois la main de Zarat-Alriadh, & après avoir imploré le secours de la Fée sa pro-

tectrice, il alla suivant ses conseils, trouver le Sultan de Carizme: Seigneur, lui dit-il, instruit de l'embarras où vous êtes; je viens vous offrir mes services, je vous promets la mort de l'Eléphant du Prince Tartare: je ferai plus; comme je connois la perfidie de ce Sultan, & que je sais qu'il n'a point envie de vous tenir les paroles qu'il vous a fait donner, en cas que l'on puisse remporter la victoire sur cet animal, je veux mettre demain sa tête à vos pieds, & faire passer toutes ses Troupes sous le sabre de vos Soldats; mais souffrez que je mette prix à cette victoire, & que la main de la Princesse en soit la récompense: animé par cet espoir, il n'est rien Seigneur, que je ne sois en état d'exécuter.

Brave Inconnu, reprit le Sultan, qui que vous puissiez être, vous ne pouvez venir à bout d'une chose aussi difficile, sans un pouvoir tout-à-fait surnaturel: si vous me tenez parole,

je vous jure par ce qu'il a de plus ſaint dans notre Religion, de vous donner la Princeſſe pour épouſe, ſi elle veut y conſentir. Cela me ſuffit, Seigneur, reprit Abderaïm. Faites ſavoir au Sultan qu'il peut envoyer demain ſon Eléphant au lieu qu'il vous marque pour le combat, je lui oppoſerai un Lion qui ne le craint point, & après la victoire qu'il remportera ſur ce monſtreux animal, vous me verrez à la tête de vos Soldats, fondre ſur les perfides Tartares. Que leur nombre ne vous effraie pas, j'ai le ſecret de rendre leurs arcs inutiles, & quand les flèches de vos Soldats les auront percés de toutes parts, nous en ferons un tel carnage, qu'à peine en échappera-t-il un ſeul pour en rapporter la nouvelle dans leur pays.

LXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm ; racontée par Mouïad.

QUOIQUE les promesses d'Abderaïm parussent peu vraisemblables, cependant l'assurance avec laquelle il les fit, remit le Sultan de Carizme dans son assiette ordinaire ; il envoya dire à Nemer, qu'il acceptoit ses conditions, & qu'à la tête de dix mille hommes, qui sortiroient le lendemain de la Ville, il conduiroit un Lion sur l'Esplanade qui faisoit face à la principale porte, pour y combattre son Eléphant. Si cette réponse étonna le Sultan des Tartares, elle causa une grande joie dans Carizme, & chacun attendit le jour avec une extrême impatience. Pendant ce tems Hebat-Alladh, pour encourager mon pere, crut qu'il devoit

lui faire voir la Princeſſe : il le conduiſit à ſon appartement, & il le lui préſenta : Ma fille, lui dit-il, voici un jeune Guerrier en qui je mets toute mon eſpérance. Quelque difficile que ſoit la réuſſite de ce qu'il me promet, j'ai une extrême confiance en ſes diſcours, & s'il vient à bout de détruire notre ennemi, comme il s'en flatte, je crois que vous ne refuſerez pas de l'accepter pour époux.

Zarat-Alriadh feignant d'être extrêmement ſurpriſe à la vue d'Abderaïm : Seigneur, dit-elle au Sultan, je reçois vos ordres avec toute la ſoumiſſion que je vous dois : j'augure d'autant mieux des promeſſes de celui que vous me préſentez, que c'eſt lui-même que j'ai vu ce matin dans ma chambre, & dont la préſence m'a ſi fort effrayée ; que ce ſoit un rêve ou une réalité, il y a apparence qu'il eſt doué d'un pouvoir ſurnaturel, & qu'il eſt très-capable d'exécuter les choſes qui paroiſſent les plus im-

possibles. Le Sultan se mit à rire de l'idée de sa fille : Eh ! mon enfant, lui dit-il, laisse-là tes imaginations nocturnes, & recommande seulement ton époux futur aux bontés de l'Envoyé de Dieu. Seigneur, reprit Abderaïm, la Princesse pourroit n'avoir pas tort, je n'oserois vous assurer que ce soit moi qu'elle ait vu ce matin dans son appartement : mais je suis bien certain que ce qu'elle vous a dit à ce sujet n'est point une illusion. Je n'y comprens rien, répliqua le Sultan, qui crut que mon pere vouloit flatter l'imagination de sa fille : Songeons seulement à nous débarrasser d'un ennemi dont je n'ai que trop souffert d'outrages. C'est mon affaire, dit alors Abderaïm, & je puis vous assurer que demain, à l'heure qu'il est, vous verrez un grand changement dans vos Etats. Que le Prophête puisse seconder vos projets, ajouta le Sultan; mais il est tems de nous rétirer, & de laisser la Princesse en liberté.

Alors ayant emmené mon pere avec lui, après lui avoir fait ſervir une magnifique collation, il le fit conduire dans un appartement de ſon Palais pour y paſſer la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour, Hebat-Alladh étant ſorti de Carizme avec dix mille hommes, il trouva déjà l'Eléphant ſur l'Eſplanade, que les Tartares irritoient au combat, & cet animal commençoit à s'impatienter de ne point voir ſon ennemi; lorſque l'on apperçut ſortir de la Ville un Lion monſtrueux, qui ſe battoit les flancs de ſa queue, & qui par des rugiſſemens terribles, fit connoître aux Tartares l'envie qu'il avoit de combattre un adverſaire auſſi digne de ſon courage.

Avant que de vous faire le récit de ce combat, pourſuivit Moüiad, il eſt bon que je vous rappelle, illuſtres Periſes, ce que vous ſavez ſans doute, c'eſt que tous les animaux de la même eſpece ont entr'eux des ſig-

naux ou des articulations de voix par lesquels ils s'entendent. Mon pere informé de cela par Mergian-Banou, ne s'étoit pas plutôt trouvé seul dans son appartement la veille du combat, qu'ouvrant les fenêtres de sa chambre, & se faisant Mouche, il en étoit sorti, étoit descendu dans la grande place de la Ville, avoit pris la figure d'un Rat, & par un cri, qui parmi ces petits animaux étoit un signe d'appel, il avoit assemblé en moins d'une demie heure tout ce qu'il y avoit de Rats dans la Ville. Alors leur ayant dans son langage expliqué de quoi il s'agissoit, il s'étoit mis à leur tête, étoit sorti avec eux pardessous les portes, au nombre de plus de huit mille, & avoit été droit au camp des Tartares, & y ayant distribué ses Troupes dans les différens quartiers de cette Armée, chacun d'eux s'étoit appliqué, suivant les ordres de leur Chef, à ronger (*a*) la corde

(*a*) Cette aventure n'est pas sans exemple,

des arcs de tous les Tartares qui étoient ensevelis dans le sommeil, & ils avoient exécuté leur commission de maniere que cette corde ne tenoit presque plus qu'à un filet.

Cette opération faite dans un extrême silence, mon pere avoit ramené les Rats dans la ville, & après avoir repris sa figure & reposé quelques heures, il avoit de grand matin revêtu la forme d'un Lion, & s'étoit trouvé dans la grande place de Carizme, accompagné de deux esclaves noirs que Mergian-Banou lui avoit envoyés, & sous la conduite desquels il s'étoit rendu sur l'esplanade.

L'Eléphant & le Lion s'étant quelque tems regardés avec des yeux étincelans de fureur, ils commencerent un com-

---

puisque dans la petite Phrygie les Rats du Pays y étoient adorés par ses Habitans, pour avoir rongé les cordes des arcs de leurs ennemis.

Géographie universelle de M. Noblot, Tome 5, folio 110.

bat si terrible, qu'on n'en a jamais vu de pareil; si l'Eléphant étoit d'une force prodigieuse, le Lion, qui étoit invulnérable & doué d'une extrême agilité, l'attaquoit avec tant d'adresse, que cet animal pesant avoit toutes les peines du monde à se défendre de ses griffes & de ses dents. Envain il employoit contre le Lion sa trompe dont il frappoit avec beaucoup de force, envain cherchoit-il à le découdre avec ses dents, le Lion évitoit par sa légéreté les attaques de son ennemi; enfin après plus d'une heure de combat, ce dernier lui saisit sa trompe, la lui coupa avec ses dents, & lui ayant crevé les yeux avec ses griffes, l'Eléphant aveuglé & perdant son sang, fut bientôt renversé par le Lion, qui, le saisissant à la gorge, l'étrangla avec autant de facilité qu'il auroit fait un chevreuil.

Les murailles de Carizme, qui étoient bordées de spectateurs, retentirent alors de cris de joie, & les dix

mille hommes, à la tête desquels étoit Hebat-Alladh, ayant répondu à ces cris, les Tartares en furent si outrés, que suivant les ordres de Nemer, ils avancerent à grands pas pour les punir de cette insolence; mais Abderaïm, qui avoit déja repris sa véritable figure, s'étant joint au Sultan de Carizme, prévint les Tartares, qui voulant se servir de leurs arcs, furent dans une surprise extrême de voir qu'ils n'en pouvoient faire aucun usage: effrayés d'un événement aussi extraordinaire, & percés de toutes parts par les flêches des Carizmiens, qui après avoir vuidé tous leurs carquois, fondirent sur eux le sabre à la main, ils perdirent bientôt courage, & en moins de quatre heures, il ne resta pas un seul Tartare en vie.

Mon pere, qui cherchoit avec empressement le cruel Nemer, n'eut pas de peine à le trouver, & après un combat opiniâtre, lui ayant tranché la tête, il alla la porter aux pieds du

Sultan de Carizme. A cette vue, & après une victoire aussi complette dont tout l'honneur étoit dû à Abderaïm, l'on peut juger de la joie d'Hebat-Alladh & de la Princesse ; on le regardoit avec raison, comme le souverain libérateur des Etats du Sultan, & ce Monarque voulant lui tenir sa parole, lui fit épouser dans le même jour Zarat-Alriadh.

On ne peut exprimer l'extrême satisfaction de mon pere & de son épouse; pendant trois mois de suite, ce ne furent que fêtes, après lesquels le Sultan voulant faire reconnoître Adderaïm pour son successeur, il résolut de le conduire dans toutes les Villes de ses Etats, & de lui faire prêter le serment de fidélité. Il exécuta ses intentions, & étant arrivé dans une Ville dont j'ai oublié le nom, mais qui étoit située sur le bord de la mer, le Gouverneur, après les avoir reçus avec une extrême magnificence pendant plusieurs jours, les invita à aller

voir la pêche des perles qui se faisoit à trois lieues de-là, & se proposa de leur y donner une fête superbe : l'on accepta ses offres, le Sultan, Abderaïm & son épouse, car elle avoit voulu le suivre dans ce voyage, étant montés sur un vaisseau des plus lestes, se rendirent à l'endroit de la pêche qui devoit durer trois jours; l'on servit, le premier & le second, des repas d'une délicatesse exquise, & la nuit du deux au troisieme jour, les trois vaisseaux s'étant trouvés illuminés par les ordres du Gouverneur, on poussa le festin bien avant dans la nuit, & Abderaïm ayant fait une espece de débauche avec d'excellent vin de Schiraz, il dormit le lendemain un peu plus tard qu'il n'avoit fait les autres jours. On l'attendoit pour recommencer la pêche, & apporter à ses pieds les perles à mesure qu'on les tiroit de leurs coquilles, lorsque s'éveillant en sursaut & s'appercevant de l'inaction où l'on étoit par rapport à lui, il

s'habilla promptement, & descendit du vaisseau dans la barque, sans songer à prononcer, comme il avoit fait tous les jours, cet acte de foi contenu dans les paroles que Mergian-Banou lui avoit tant recommandé de ne point obmettre. Alors un pêcheur lui ayant présenté une huître qui contenoit une perle d'une extrême beauté, comme mon pere tendoit la main pour le recevoir, il se la sentit saisir par une femme d'une figure horrible, qui l'entraîna avec lui dans le fond de la mer.

LXXII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JAMAIS il n'y eut de surprise & de douleur égale à celle de Zarat-Alriadh, & du Sultan. Ils ordonnerent à tous les pêcheurs de plonger

promptement pour voir s'ils ne pourroient pas retirer mon pere des mains de cette Megere ; leurs peines furent inutiles, & Zarat-Alriadh & Hebat-Alladh, livrés au plus cruel désespoir, furent obligés de retourner à la Ville d'où ils étoient partis trois jours auparavant, sans espérance de revoir jamais l'infortuné Abderaïm.

La Princesse de Carizme, abîmée dans sa douleur, s'étoit retirée dans sa chambre qui avoit vue sur la mer, elle y répandoit des larmes sinceres sur la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, lorsque s'appuyant par hazard contre un panneau de la boiserie, il s'ouvrit, & lui laissa voir un cabinet rempli de Tableaux qui représentoient l'histoire d'Abderaïm, jusqu'au moment qu'à la pêche des Perles il avoit été enlevé par Scheitan-Couli; car c'étoit cette mauvaise Dive qui l'avoit emporté dans sa noire & sombre demeure.

Elle fut dans un étonnement extrême en examinant ces Tableaux, & ayant jetté la vue sur un Livre qu'elle trouva ouvert sur une table; elle y lut ces mots : *Princesse si tu veux retrouver ton époux, avale trois gouttes de la liqueur qui est sur cette table, tu prendras aussi-tôt la forme d'une Aigle; sous cette figure transporte-toi en Egypte sur le Gebel-Teir* (a). *C'est dans huit jours que*

(*a*) Dans la relation d'un voyage fait en Egypte, par le Pere Vansleb, en 1672 & 1673. Voici ce qu'on y lit au folio 402. *Le* 19 *du courant* [*Avril* 1673.] *je m'embarquai pour Benesvef avec un bon vent qui nous fit faire en peu de tems bien du chemin; nous nous trouvâmes à neuf heures du matin sous* Gebel-Teir, ou la Montagne des Oiseaux, *ainsi appellée, à cause qu'un certain jour de l'année tous les oiseaux des environs s'y assemblent en un endroit où il y a un Talisman qui les attire par un charme de tout côtés, & les y fait rester pendant un jour, & après avoir été là jusqu'au soir ils s'en vont tous, à la réserve d'un seul, qui y demeure le bec*

tous les oiseaux des environs s'y assemblent par le moyen d'un Talisman qui les y attire, & qui les y fait rester jusqu'au soir, alors ils s'envolent tous, à l'exception d'un seul qui y demeure le bec enfoncé dans le roc, jusqu'au même jour de l'année suivante qu'il tombe, & qu'un autre prend sa place. Rends-toi la maîtresse du roc, c'est-à-dire, prends la place de l'oiseau qui est pris par le bec, & quand tous les autres seront partis, prononce intérieurement ces mots divins que ton époux a malheureusement oublié de dire le jour que tu l'as perdu. Ces saintes paroles sont : En la illallave Mouhemed ul resoul ulla. *Tu seras instruite alors de ce qu'il faudra que tu fasses pour tirer Abderaïm des mains de la méchante Gine.*

---

fiché dans le Roc jusqu'au même jour de l'année suivante qu'il tombe, & qu'un autre s'y fiche à sa place.

Zarat-Alriahd, après avoir lû plus d'une fois cette longue instruction & répété ces divines paroles, n'hésita pas un moment à avaler de l'eau de la bouteille, qui étoit à côté du livre. Dans le moment même elle se sentit couverte de plumes, & s'élançant dans l'air, elle prit son vol du côté de l'Egypte, où elle arriva après sept jours d'une extrême fatigue sur la montagne qui lui avoit été indiquée : là, s'étant approchée de l'oiseau qui étoit attaché par le bec, elle combattit avec tant de vivacité tous ceux qui vouloient lui disputer cette place ; qu'elle s'en rendit la maîtresse, & que le soir étant survenu, & tous les oiseaux ayant quitté la montagne, elle se trouva prise par le bec. Alors prononçant les mystérieuses paroles qu'elle avoit lû dans le Livre du cabinet, le Roc s'ouvrit ; elle reprit sa forme naturelle & descendit par un escalier tout brillant de rubis & d'escarboucles ; dans un sallon d'une extrême

trême richesse. Il n'étoit éclairé que par une lampe d'or suspendue au plancher au-dessus d'un tombeau de cristal de roche, & au pied du tombeau étoit un petit arbre auquel pendoient trois cérises d'or. Quelle fut son affliction quand elle apperçut sous ce cristal son cher Abderaïm nud de la ceinture en haut, & dont le corps paroissoit déchiré de coups de fouets! elle pensa mille fois expirer à la vue d'un objet si touchant & si déplorable; elle vouloit casser le tombeau en mille pieces; mais mon pere lui fit entendre d'une voix foible, que tous ses effets seroient inutiles, & que ce n'étoit pas le moyen de le tirer d'un état si misérable. Chere lumiere de ma vie, lui dit-il, saisissez-vous des trois cérises d'or que vous voyez attachées à cet arbre, mettez-les dans votre bouche, remontez promptement l'escalier, reprenez votre forme d'oiseau, retournez au cabinet où vous avez fait votre métamorphose; tournez le

feuillet du Livre que vous y avez lu ; & exécutez ce que Mergian-Banou, y a écrit pour ma délivrance; j'attendrai ce moment avec la résignation que je dois aux volontés de notre saint Prophête.

La Princesse s'empara, sans différer, des trois cérises qu'elle mit dans sa bouche ; elle remonta l'escalier sans perdre de tems, & ayant repris la forme d'Aigle, elle regagna le cabinet dont elle étoit partie, & où elle ne put arriver, bien fatiguée, qu'après le septième jour ; elle n'y fut pas plutôt entrée, que reprenant sa premiere figure, elle tira de sa bouche les cérises d'or, qu'elle mit sur la table, & tournant le feuillet du Livre, voici ce qu'elle y lut : *Tu ne peux obtenir la délivrance de ton Epoux, que d'aujourd'hui en neuf mois ; pendant ce tems, reste dans ce Château, tu y accoucheras d'un garçon, que tu nommeras Moüiad, & au jour indiqué, monte avec ton fils dans une*

barque, fais-toi conduire à l'endroit même où tu perdis Abderaïm. Là, le Prophête t'inspirera ce qu'il faut que tu fasses pour la délivrance de ton Epoux ; n'oublie pas sur tout de porter avec toi les cerises d'or.

Conformément à ce que Zarat-Alriadh venoit de lire, elle serra très-précieusement les cerises d'or, & rentrant dans sa chambre, elle descendit à l'appartement du Sultan, qui passa de la plus vive douleur à la joie la plus excessive, en revoyant la Princesse, qu'il croyoit s'être précipitée dans la mer ; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, & lui ayant montré les trois cerises d'or, elle le surprit tellement par ce récit, qu'il eut toutes les peines du monde à y ajouter foi. Il court à la chambre de la Princesse, il ne put jamais retrouver la porte du Cabinet ; cependant persuadé qu'elle ne lui en imposoit pas, il prit le parti, quelques jours après, de la laisser dans le Château,

& de retourner à Carizme, dans la crainte que les Tartares ne vinssent de nouveau lui faire quelque insulte.

Zarat-Alriadh resta donc dans ce Château, incessamment occupée de son cher Abderaïm, & sentant croître de jour en jour le fardeau qu'elle portoit dans ses entrailles; enfin elle étoit prête à en être délivrée, lorsqu'elle retrouva la porte du Cabinet mystérieux; elle y entra avec un extrême joie, & courut au Livre, qu'elle trouva ouvert; elle y lut ceci: *Tu accoucheras demain d'un fils; mais apprends que la durée de sa vie dépend de toi; si tu souhaites qu'il vive, il faut renoncer à toutes les grandeurs qui t'appartiennent; c'est l'arrêt du destin qui te séparera encore dans quelques années de ton Epoux, pour un temps très-considérable.*

Il est impossible de bien s'imaginer dans quelle situation se trouva la Princesse à cette lecture; elle se

livra pendant le reste du jour & toute la nuit, à la plus amere douleur, & le lendemain m'ayant mis au monde, elle eut tant de compassion de moi, que me prenant dans ses bras, mon cher Mouïad, me dit-elle, je te sacrifie, sans regret, toutes les dignités auxquelles j'ai droit d'aspirer; ta vie m'est plus précieuse que de vains titres que je méprise; je les quitte pour toi, sans hésiter: Fasse le Ciel que tu sois heureux, & que notre saint Prophête te garde d'un œil favorable.

Je vécus donc par l'abdication que ma mere fit de ses grandeurs, & quand le jour qu'elle attendoit avec tant d'impatience pour la délivrance de mon pere fut arrivé, elle me prit entre ses bras, me porta elle-même dans la barque; & munie de ses trois cerises d'or, elle se fit conduire à l'endroit où Abderaïm avoit été englouti il y avoit neuf mois.

LXXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

NOUS ne fûmes pas plûtôt arrivés au lieu marqué, que je me mis à pleurer amérement ; ma mere qui jusqu'à ce moment, ne m'avoit pas encore vu verser une seule larme, en fut très-étonnée : mais elle le fut encore plus, lorsque l'horrible Gine, qui avoit enlevé mon pere, mit la tête hors de l'eau : Pourquoi cet enfant crie t-il ainsi, dit-elle d'une voix terrible ? C'est, lui répondit le Princesse, qu'il te redemande son pere ; Eh bien, repliqua Scheitan Couli, que me donneras-tu, je te le ferai voir jusqu'aux épaules ? Je te ferai présent de cette cerise d'or, lui dit ma mere, en la lui montrant, & ensuite la jettant sur la parole de la Gine,

mon pere parut hors de l'eau, ainsi qu'elle l'avoit promis; ma mere en fut si transportée de joie, qu'elle proposa à la mauvaise Fée de lui en donner encore une, pourvu qu'elle lui fît voir son époux jusqu'aux genoux. Je ferai plus, dit-elle, tu le verras entiérement hors de l'eau, si tu veux me jetter la troisiéme. Je te le jure, lui répliqua ma mere, par le Trône de l'Envoyé de Dieu; alors Scheitan Couli, ayant élevé mon pere au-dessus des flots de la mer, il n'eut pas plutôt prononcé les mystérieuses paroles que je vous ai dites, & souhaité de devenir mouche, que disparoissant aussi-tôt, il prit son vol vers notre barque, dans laquelle il ne fut pas plutôt entré, que reprenant la figure d'Abderaïm, il embrassa tendrement ma mere, & me mouilla le visage de ses larmes.

La mauvaise Fée qui croyoit que le don de métamorphose, étoit fini dès la veille, fut dans une surprise

extrême lorsqu'après avoir ramassé la troisieme cerise d'or, elle s'apperçut qu'Abderaïm n'étoit plus en son pouvoir; elle en devint forcenée de rage, & pour se venger de nous, elle excita une si furieuse tempête, que notre barque s'élevant à tous momens jusqu'au Ciel, paroissoit à l'instant d'ensuite vouloir se précipiter au fond des abîmes.

Tant que dura ce terrible ouragan, mon pere tint ma mere entre ses bras; il implora vainement le secours de Mergian-Banou; l'année venoit d'expirer, la Fée fut sourde à ses prieres; & après avoir été pendant tout le jour le jouet des flots, nous fumes enfin jettés sur un écueil, où notre barque échoua. Heureusement qu'il y avoit dedans des provisions, dont mon pere & ma mere avoient un extrême besoin; pour moi j'étois mourant, n'ayant pu prendre la mamelle tant que la tempête avoit duré. Le lendemain le temps ayant paru plus serein, Abde-

raïm jugea à propos de nous remettre en mer ; & pendant que nos Matelots travailloient à nous tirer de dessus l'écueil ; Zarat-Alriadh lui raconta de quelle maniere elle m'avoit conservé la vie, & lui annonça leur séparation future ; mon pere fut extrêmement touché de ce récit, & de l'état déplorable dans lequel nous étions ; enfin en ménageant nos vivres avec beaucoup d'économie, nous voguâmes au gré du vent pendant neuf jours, au bout desquels il devint si violent, qu'il nous emporta, sans que nous eussions aucune espérance d'échapper à la fureur des flots ; nous fûmes trois jours dans cet état, sans aucuns vivres, la nature défaillant en nous ; nos Matelots furent contraints par foiblesse d'abandonner la conduite de la barque, & tombant dans une espece d'assoupissement qui ressembloit fort au sommeil de la mort, nous ne pouvons dire ce que nous

devînmes, ni quelles mers nous traversâmes; mais après avoir été environ huit jours, suivant tout les apparences, dans cette situation, notre barque s'arrêta à un Port, dont les Habitans nous reçurent avec beaucoup de bonté, l'état dans lequel nous étions, ayant excité leur pitié. Ils eurent un soin extrême de nous, & nous ayant transportés dans differenes maisons, ils n'épargnerent rien pour nous rétablir de la fatigue inouie que nous avions supportée.

La Ville où nous étions étoit située dans une petite Isle de la mer de Tartarie, fort au-dessus du Royaume d'Anian (*a*); & comme elle fournissoit peu de marchandises, il n'y abordoit presque point de vaisseaux; en effet, nous fûmes près de deux ans

(*a*) Le détroit d'Anian, est entre l'Isle de Californie, vers l'Amérique & la terre de Jeso, Jedzo ou Jesso. *Baudran.*

& demi ſans en voir aucun ; cependant au bout de ce tems il y en vint un, dont le Capitaine après avoir bien vendu ſa cargaiſon, ſe diſpoſa à partir pour la Ville de Bargu, qui eſt ſituée dans l'Océan Sententrional, vers l'endroit où la Riviere de Tartarie ſe décharge dans la Mer. Comme nous aurions pu de-là gagner par terre le Royaume de Carizme, Abderaïm alla trouver le Capitaine de ce vaiſſeau, & lui ayant fait préſent d'un diamant de prix, du nombre de ceux que ma mere avoit ſur elle lorſqu'elle étoit entrée dans la barque, il l'engagea à nous recevoir dans ſon bord.

Ce Capitaine étoit un aſſez bel homme, mais étoit d'une violence extrême dans ſes paſſions : pendant le cours de notre voyage, comme il devint, ſuivant les apparences, amoureux de ma mere, & qu'il jugea bien par l'union étroite qui regnoit entre elle & Abderaïm, que tant qu'ils ſeroient enſemble, la préſence de

mon pere feroit un obftacle invincible à fes defirs, il réfolut de fe défaire de lui, & il eut bientôt lieu d'exécuter fes mauvaifes intentions. Nous avions été obligés de relâcher à une petite Ifle pour faire quelques provifions. Il y trouva un autre vaiffeau qui étoit prêt à faire voile ; il alla trouver le Capitaine, & lui ayant propofé de lui vendre un de fes efclaves & un enfant, il nous donna à lui pour quarante pieces d'or, à condition qu'il nous enleveroit la veille de fon départ : cela fut exécuté au moment que mon pere fe promenoit avec moi fur le bord de la mer ; & l'efquif dans lequel on nous jetta n'eut pas plutôt joint le vaiffeau, que tout étant prêt pour partir, nous étions déjà bien loin du port avant que l'on pût s'appercevoir de notre départ. Abderaïm en témoigna fa furprife au Capitaine ; mais cet homme, fans lui répondre, alla donner les ordres néceffaires pour la manœuvre ; l'on peut juger de l'ex-

trême douleur de mon pere, il ressentit en ce moment tout son malheur : séparé d'une Princesse qu'il aimoit tendrement, & soupçonnant avec justice la perfidie de notre Capitaine, il se livra au désespoir le plus affreux; & si quelque chose, à ce qu'il m'a dit depuis, fut capable de l'empêcher de survivre à la perte de sa liberté, ce furent les caresses innocentes que je lui fis dans ce moment; il résolut donc de se roidir contre sa mauvaise fortune, & n'ayant revû que le Capitaine du vaisseau sur lequel nous étions. Je vois bien, lui dit-il, que je suis ton esclave, & que le scélérat qui m'a remis entre tes mains, par une lâcheté incomparable, a bien compté que tu ne me rendrois pas la liberté; je te crois cependant trop honnête-homme pour avoir part aux infâmes desseins de ce traître, qui sans doute n'a contribué à nous remettre entre tes mains, que pour m'enlever ma femme; mais

le Ciel toujours juste, n'approuvera pas sans doute ses projets, & je suis si sûr de la vertu de mon épouse, que je ne crains point de dire qu'elle préférera toujours la mort à la moindre action par laquelle sa pudeur pourroit être offensée.

LXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouaïd.

LE Capitaine fut surpris du discours de mon pere : il est vrai, lui dit-il, que toi & cet enfant, vous êtes mes esclaves ; mais je n'ai point été instruit des mauvaises intentions de celui qui vous a fait perdre votre liberté ; & pour te le faire voir, comme tu ne m'as coûté avec cet enfant que quarante pieces d'or, tu n'as qu'à me les rendre, ou me jurer que tu me les fera toucher dans quelqu'un

des Ports où nous aborderons, & je te déclare que vous êtes libre l'un & l'autre dès ce moment.

Quelque affliction que mon pere ressentît, il fut touché d'un procédé aussi généreux, & ayant tiré de sa poche un diamant qui pouvoit valoir cent pieces d'or, il le présenta au Capitaine, & le pria de l'accepter pour notre liberté; cet homme charmé de la libéralité de mon pere, déclara en présence de tout l'équipage, que nous n'étions plus dans l'esclavage, & ayant abordé le surlendemain à un Port dont le nom m'est échappé, il nous mit à terre suivant les intentions de mon pere.

Comme nous avions eu le vent très-favorable, nous avions fait plus de deux cents lieues pendant les quatre ou cinq jours que nous avions été en mer; ainsi nous trouvant trop éloignés de l'endroit où nous avions laissé Zarat-Alriadh pour espérer qu'elle y fût encore,

mon père ne crut pas pouvoir trouver de moyens plus prompts pour l'arracher des mains du perfide Capitaine, que celui de croiser la Mer; pour cet effet ayant par le moyen de ses diamans acheté un vaisseau très-bon voilier, & fait choix pour le gouverner d'un Capitaine brave & intelligent, nous courûmes tous les Ports de l'Océan Septentrional, sans en avoir pu apprendre aucune nouvelle.

Abderaïm enfin n'ayant plus aucune espérance de retrouver son épouse, & se ressouvenant qu'elle lui avoit annoncé qu'ils devoient un jour être séparés l'un de l'autre pendant un très-long temps, il résolut de se conformer avec toute la résignation imaginable à la volonté du Ciel; pour cet effet, ne jugeant pas à propos de retourner à Carizme, & de s'aller présenter au Sultan son beau-pere, sans la Princesse Zarat Alriadh; & appréhendant qu'il ne traitât de fable

tout ce qui lui feroit arrivé, il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Après avoir passé le détroit d'Anian, dans l'Océan Oriental, avoir traversé le détroit de la Sonde, & être entré dans la Mer d'Arabie, nous arrivâmes après deux ans dans le Port de Soret, d'où par terre nous retournâmes à Candahar.

Abderaïm, à ce qu'il m'a dit depuis, car vous jugez bien que je n'ai point du tout d'idée de ce que je vous ai raconté jusqu'à présent, & que ce n'est que pour le lui avoir souvent entendu répéter, que je m'en suis si bien ressouvenu, Abderaïm, dis-je, de retour à Candahar, y acheta un petit bien, & se donna tous les soins possibles pour mon éducation.

Comme toutes les espérances de mon pere malgré sa situation présente, n'étoient pas entiérement évanouies, il se plaisoit à se rappeller

souvent l'heureux temps auquel il avoit joui d'une fortune si brillante; il avoit des voisins avec lesquels il s'entretenoit souvent de ses aventures; & quoiqu'il les racontât toujours de la même maniere, sans jamais se contredire, ils les trouvoient si incroyables, qu'ils lui donnoient souvent en riant, comme je vous l'ai déjà dit, le surnom de (*a*) Kedhab, dont Abdéraïm ne se fâchoit pas, convenant lui-même que si un autre lui faisoit de pareils récits, il auroit toutes les peines du monde à y ajouter foi.

Je restai à Candahar, poursuivit Mouïad, jusqu'à l'âge de quatorze ans, fort attaché à mes devoirs; mais alors deux de mes camarades que l'on tenoit de fort court, ainsi que moi, lassés de cette gêne, me proposerent de quitter la maison de mon pere, &

(*a*) *Kedhab* signifie un menteur, un homme qui outre ses récits.

de faire avec eux un voyage en Perse. Nous avions tous trois appris la musique, & nous fiant sur ce talent, avec l'argent dont nous pûmes nous emparer, nous n'appréhendâmes pas de nous trouver jamais dans l'indigence, nous partîmes donc pour Hispahan, & nous y arrivâmes sans aucun obstacle : nous nous y réjouîmes beaucoup, & comme cette grande Ville fournit des plaisirs de toutes les especes, nous eûmes bientôt dépensé tout notre argent ; ce fut alors que nous commençames à faire des réflexions : nous ne savions où donner de la tête ; mais enfin résolus de profiter du mérite que nous avions dans le chant, nous nous joignîmes à une troupe de Danseuses, dont les charmes furent un nouvel empêchement à notre retour à Candahar ; je me conformai donc aux sentimens de mes camarades, & les éloges que nous reçûmes dans notre profession, nous flatterent tellement, qu'elle commença à nous plaire.

Cependant je me reprochois souvent d'avoir ainsi quitté mon pere : outre que je faisois alors des réflexions très-sensées sur la douleur qu'il devoit avoir ressentie à mon départ, j'avois encore quelquefois regret au parti que nous avions pris : s'il est vrai, me disois-je, que je suis petit-fils du Sultan de Carizme, quelle honte pour moi d'avoir embrassé ce genre de vie ?

Pendant que je raisonnois ainsi en moi-même, il arriva à Hispahan une autre troupe de Danseuses, qui après y avoir fait quelque séjour, se disposoit à passer dans le Mogolistan, & qui devoit, pour y entrer, prendre la route de Candahar. Agité sans cesse des remords d'avoir quitté avec aussi peu de raison Abderaïm, j'abandonnai mes camarades qui ne voulurent pas me suivre, & me mettant dans cette troupe, qui étoit de beaucoup supérieure à celle que je quittois, je repris le chemin de cette Ville, &

après avoir paſſé par toutes celles qui ſe trouverent ſur notre route, & dans leſquelles nous gagnâmes beaucoup d'argent, nous arrivâmes enfin à cinq lieues de Candahar, d'où j'étois parti il y avoit près de deux ans, & là je pris congé de notre Directrice, à qui je dis que je la rejoindrois dans peu, quoique ce ne fût pas mon intention. J'allai donc ſeul dans cette Ville; j'y trouvai bien la maiſon d'Abderaïm, mais ſes voiſins qui ne me reconnurent pas, me dirent qu'il y avoit plus de dix-huit mois qu'il en étoit parti pour aller chercher un fils unique qu'il avoit perdu.

LXXV. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JE ſuis ſaiſi d'une extrême douleur, en apprenant que mon pere n'étoit pas

à Candahar ; je fis alors mille réflexions plus tristes les unes que les autres, sur les peines qu'il auroit à souffrir dans ses voyages. Cependant n'y pouvant apporter aucun remede, je résolus d'aller retrouver notre Directrice, espérant dans nos courses de retrouver Abderaïm. Mais avant que de partir de Candahar, j'allai à la porte de derriere de notre maison : elle s'ouvroit avec un secret qui n'étoit connu que de mon pere & de moi ; je l'ouvris, j'y vis tous les meubles à peu-près tels qu'ils étoient lorsque j'en étois parti, & je trouvai sur la table de la chambre de mon pere un papier plié, dans lequel il y avoit écrit : *L'ingrat Mouïad sera cause de ma mort.* Je ne pus lire ces mots sans répandre beaucoup de larmes ; & après avoir laissé sur cette même table une lettre, par laquelle je demandois pardon à Abderaïm de mon absence, dans les termes les plus soumis, je lui marquois que la nécessité m'o-

bligeoit de parcourir la Tartarie, le Turquestan & les Indes, & que je faisois des vœux au Ciel pour le rencontrer dans quelqu'un de ces pays. Je refermai ensuite la porte; je me rendis au Karavenserail où notre troupe devoit loger : j'y fus reçu avec une joie extrême, & après avoir gagné beaucoup d'argent dans cette Ville, ainsi que dans toutes celles par lesquelles nous avons passé depuis six ans, en m'informant toujours si l'on ne connoissoit pas Abderaïm, nous arrivâmes enfin, il y a quelques jours très-tard à Cambaye; nous y fûmes reçus dans le Karavenserail avec beaucoup de bonté par le Concierge : il nous distribua des chambres, & comme j'étois fort fatigué, à peine fus-je dans la mienne, que je m'endormis profondément; mais je n'ai jamais passé de nuit qui m'ait fait tant de peine. Toute l'histoire de la vie de mon pere me repassa dans l'esprit; je le

vis en rêve tenant par la main une belle Dame sans voile, je courus fondant en larmes me jetter à ses pieds; il me releva, m'embrassa, & me présentant à cette Dame: Zaratt-Alriadh, lui dit-il les larmes aux yeux, voilà votre fils que je cherche depuis si long-temps; je voulus me jetter au col de ma mere, avec les transports qu'inspire la nature dans de pareils momens, lorsque me repoussant avec indignation! ce ne peut pas être là Mouïad, lui dit-elle; le petit-fils du Sultan de Carizme doit avoir trop de cœur pour être de la profession que ce jeune homme a embrassée; ce n'est point là mon fils. Quelque confus que je fusse de ce reproche, que je méritois avec tant de justice: ah! Madame, m'écriai-je, quelqu'indigne que je me sois rendu de me dire votre fils, je suis pourtant ce Mouïad qui vous fut autrefois si cher, & puisqu'Abderaïm m'assure que je vous dois le jour, permettez que par cet

cet embraſſement je vous témoigne la joie que j'ai de vous retrouver après une auſſi longue ſéparation.

Je m'approchois de la Princeſſe pour l'embraſſer, lorſqu'elle me donna un ſoufflet ſi furieux, que j'en tombai à la renverſe. Je fis alors un cri ſi perçant, pourſuivit Mouïad, qu'il réveilla Maſſoud qui couchoit dans ma chambre : il vint à mon lit, & me demanda ce que j'avois; j'étois ſi ému, que je ne pouvois parler, il crut que je me trouvois mal, & ayant été promptement allumer la lampe de notre chambre à celle qui étoit dans la Galerie du Karavenſerail, il vint me trouver : je lui contai mon rêve; dont il ne fit d'abord que rire; mais me voyant la joue extrêmement rouge & enflée, il en reſta ſurpris; enſuite faiſant réflexion ſur cet événement : il faut, dit-il, que ſur la fin de ton ſonge, tu te ſois cogné la tête contre la muraille; voilà le ſoufflet que tu t'imagines avoir reçu.

Je ne savois que penser de tout ce qui venoit de se passer. Pendant que nous raisonnions Massoud & moi, sur une aventure aussi singuliere, le jour parut; je me levai, nous fûmes ensemble nous promener dans la Ville de Cambaye, & nous nous y fîmes annoncer; mais soit que personne ne fût encore curieux de nous voir, ou que l'on crût notre troupe aussi mauvaise que celle qui, quelques mois auparavant étoit partie de cette Ville, nous ne fûmes appellés dans aucune maison; nous en témoignâmes notre chagrin au Concierge. Il ne faut pas que cela vous fasse peine, nous dit-il, votre mérite n'est pas encore connu dans Cambaye; en attendant, vous pouvez rester dans ce lieu tant qu'il vous plaira, & sans qu'il vous en coûte rien; & pour vous remettre de bon humeur, je veux ce soir donner un grand soupé à toute la troupe. Nous soupâmes effectivement ce soir-là chez le Concierge,

& il nous régala très-bien ; mais depuis ce temps, nous n'avons pas entendu parler de lui, & il y a toute apparence que pendant la nuit qui ſuivit ce repas, nous fûmes tranſportés dans ces lieux enchantés.

Les aventures de votre pere ſont ſingulieres, dit Cothrob à ce jeune homme ; le tems vous ſera bientôt connoître, ſi en les racontant, Abderaïm diſoit vrai, & ſi le ſoufflet que vous croyez avoir reçu dans le Karavenſerail, eſt réel, ou s'il n'eſt que l'effet d'un ſonge. Nous ſommes bien perſuadées, reprirent les Sultanes, que Mouïad eſt dans la bonne foi ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'Abderaïm pour ſe donner un air de diſtinction parmi ſes voiſins de Candahar, a imaginé toute cette hiſtoire.... Vous pourriez vous tromper, reprit l'Iman, & moi je crois que tout le récit de Mouïad, contient une exacte vérité. Au reſte, il eſt bien aiſé de vous en éclaircir ;



vous n'avez qu'à ordonner
qui vous obéiſſent de tra
ces lieux Abderaïm & la
Carizme, je ſuis sûr que
ſervies dans le moment
Seigneur, dit Mouïad, e
aux pieds de Cothrob,
illuſtres Périzes à m'acc
grace, quelqu'indigne qu
ma conduite de l'obtenir.
ſes fautes, s'en repentir ſi
c'eſt le devoir d'un honné
reprit l'Iman; & notre P
connoît le fond de votre
accorde cette grace, a
votre ſatisfaction, que po
alors au ſignal qu'il fit,
ayant été relevées, Abde
rat-Alriadh parurent da
Il eſt impoſſible de bien
l'étonnement de tous les
& l'extrême joie que reſſe
à la vue de ſon pere : S
dit-il, en ſe proſternant à
vous voyez à vos pieds

n'ose lever les yeux sur votre auguste visage, ni sur celui de la Princesse de Carizme; sa conduite le rend indigne de vos bontés; mais si l'extrême regret qu'il a de vous avoir offensé peut mériter sa grace, il vous la demande avec toute la soumission d'un fils qui mourra de douleur en ce moment, si vous suivez contre lui les mouvemens de votre juste colere.

Abderaïm & Zarat-Alriadh étoient si surpris de se voir dans un lieu qui leur étoit tout-à-fait inconnu, d'y retrouver leur fils, & de le voir dans une posture aussi humiliée, qu'après que les premiers momens d'étonnement furent passés; ils ne purent s'empêcher de verser un torrent de larmes, en embrassant Mouïad. Par quel pouvoir surnaturel, lui dirent-ils, nous trouvons-nous dans ces lieux enchantés? Comment est-il possible que nous y ayons été conduits? & à qui avons-nous cette obligation? C'est au Prophête de Dieu à qui

vous devez en marquer votre reconnoiſſance, dit alors Cothrob; & Abderaïm qui a fait de plus grands voyages en moins de tems, ne doit point être ſurpris d'avoir été tranſporté en ſi peu de momens du Sérail du Sultan de Tangut [a] dans ce Palais. Il eſt vrai, Seigneur, reprit Abderaïm, qu'après les aventures merveilleuſes & conſolantes qui me ſont arrivées, je ne dois plus m'étonner de rien; cependant je vous avoue que je ne puis m'empêcher d'être extrêmement ſenſible, à celle-ci, puiſqu'elle me rend un fils dont la Princeſſe & moi nous pleurions la perte

(a) Le Royaume de Tangut eſt borné les Montagnes d'Altay qui ſont l'ancien Imaus, leſquelles le ſéparent au Nord des Tartares Moguls, & au levant de la Chine: le lac de Chiamay & la riviere d'Hoamk, le ſéparent vers le midi de l'Inde de-là le Gange, & le Royaume de Kaſgar, le confine vers le couchant.

Noblot, Tome 5, folio 17.

dans l'inſtant que nous le retrouvons.

Seigneur, reprit Gehernaz, ce fils ſi cher venoit de nous raconter votre Hiſtoire, juſqu'au moment qu'entraîné par les vives ſollicitations de deux jeunes gens de ſon âge, il vous quitta ; & ce récit nous a fait à tous beaucoup de plaiſir, je ſuis perſuadée que les aventures qui vous ſont arrivées méritent également toute notre curioſité ; je n'oſerois pourtant vous prier de nous en faire part en ce moment, ce ſeroit vous priver trop tôt du plaiſir que la Princeſſe & vous, reſſentez en retrouvant Mouïad ; il faut vous laiſſer en liberté ; l'on va vous conduire dans un appartement où vous trouverez toutes les choſes dont vous pouvez avoir beſoin, & nous nous flatons que demain, à peu près à pareille heure, vous ne nous refuſerez pas le récit de ces aventures merveilleuſes & conſolantes, que vous nous avez annoncées.

Abderaïm ayant témoigné aux Sultanes, qu'il seroit toujours très-disposé à leur donner toutes les marques de son respect & de sa soumission, les assura qu'il ne manqueroit pas le lendemain d'être prêt à leur raconter son histoire; il passa ensuite avec son épouse & son fils dans le lieu qu'on lui avoit destiné. Ce fut là où Mouïad après avoir réitéré ses pardons, reçut mille tendres embrassemens de la Princesse de Carizme, & qu'il lui apprit ainsi qu'à Abderaïm, qu'ils étoient dans le Ginnistan; cela étoit d'autant moins difficile à croire, que leur transport merveilleux dans ce Palais, & leurs propres aventures les autorisoient à être fort crédules sur de pareils événemens; persuadés qu'ils étoient dans le Palais des Perizes, & que ce qui venoit de leur arriver n'avoit été fait que par leur moyen, ils ne parurent pas plutôt devant elles le lendemain, que se prosternant à leurs pieds, ils leur firent tous les remerçimens ima-

ginables des obligations qu'ils leur avoient ; & Abderaïm croyant s'appercevoir qu'elles attendoient avec quelque ſorte d'impatience qu'il leur racontât ſes aventures, il commença en ces termes :

LXXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Hiſtoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

L'ABSENCE de Mouïad me causa un déplaiſir ſi ſenſible, que j'en penſai mille fois mourir de douleur. J'attendis une quinzaine de jours pour voir s'il ne reviendroit pas, & ce tems expiré, n'ayant point eu de ſes nouvelles, je réſolus de l'aller chercher, je fermai ma maiſon, je laiſſai ſur la table de ma chambre un papier ſur lequel en peu de mots, je lui expliquois la ſituation cruelle où ſa fuite me mettoit (en cas qu'il revînt à la

maiſon pendant mon abſence), & je me mis en chemin pour aller le chercher ; je n'avois garde de le trouver en commençant par le Turqueſtan, le Mogoliſtan, & par les Indes, auxquelles il tournoit le dos, puiſqu'il m'a appris hier qu'il avoit porté d'abord ſes pas du côté de la Perſe. Après plus d'un an de fatigue, un jour aſſez tard que j'arrivai à un gros Bourg tout proche d'Agra, la nuit me ſurprit auprès d'une Pagode qui me parut fort joliment bâtie ; comme j'étois aſſez embarraſſé à ſavoir ce que je deviendrois, je réſolus de me coucher ſur les dégrés de ce Temple, & ayant voulu m'y arranger, je fus ſurpris en m'apppuyant contre la porte, de voir qu'elle n'étoit pas fermée ; j'y entrai ſans héſiter, & après l'avoir examiné à la lueur de trois lampes qui étoient devant la Statue de (a)

(a) Voyez toute l'Hiſtoire de Ram dans le Chapitre 5, du Livre du Voyage des Indes de Tavernier, tome 4, fol. 114.

Ram, pour qui ces Idolâtres ont la plus grande vénération, comme j'avois extrêmement besoin de repos, je crus que je ne pouvois le goûter plus tranquillement que dans ce lieu. Je résolus donc d'y passer la nuit ; & pour cet effet, ayant été fermer la porte que j'avois trouvé ouverte, je ne vis point de place qui me convînt mieux pour dormir, que derriere la Statue Gigantesque de ce faux Dieu; & je commençois à y goûter un doux sommeil, lorsque du bruit que j'entendis assez près de moi, me rendit attentif. Je vis le marchepied qui conduisoit à une espece d'Autel, qui étoit aux pieds de la Statue, se lever ; j'apperçus alors deux Bramins (*a*) sortir de dessous ce marche-pied, & l'un d'eux adressant la parole à l'autre: Frere, lui dit-il, j'attends

(*a*) *Les Bramins* sont les Prêtres des Gentils ou des Idolâtres des Indes.

ici soit un friand morceau, c'est une fille de quatorze ans au plus, mais plus belle que tout ce que la Nature a jamais produit; elle s'appelle Asfer, & doit le jour à un gros Négociant de ce Bourg. J'en suis devenu si éperdument amoureux, que je n'ai pas trouvé de moyen plus prompt pour contenter ma passion, que de faire savoir à son pere qu'elle avoit eu le bonheur de plaire à notre grand Dieu Ram, qu'il souhaitoit qu'elle lui fût conduite ce soir dans ce Temple, pour être sa femme, & que s'il étoit content d'elle, il vouloit qu'elle lui fût amenée pendant huit jours de suite. Le bon homme de pere qui s'appelle Nahou, s'est trouvé fort honoré du choix de Ram, & je compte que dans une demie heure au plus tard, il amenera ici lui-même la charmante Asfer; c'est pourquoi je vais prendre sans différer les habillemens qui nous servent en pareille occasion.

Oh! ma foi, répondit l'autre Bramin, tu as raiſon de dire qu'Asfer eſt une fille parfaite : il y a long-tems que j'en ſuis amoureux auſſi, & je t'aurois prévenu ſi je ne l'avois pas cru trop jeune ; elle eſt à toi, puiſque c'eſt ton rang, mais du moins quand tu ne t'en ſoucieras plus, je te prie de me la céder. Très-volontiers, reprit le Bramin, quand j'aurai fait ma huitaine, j'en demanderai encore une autre, & ce ſera pour toi ; aide moi ſeulement à m'habiller en Dieu, dont je vais faire le perſonnage, & ſois perſuadé que je m'en acquitterai bien.

Après que cet infâme fut revêtu d'habits pareils à ceux dont la ſtatue de Ram étoit ornée, il alla doucement ouvrir la porte de la Pagode, qu'il laiſſa pouſſée tout contre, il rentra enſuite avec ſon camarade dans la trappe, & attendit, avec impatience l'arrivée de cette malheureuſe victime de l'aveugle crédulité des Gentils.

Asfer arriva enfin conduite par ſon

pere ; il poussa la porte, & étant entré dans la Pagode : Ma chere fille, lui dit-il, louez notre Dieu Ram de vouloir bien se communiquer à vous ; c'est un honneur qu'il répand sur ma famille, qui va redoubler nos respects pour lui, & qui nous attirera ceux de tout le Bourg. Après cette petite exhortation, Nahou sortit du Temple, retira la porte qui se ferma sur lui, & laissa sa fille en proie aux desirs du digne Ministre d'un tel Dieu.

Asfer pénétrée de l'acte de Religion qu'elle alloit faire, se prosterna alors suivant ses instructions, le visage contre terre ; & pendant que cette innocente créature adressoit de ferventes prieres à Ram : O Ciel ! me dis-je en moi-même, comment souffrez-vous que des scélérats abusent ainsi un peuple crédule, & deshonorent leurs femmes & leurs filles ? Grand Mahomet, puissant envoyé de Dieu ! vous qui ne devez regarder ces infamies qu'avec une horreur extrême, que ne fai-

tes-vous lancer la foudre sur ces impies ! Ah ! puissai-je aux dépens de ma vie, contribuer à détruire une Secte aussi abominable.

LXXVII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm ; racontée par lui-même.

A PEINE eus-je achevé cette espece de priere, que je me sentis animé d'un saint transport, & que je fus sans doute inspiré de l'esprit de notre divin Prophête ; j'attendis que le fourbe de Bramin fût sorti de son souterrain ; qu'il eût relevé de terre l'innócente Asfer ; qu'il lui eût fait connoître sa passion ; & lorsque cette simple créature éblouie par la figure brillante de l'imposteur, se disposoit avec respect à recevoir ses caresses, je sortis de l'endroit où j'étois caché ; & mettant le sabre à la main, j'abbatis le Bramin sans vie à mes pieds.

Asfer en ce moment, fut si étonnée, qu'elle se laissa tomber sur un petit lit, sur lequel elle devoit passer la nuit avec ce fourbe; mais la prenant par la main: Belle Asfer, lui dis-je, ne crains rien, tu vois en moi l'ami de Dieu & son envoyé; en un mot, je suis Mahomet, qui, las des abominations de ces impies, ai résolu de détruire leur Temple, leur Idole & leur Religion; je lui montrai alors le passage pour aller au souterrain; je lui fis connoître l'imposture de ces misérables, & que loin que Ram fût un Dieu puissant, comme on le leur faisoit accroire, ce n'étoit qu'une vaine Idole, faite de la main des hommes, & que leur aveuglement portoit ensuite à l'adorer. Je t'ai sauvé l'honneur, lui dis-je, je vais te reconduire à ton pere; dis-lui de ma part, qu'avant que le jour paroisse, il assemble tous ceux de sa Secte, qu'il vienne avec eux dans le Temple, voir le Dieu auquel il te sacrifioit; ordonne lui de

ma part de massacrer ces infâmes Ministres de Ram, sans aucune pitié, & assure-le que si tous les Gentils de ce Bourg ne reconnoissent pas Dieu, & Mahomet pour son Envoyé, je ferai pleuvoir sur eux le feu du Ciel, qui les réduira tous en cendres.

J'étois en ce moment animé d'un si saint zele, poursuivit Abderaïm, qu'il y a apparence que je parus être à Asfer, quelque chose de plus qu'un homme ordinaire. Persuadée de ce que je lui disois, elle fit entre mes mains abjuration de son idolâtrie; & sortant avec elle du Temple sans en refermer la porte, je la conduisis chez elle, à travers les éclairs & le tonnerre, que cette simple fille prenoit pour l'effet de mes menaces; & que le Prophête, qui, sans doute m'avoit inspiré ce langage, avoit en ce moment obtenu du Ciel, pour confirmer ce que je venois d'avancer en faveur de notre Religion.

Quand nous fûmes à la porte d'As-

fer, dont heureusement la maison faisoit le coin d'une rue, j'y heurtai de toutes mes forces, & quand je crus m'appercevoir qu'on se mettoit en mouvement pour venir ouvrir, je profitai de l'obscurité qui regnoit dans les intervales qu'il n'éclairoit pas, & je me coulai dans la rue prochaine; de sorte que cette belle fille ne me trouvant plus à côté d'elle, lorsqu'on lui vint ouvrir la porte, ne douta point que je n'eusse disparu au moment qu'elle n'avoit plus besoin de mon secours.

Il y a apparence qu'Asfer s'acquitta parfaitement des ordres que je lui avois donnés, & qu'elle n'eut pas de peine à persuader son pere de l'imposture des Bramins; car ayant sur l'heure assemblé tous les Gentils qui demeuroient dans ce Bourg, & s'étant transportés dans le Temple, ils ne furent pas plutôt convaincus par la mort du faux Dieu qu'ils reconnurent parfaitement, de la débauche de

leurs Prêtres, & de l'abus que ces scélérats faisoient de leur ridicule Religion, qu'y renonçant tous d'un consentement unanime, ils envoyerent en diligence chercher le Cady d'Agra, dont leur Bourg n'étoit éloigné que d'une demie lieue, le firent instruire de l'aventure d'Asfer, & le prierent de se transporter, sans différer, dans leur Temple. Cela fut exécuté si promptement & avec tant de secret, que tous les Bramins étoient encore dans un profond sommeil, lorsque le Cady & ses Archers en entrant dans leur Cloître par le souterrain, les arrêterent. Ils furent conduits à Agra chargés de chaînes, & le lendemain ayant avoué dans les tourmens leur imposture & leur débauche, ils furent brûlés vifs dans la place publique ; leur Temple & leur demeure furent détruits jusqu'aux fondemens, leur Idole fut brisée en mille morceaux ; & tous les Gentils du Bourg, ainsi que ceux d'Agra, sans en excep-

ter un ſeul, firent profeſſion de la Religion de notre Prophête, & ce jour fut marqué comme un des plus illuſtres & des plus vénérables, par rapport à un événement auſſi ſurprenant.

Je n'avois garde, comme l'on peut croire, de faire connoître la part que j'avois dans cette aventure; ſatisfait de la ruſe dont je m'étois ſervi pour étendre la Religion de notre ſaint Prophête, je m'en applaudiſſois en ſecret; & il y avoit trois jours que j'étois à Agra dans le Karavenſerail de Ville, lorſqu'une autre nuit je repoſois profondément, je crus voir en rêve l'Envoyé de Dieu. Abderaïm, me dit-il, je ſuis content de toi, tu as exécuté de point en point mes intentions; le Temple des Gentils eſt détruit, leur Religion eſt abolie, celle de Dieu eſt exaltée, & tout cela s'eſt fait par ton moyen; je prétends te récompenſer d'une ſi grande action; mais comme je ne puis m'oppoſer à ce qui eſt écrit ſur l'*Hom-*

mal Ketab (*a*), & que tu ne peux réjoindre de long-tems d'ici ta femme & ton fils, je veux pendant ce tems charmer tes ennuis; & pour cet effet, je vais moi-même te conduire dans un lieu de délices, où par anticipation, tu verras les plaisirs réservés aux vrais Croyans.

LXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

LE Prophête alors m'ayant enlevé par le toupet de cheveux que nous portons sur la tête, il me transporta en moins d'un clin d'œil, devant un Dôme fabriqué de perles blanches, dont la porte étoit d'émeraudes, & la serrure d'or, & cet Edifice étoit d'une grandeur si extraordinaire, que l'Er-

(*a*) La Table de Lumiere.

voyé de Dieu m'assura que quand même tous les Hommes & tous les Anges seroient réunis ensemble au-dessus de Dôme, ils ne paroîtroient à nos yeux que comme quelques petits oiseaux sur la branche d'un grand Arbre; alors m'ayant posé à terre: prononce avec moi, me dit-il, ces paroles mystérieuses, *Bismilla* (a) *Irrahamam Irrahim.*

Je n'eus pas plutôt obéi au Prophête avec un profond respect, poursuivit Abderaïm, que la porte s'ouvrit; j'entrai alors sous un pavillon dont la beauté & le brillant des pierres précieuses m'éblouirent à un point que je demeurai pendant un tems très-considérable dans une espece d'extase.

Quand je fus un peu revenu à moi, je ne vis plus le Prophête, mais j'apperçus à mes côtés un Ange qui me parla ainsi. Oh! homme heureux,

(a) Au nom de Dieu clément & miséricordieux.

puiſque tu es ami de l'Envoyé de Dieu, j'ai charge de te faire voir toutes les raretés de ce lieu : regarde ſous ce riche Pavillon, la force de ces quatre Fleuves dont le premier eſt d'eau claire, le ſecond de lait, , le troiſieme de de vin, & le dernier de miel. Sache que quiconque prononcera d'un cœur pur les ſaintes paroles qui t'ont ouvert la porte du Dôme, il boira de la douce & agréable liqueur de ces quatre fleuves, qui produira ſur lui des merveilles ſi extraordinaires qu'elles paroiſſent incroyables à ceux qui ne profeſſent pas la loi dictée par Gabriël au Prophête de Dieu; mais puiſque tu as contribué à la faire connoître aux Gentils, que tu as tiré de l'erreur & du précipice où ils étoient plongés, je vais te faire voir une partie de ces merveilles : avance dans ce jardin délicieux, examine ce grand Arbre qui ſe nomme *Touba*, la racine eſt de perles, ſes branches d'émeraudes, & ſes feuilles de ſoie fine ; il pouſſe juſqu'à

ſoixante & dix mille branches, dont chaque bout touche l'Arcade qui ſoutient le Trône du grand Dieu que nous adorons, de ſorte qu'il ne ſe trouve aucune fenêtre, pavillon ou dôme dans le Paradis, qui ne reçoive ſon ombrage de quelque branche de cet Arbre, & tous ceux qui habitent ſous ces bâtimens magnifiques & précieux, en peuvent facilement cueillir le fruit, & en prendre à leur goût autant qu'ils en ſouhaitent.

Vois-tu, pourſuivit l'Ange, cet autre Arbre, à l'extrêmité des branches duquel pendent une infinité de veſtes brochées d'or, & au-deſſous des chevaux aîlés portant ſur leurs dos des ſelles d'or ornées de perles & de rubis. Les grands, les petits Prophêtes & les bien aimés de Dieu, ſe ſervent de cette magnifique monture pour voler dans le Paradis, le parcourir & en admirer les richeſſes ſurprenantes, & lorſque ceux qui ſe trouvent préſens à ce ſpectacle ſi ſurprenant diſent

à

à Dieu : Seigneur par quel privilege ces esclaves ont-ils obtenu de toi cette riche & avantageuse monture ? C'est leur répond le grand Dieu, parce qu'étant vivans, *ils faisoient l'oraison & veilloient pendant que vous dormiez ; c'est parce qu'ils alloient combattre contre les Infideles pendant que vous restiez tranquilles & de repos dans vos maisons ; c'est parce qu'ils jeunoient pendant que vous faisiez bonne chere, & que vous étiez mollement assis sur vos soffas, buvant le caffé avec vos amis ; c'est parce qu'ils distribuoient des aumônes aux pauvres & aux savans, pendant que vous les rebutiez, & que vous vous montriez plus réservés à votre égard.*

Comme tu as fidelement exécuté ces points essentiels de la Religion du Prophête, continua cet Ange, & que tu as étendu sa loi sur les Gentils, il t'est permis de te servir d'une de ces montures. Alors deux chevaux aîlés s'étant détachés de l'arbre, ils se vin-

rent poser à nos pieds ; nous montâmes dessus, & nous parcourûmes tout ce saint lieu avec une vîtesse incompréhensible, sans que tous les objets ravissans qui se présentoient à mes yeux, en fussent vûs moins distinctement.

Il est impossible, illustres Perises, poursuivit Abderaïm, de vous raconter en détail toutes (*a*) les merveilles que je vis dans ce bienheureux séjour ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une de ces belles filles à sourcils noirs, qui sortit de son pavillon au moment que nous passions devant elle. Elle portoit ses mains sur son front pour

(*a*) Une relation du Paradis de Mahomet aussi exacte, aussi ridicule, & aussi remplie d'extravagances, se trouve écrite & imprimée dans la religion ou Théologie des Turcs par *Echialle Mufti*, 2 *Partie depuis le folio* 83. *jusqu'au* 108. Il est difficile de concevoir comment des gens sensés peuvent ajouter foi à de pareilles puérilités, dont le détail est encore infiniment plus circonstancié dans ce Livre.

quelqu'ombre au milieu de la clarté dont elle étoit environnée, & pour pouvoir nous regarder plus fixement.

Elle ne m'eut pas plutôt apperçu avec mon conducteur, qu'elle se prit à rire; & montrant ses dents, il en sortit une lueur si extraordinaire, qu'elle répandit une lueur surprenante dans tout le Paradis.

L'Ange surprit à l'aspect de cette beauté qui brilloit avec tant d'éclat, pencha la tête contre terre pour lui faire plus d'honneur; mais cette fille lui ayant dit : *Oh! Dépositaire des secrets du grand Dieu, leve la tête & me regarde.* L'Ange obéit, se releva, l'envisagea fixement, & lui répondit : *Je suis de ceux qui crient sans cesse le grand Dieu est purificateur. Je te connois bien*, reprit cette fille, *mais toi pourrois-tu bien deviner qui je suis?* L'Ange ayant témoignée par son silence qu'il ignoroit son essence : *Je suis*, continua-t-elle, *une de ces belles filles que Dieu a créé exprès pour*

remplir les desirs de ceux qui seront portés d'inclination à habiter avec moi dans ce saint lieu.

LXXIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

L'ANGE, mon conducteur, poursuivit Abderaïm, me fit voir la source des deux fontaines purificatoires, qui éteignant la jalousie, la haine, la trahison, & les autres défauts auxquels les hommes sont si sujets, & dont ils doivent boire avant que d'entrer dans le Paradis, il me conduisit à la citerne de notre Prophête, dans lequel tout fidele croyant, s'étant plongé & lavé la tête, il en sortira avec une face plus resplendissante & plus brillante que la Lune dans son quatorzieme jour. J'examinai ensuite avec attention

les ſept murailles qui entourent ce lieu ſi vénerable, & dont chacune eſt ſi brillante, qu'elle porte ſa clarté à plus de cinq cens journées de chemin.

Pendant que je parcourois ainſi tant de beautés, avec une vîteſſe inconcevable, je voyois ſouvent autour de moi, les bienheureux Habitans de ce ſaint lieu; ils me paroiſſoient frais, jeunes, les yeux étincelants comme des étoiles, & portant de belles mouſtaches vertes pour les diſtinguer d'avec les femmes, je les vis à table manger des mets & des ragoûts les plus exquis, qui n'avoient pas paſſé par le feu; mais ce qui me ſurprit, c'eſt qu'après qu'ils paroiſſoient raſſaſiés, je vis des oiſeaux deſcendre de l'air, dont pluſieurs volant ſur la tête de ces élus, leur diſoient: *Je ſuis un oiſeau dont les os ſont ſemblables à ceux d'un Chameau, qui ai bû de l'eau pure des fontaines de Salſebil & Kiafour, qui enſuite me ſuis repu*

des herbes odoriférantes qui croissent dans le Paradis. Alors les bienheureux ne paroissoient pas plutôt souhaiter de goûter de ces oiseaux, qu'ils tomboient [a] tous rôtis & accommodés sur la table, selon le goût de ceux qui les mangeoient; & ensuite par le plus grand des prodiges, ils ressuscitoient dans le moment & s'envoloient.

L'Ange voyant ma surprise : ne t'étonne pas, me dit-il : de ce que tu vois; cet Oiseau que l'on a beau manger, & dont la chair ne diminue point, est l'image sensible de l'Alcoran, dont chacun peut tirer profit; qu'on a beau lire sans qu'on en perde le goût, & sans que la force des paroles en soit énervée. Alors nous étant retrouvés sous le même Dôme

(a) Voilà ce qui s'appelle un véritable pays de Cocagne. Voyez Echialle Mufti, Parti 2 folio 108.

d'où nous étions partis, nous quittâmes nos chevaux qui retournerent à leurs postes; l'Ange disparut, & je retrouvai le Prophête, aux pieds duquel m'étant prosterné, pour le remercier d'une grace qu'il a accordée à peu de mortels; je vais te reporter sur la terre, me dit-il, tu y trouveras un de mes favoris, qui t'y donnera tous les secours dont tu auras besoin; mais combien crois-tu avoir été de temps dans ce séjour de délices? Oh! saint Envoyé de Dieu, répondis-je, ai-je passé plus de sept minutes dans ce lieu vénérable? Tu y as été sept ans & plus, me dit-il; voilà comme les heures s'écoulent dans la demeure éternelle de ceux qui seront docile à mes commandemens.

Instruis mes fideles serviteurs d'un si grand événement; malheur à ceux qui n'ajouteront pas foi à tes discours; alors me prenant par mon toupet de cheveux, le Prophête me

transporta sur les pas d'une Mosquée, où il me laissa endormi ; j'aurois pris tout ce que je viens de vous dire pour un rêve, si me souvenant parfaitement que j'étois couché dans le Karavenserail d'Agra, je ne m'étois pas retrouvé à mon réveil sur les pas d'une Mosquée, que j'appris être celle de Tangut ; & que nous étions plus avancés de sept ans dans le siecle, que quand je m'étois endormi.

Mon premier soin fut d'entrer dans la Mosquée, pour y remercier le Prophête des graces qu'il venoit de répandre sur ma personne ; & après la priere, ayant reçu de l'Iman la permission de parler au peuple, je lui rapportai avec une éloquence que le Prophête m'avoit, sans doute, communiquée, le voyage que je venois de faire dans son Paradis. Quoique je leur racontasse des choses assez difficiles à croire, aucun ne parut incrédule à ce ré-

cit ; au contraire, je fus regardé de tous les Auditeurs avec une extrême vénération, & le Sultan de Tangut ayant été informé de ce que je venois de rapporter au peuple, envoya chez l'Iman qui m'avoit emmené dans sa maison, me prier de me rendre à son Palais.

Je trouvai à sa porte un cheval magnifique, dont la selle étoit couverte d'étoffe d'or, & la bride brodée en perles, & couverte d'émeraudes ; je montai dessus, & quatre Imans, dont celui qui m'avoit reçu étoit du nombre, m'ayant escortés, je fus accompagné dans cette route de tout le peuple qui me combloit de bénédictions. Arrivé au Palais, j'y fus reçu avec beaucoup de respect par les Officiers du Sultan, auprès duquel étant parvenu, je voulus me prosterner à ses pieds ; il m'en empêcha, & m'embrassant avec beaucoup de bonté, il me fit connoît-

tre que je lui ferois plaisir de lui raconter l'histoire de ma vie : je le fis sans me faire prier, & m'étendant beaucoup sur les merveilles que j'avois vues dans le Paradis de notre saint Prophête, je le touchai tellement par ce récit, que je vis ses larmes couler en abondance. Oh! saint homme, & ami de l'ami de Dieu, me dit-il, que tu es heureux d'avoir vu de ton vivant des choses aussi merveilleuses ! Quelqu'incroyables qu'elles paroissent être, je suis bien persuadé qu'elles sont véritables ; & je te conjure de vouloir bien édifier par un récit aussi saint une de mes Sultanes, qui ne me paroît pas bien convaincue de la vérité de notre Religion : je puis sans crainte exposer à ses regards un mortel, qui a vû les beautés incomparables des Houris.

Eh! Seigneur, repris-je, cette vue, quoiqu'au dessus de toute expression, ne m'a point fait oublier

la Princesse de Carizme ; & plus le moment auquel je dois la retrouver approche, plus j'ai d'impatience de rejoindre une épouse que j'adore : Je risquerai donc encore moins de te faire voir la Sultane dont je t'ai parlé, me dit-il, puisque le cœur rempli d'une passion violente, sa beauté telle qu'elle puisse être, ne fera aucune impression sur tes sens ; je puis cependant t'assurer qu'elle est presque comparable à ces belles filles aux sourcils noirs, que tu as vues dans ton voyage mystérieux.

Eh bien, Seigneur, dis-je alors, puisque vous le souhaitez, je verrai donc cette Sultane, mais je vous jure par la pierre (*a*) blanche

(*a*) C'est la pierre noire que l'on voit à la Mecque, & laquelle de blanche qu'elle étoit, à ce que disent les Spectateurs de Mahomet, devint noire par l'attouchement d'une femme qui étoit dans l'état de la souillure legale.

qu'Adam apporta du Paradis, & qui tomba en héritage à Ibrahim, Ismael & ses descendans, que sa beauté, quelque touchante qu'elle puisse être, n'altérera pas dans mon cœur l'amour violent que je ressens pour Zarat-Alriadh. Et moi, me dit alors le Sultan, j'ai tant de vénération pour un homme, tel qu'est Abderaïm; que quelque chere que me soit la Sultane, s'il se trouvoit touché de ses attraits, je lui promets sur ma tête, que je la lui céderai dans le moment même.

A ces mots, le Sultan m'ayant pris par la main, & m'ayant conduit dans l'intérieur de son Palais, nous entrâmes dans un sallon superbe, où le premier objet qui me frappa la vue, fut la Princesse de Carizme, dont j'étois séparé depuis si long-temps. Je fus en ce moment si émû à cette vue inespérée, & si affligé en même-temps de pen-

ser que cette Princesse étoit l'épouse du Sultan, que pénétré de la douleur la plus vive, je me laissai aller sans connoissance sur un sopha, qui se trouva proche de moi.

LXXX. SOIRÉE.

Fin de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par lui-même.

CE ne fut qu'après plus d'une demie heure, que je revins à moi; je me trouvai alors avec surprise entre les bras de Zarat-Alriadh, & comme j'avois les yeux noyés de larmes, & qu'une pâleur mortelle paroissoit sur mon visage, le Sultan de Tangut, qui vit bien que ses discours m'avoient réduit en cet état, m'embrassa tendrement: rassurez-vous, me dit-il, mon cher Abde-

raïm, la Princesse de Carizme n'est pas du nombre de mes femmes; la Sultane à qui elle doit le jour étoit ma sœur, & ce n'est point sans mystere qu'elle se trouve aujourd'hui dans mon Sérail.

A une nouvelle si peu attendue, je passai de la mort à la vie, & le Sultan m'ayant laissé seul avec elle, je lui racontai les aventures qui m'étoient arrivées depuis le moment de notre cruelle séparation; elle en fut très-étonnée, & l'ayant à mon tour priée de me faire le récit de ce qu'elle étoit devenue depuis ce triste moment, voici de quelle maniere elle me parla.

HISTOIRE

De la Princesse Zarat-Alriadha, racontée par Abderaïm.

VOUS pouvez croire, mon cher Abderaïm, me dit la Princesse, quelle douleur je ressentis quand je ne vous vis point revenir avec Mouïad le soir que vous fûtes vendus l'un & l'autre par le perfide Capitaine : il feignit de vous faire chercher avec beaucoup de soin, & n'ayant point de vos nouvelles, il me dit qu'il falloit que vous vous fussiez écartés du bord de la mer, & que vous eussiez été dévorés par les tigres, qui étoient assez communs dans ces quartiers. Comme cela ne me paroissoit que trop vraisemblable, mon désespoir redoubla à un point que je résolus de me laisser mourir,

Je fus trois jours sans boire ni manger, quelque priere que me fît ce scélérat; & comme il souhaitoit que je rentrasse dans le vaisseau, il usa d'une ruse qui lui réussit: Madame, me dit-il, votre époux ni votre fils ne sont pas morts, je viens d'apprendre d'un habitant de cette Isle, que le dernier vaisseau qui est parti de ce Port les a enlevés; le Capitaine qui y commande est sujet à faire de pareils tours; je sais qu'il ne se pique pas d'une exacte probité; mon vaisseau est meilleur voilier que le sien, il est prêt à partir, je me flatte de le joindre avant qu'il soit entré dans aucun Port, & de les lui enlever, & je verserai jusqu'à la derniere goute de mon sang, plutôt que de souffrir qu'il ne m'ait fait impunément un affront aussi sanglant.

Séduite par des discours où il y avoit une apparence de bonne foi, & par l'espérance de vous retrouver, je pris quelque nourriture; j'entrai dans

son vaisseau, & nous quittâmes aussitôt le Port; mais à peine fûmes nous en pleine Mer, que le Capitaine entrant dans sa chambre qu'il m'avoit cédée; ce que je vous ai dit de l'enlévement de votre époux & de votre fils, est purement imaginé, me dit-il; ils ont été réellement la proye des tigres; mais, Madame, je n'ai pas cru devoir vous abandonner à votre douleur; j'en ai été d'autant plus touché, que je vous aime avec toute la passion imaginable, & il ne tiendra qu'à vous de réparer la perte que vous avez faite, en m'acceptant pour époux.

Je fus si surprise du compliment, & de la proposition du Capitaine, que j'en restai immobile, ensuite faisant réflexion sur sa conduite: Ah! scélérat, m'écriai-je, je vois bien que tu as disposé de la vie ou de la liberté de mon époux & de mon fils; tu les as regardé comme des obstacles invincibles à tes infâmes desirs; mais ne

crois pas en être plus avancé auprès de moi, & sache que je préférerai toujours la mort la plus cruelle à l'horreur d'être soumise à tes volontés.

Ce Capitaine qui étoit un homme extrêmement violent, ne put s'entendre traiter ainsi sans frémir de rage. Je te donne une heure pour faire tes réflexions sur l'avantage que je t'offre, me dit-il, avec des yeux étincelans de fureur; passé ce tems, crains les effets de ma juste colere & de mon ressentiment. Mon amour irrité n'aura plus pour toi aucune considération.

Le Capitaine me quitta ensuite, & me laissa dans la plus cruelle situation où je pusse me trouver; j'employai presque tout le tems que ce perfide m'avoit donné à verser un torrent de larmes, & le moment auquel il devoit revenir étoit prêt d'expirer, lorsqu'après avoir invoqué de tout mon cœur le Saint Prophête, je me sentis tout d'un coup fortifiée contre les

entreprises du Capitaine, & mon courage augmentant de moment en moment, je cherchai dans ses coffres qu'il avoit laissé ouverts, pour voir s'il n'y auroit pas quelque poignard. J'y trouvai un sabre, dont m'étant saisie, j'attendis ce misérable avec un ferme dessein de lui ôter la vie, & je me mis derriere la porte de cette chambre qu'il avoit barricadée par dehors. Il ne manqua pas à sa parole, & à peine l'heure qu'il m'avoit donnée fut-elle passée, que se présentant dans la chambre, je lui abattis la tête d'un coup de sabre; alors la prenant par le toupet, je sortis sur le tillac, & m'adressant aux Officiers subalternes; Voilà, leur dis-je, la tête de votre infâme Capitaine; c'est ainsi que je fais traiter un scélérat, qui après avoir fait assassiner ou vendre comme esclaves mon époux & mon fils, vouloit encore attenter à l'honneur de la Princesse de Cariame.

LXXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zarat-Alriadh, racontée par Abderaïm.

APPAREMMENT que le Capitaine n'étoit pas fort aimé dans le vaisseau ; car je ne vis personne fâché de l'action que je venois de faire ; au contraire celui qui naturellement devoit lui succéder ayant pris la parole : Madame, me dit-il, il n'y a personne sur ce bord qui ne soit très-disposé à vous rendre tous les respects qui sont dûs à votre sexe & à votre rang ; si les intentions du Capitaine nous avoient été connues, vous devez bien être persuadée, quelqu'autorité qu'il eût dans ce vaisseau, & quoique la meilleure partie de la cargaison lui appartînt, qu'il n'auroit pas été le maître de votre destinée, & pour vous faire connoître les dispositions où nous

ſommes à votre égard, trouvez bon que nous ne recevions pas d'autres ordres que de vous.

Avant que je puſſe répondre à un compliment auſſi poli, & auquel je ne m'attendois pas, tout l'équipage marqua par de grands cris de joie, qu'il approuvoit la propoſition de cet Officier, & chacun étant venu me rendre alors ſes hommages, je ne crus pas devoir refuſer l'honneur que l'on me faiſoit ; vous pouvez juger, mon cher Abderaïm, continua la Princeſſe, & de ma joie, & de l'embarras où j'étois ; j'aſſemblai ſur le champ le Conſeil, & les ayant priés de ſe choiſir parmi eux une perſonne qui fût en état de gouverner le vaiſſeau, j'appris avec beaucoup de plaiſir qu'ils avoient élu celui qui m'avoit porté la parole, comme le plus capable.

Le nouveau Capitaine ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité, qu'ayant ſur le champ fait couper

en quatre quartiers le cadavre de celui auquel il venoit de succéder, il le fit jetter à la mer, & m'ayant ensuite demandé de quel côté je souhaitois qu'ils fissent route, je lui fis entendre que je ne serois pas fâchée que nous pussions reprendre celle du Port le plus prochain de Carizme. On exécuta mes volontés, nous voguâmes pendant environ deux mois, avec un temps des plus favorables; mais ayant été obligés de relâcher à un Port connu de nos Matelots, pour y prendre quelques provisions, il nous y arriva une scêne assez plaisante.

Le Capitaine de notre vaisseau ayant résolu d'acheter quelques esclaves dont on faisoit commerce en cet endroit, deux habitans du lieu, l'un nommé (*a*) Okilan, & l'autre Ildirim(*a*), tous deux très-mauvais sujets, avoient conçu

(*a*) *Okilan* signifie serpent volant.
(*b*) *Ildirim*, le foudre.

l'un contre l'autre une haine mortelle, & elle alla si loin, qu'ils résolurent de s'enlever leurs femmes, & de les vendre au Commandant de notre vaisseau; ce qu'ils exécuterent presqu'en même tems. Okilan ayant forcé de nuit la maison d'Ildirim, il s'empara de sa femme, & l'ayant menacée de la poignarder si elle se faisoit connoître pour être de condition libre, il l'amena sur notre bord, & la présenta au Capitaine, à qui il la fit cent pieces d'or : celui-ci surpris qu'on lui demandât une somme aussi considérable, ayant dit à Okilan que cette esclave étoit d'un prix trop excessif, & qu'il venoit d'en faire emplette d'une plus jeune & plus jolie qui lui avoit coûté la moitié moins : cela est impossible reprit ce scélérat, nos Habitans connoissent trop le prix des belles femmes, pour t'en avoir donné à si bon marché une telle que tu me la dépeins, & si cela est véritable, je t'accorde celle-ci pour le même prix.

Il est aisé de te convaincre de ce que je viens de te dire, répliqua le Capitaine ; alors s'étant fait amener l'esclave en question, & qu'il venoit d'acheter il n'y avoit pas une demie heure, Okilan fut dans une surprise & dans une fureur inconcevable de reconnoître se femme dans cette esclave, & d'apprendre que c'étoit Ildirim qui l'avoit vendue : quelqu'occupé qu'il fût de sa douleur, il songea moins à la retirer des mains du Capitaine, qu'à le presser de prendre la femme de son ennemi pour tel prix qu'il en voulût donner, afin que ces deux femmes ayant été à la discrétion du Capitaine, ce ne fût pas pour lui seul, parmi ses Compatriotes, un sujet perpétuel de honte & de raillerie.

Pendant que cette scène si singuliere se passoit sur notre vaisseau, Ildirim comblé de joie de s'être vengé de son ennemi par l'endroit le plus sensible & le plus délicat, étoit à peine rentré chez lui, qu'apprenant avec la douleur

douleur la plus vive que pendant qu'il étoit allé chez Okilan, sa maison avoit été forcée, & sa femme enlevée, il ne douta point que son ennemi capital ne fût l'auteur de cette violence, & courant promptement à sa chaloupe, il aborda notre vaisseau au moment qu'Olikan proposoit au Capitaine de lui revendre sa femme; ces deux hommes à la vûe l'un de l'autre, furent en ce moment saisis d'une telle rage, que sans cousulter que leur fureur, ils se saisirent au corps, se précipiterent dans la mer, suivant les apparences, aucun des deux n'ayant voulu quitter son ennemi qu'il ne l'eût étouffé ou noyé, ils périrent sous les flots, puisque quelque diligence qu'on pût faire pour les secourir, il fut impossible de les réchapper.

Informée de cette aventure si extraordinaire, je fis venir devant moi ces deux femmes, & j'envoyai chercher le Commandant du Port pour

les lui remettre entre les mains; me chargeant de rembourser au Capitaine ce qu'il avoit payé pour elles; mais elles me parurent si mécontentes de leurs maris, en particulier, & en général si peu prévenues pour tous les Habitans de ce lieu, qu'elles le supplierent de vouloir bien les emmener avec moi.

Comme elles n'avoient pas d'enfans, & que le Commandant du Port ne s'opposa pas à leur départ, je les pris volontiers à mon service, & leur promis d'avoir soin de leur fortune quand nous serions de retour à Carizme. Nous mîmes à la voile quelques heures après, & ayant entendu raconter à une de ces femmes, que sur un rocher situé sur le bord de la mer à douze lieues du lieu d'où nous partions, il y avoit un saint Derviche qui vivoit en solitaire, & qui avoit de grandes correspondances avec le Ciel, puisqu'il découvroit les choses les plus cachées, je résolus

d'aller lui rendre une visite pour savoir des nouvelles de mon cher Abderaïm. J'y allai en effet, continua la Princesse, & je le trouvai extrêmement malade dans une grande grotte, située dans le roc au sommet de la montagne ; & l'ayant abordé : Madame, me dit-il, avant que je lui adressasse la parole, vous savez que vous devez être encore très long temps séparée de votre époux & de votre fils. Ces momens ne vous paroîtront courts que par la maniere dont vous les passerez ; retournez à votre vaisseau, faites présent à l'équipage de toute la cargaison dont ils vous ont rendu la maîtresse ; distribuez tous les diamans qui vous restent entre les Officiers, & revenez ensuite en ces lieux avec ces deux femmes seulement ; vous y trouverez tout le soulagement possible à vos maux.

Je fus tellement étonnée, me dit alors Zarat-Alriadh, de ce que me

conſeilloit ce ſaint Solitaire, que je n'héſitai pas à lui obéir. Je retournai au vaiſſeau, j'exécutai ſes ordres, & malgré les obſtacles que la politeſſe des Officiers mit à mon deſſein, j'y demeurai ferme, & ne voulus point retourner à la grotte du bon Derviche, que je n'euſſe vû le vaiſſeau bien éloigné de l'endroit où il avoit abordé.

Je remontai alors avec beaucoup de peine, & cependant avec une extrême confiance, à la demeure du Vieillard; mais jugez de mon étonnement & de ma douleur de voir qu'il avoit perdu la parole; & qu'il paroiſſoit être à l'agonie; je grimpai ſur le haut du rocher, pour voir ſi je ne pourrois pas faire quelque ſignal au vaiſſeau; il étoit ſi avancé en mer, que je perdis toute l'eſpérance de jamais le rejoindre, & que je me livrai au plus affreux déſeſpoir.

Ces deux femmes qui m'avoient

conseillé ce voyage, étoient dans un état difficile à exprimer: cependant voyant qu'il n'y avoit pas de remède à nos maux, je les exhortai à prendre courage, nous retournâmes à la grotte, & nous y arrivâmes au moment que le bon Derviche venoit d'expirer.

LXXXII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de la Princesse Zarat-Alriadh, racontée par Abderaïm.

COMME nous avions pris notre résolution contre cet événement, auquel nous avions lieu de nous attendre, nous fûmes moins effrayées qu'embarrassées, de ce que nous ferions de ce bon vieillard; & nous raisonnions mes deux femmes & moi, sur la manière dont nous lui donnerions la sépulture, lorsqu'accablées

de fatigues, nous nous endormîmes profondément. Je ne saurois dire combien dura notre sommeil; mais il y a apparence que nous étions bien avancées dans la nuit, lorsque je crus entendre parler quelqu'un auprès de moi; cela me fit ouvrir les yeux, & j'apperçus en ce moment la grotte éclairée par plus de cent lampes de cristal, qui produisoient une lumière si vive, que j'en fus éblouie; je réveillai doucement mes deux femmes; elles furent aussi surprises que moi, d'un spectacle aussi singulier; & notre étonnement augmenta encore, en voyant entrer dans la grotte six jeunes garçons vêtus de blanc, & d'une beauté inexprimable, qui emportèrent le corps du Vieillard vers une fontaine qui étoit à une porte de la grotte, où après l'avoir lavé & enveloppé d'un drap, ils le remirent sur son lit.

Pourquoi, alors dit l'un de ces beaux garçons, ne mettons nous pas

en terre ce fidèle croyant? Nous attendons, reprit un autre, le digne Neveu du grand Alroamat, c'est lui qui doit nous marquer l'endroit où doit être déposé le corps de ce saint homme; il ne peut tarder, puisqu'il doit se rendre ici vers le milieu de la nuit. En attendant son arrivée, prions le Tout-Puissant qu'il déploie sa miséricorde sur cet illustre Solitaire.

Alors ces jeunes garçons prononcerent plusieurs chapitres de notre divin Alcoran, avec un recueillement dont nous fûmes édifiées. Il n'y avoit pas une demie-heure qu'ils étoient dans ce pieux exercice, lorsque le sage qu'ils attendoient ayant paru, ils se prosternerent le visage contre terre à son arrivée.

Le Neveu d'Alroamat dont le visage étoit si brillant, que nous n'osâmes jamais le regarder en face, ayant fait en peu de paroles l'éloge du saint Solitaire, montra ensuite du doigt à ses Ministres le coin où nous étions

& leur ordonna de lever une grande pierre, ſur laquelle ils trouveroient gravée une Sentence de l'Alcoran. Ces jeunes garçons qui ne nous avoient pas encore apperçues, s'approcherent de nous, & ſe diſpoſoient à exécuter les ordres du ſage, lorſque nous voyant ſur cette pierre, ils témoignerent beaucoup de ſurpriſe de nous trouver dans ce lieu. Eſt-ce que trois femmes vous font peur, leur dit alors le Neveu du grand Alroamat ? Priez-les de ſe ranger, elles ne ſont pas en ces lieux ſans myſtere; nous nous levâmes auſſitôt, & deux de ces beaux garçons ayant levé la pierre, les quatre autres ſe chargerent du corps qu'ils porterent, ſuivis du ſage, & deſcendirent avec eux par un eſcalier qui étoit auſſi éclairé que la grotte. Comme je commençois à me faire à ces merveilles, continua Zarat-Alriadh, je pris mes femmes par la main, & je ſuivis ce convoi; je vis

mettre le Solitaire dans un tombeau de marbre blanc, qui étoit au milieu d'un sallon superbe; & à peine cette cérémonie fut-elle achevée, que toutes les lumières s'éteignirent; & que je n'entendis plus le moindre bruit.

LXXXIII. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire de la Princesse Zarat-Alrialdh, racontée par Abderaïm.

CE fut en ce moment que mes femmes pensérent mourir de frayeur, & je vous avouerai que je ne fus guere moins émue; cependant mettant toute ma confiance en notre souverain Prophéte, je le priai de ne pas abandonner; & je n'eus pas plutôt prononcé trois fois les paroles que la Fée Mergian-Banou vous avoit enseignées, que je me trouvai

transportée avec mes deux femmes dans un jardin délicieux, où nous apperçûmes un Météore nouveau, qui, à la place du Soleil, y produisoit une lumiere très-vive; il formoit un ovale parfait, d'un bleu obscur qui étoit tout parsemé d'étoiles; celle du milieu de beaucoup plus grande que les autres paroissoit dominer, & le tout produisoit une lumiére à peu près pareille à celle de l'Aurore lorsque le Soleil est prêt à paroître, mais beaucoup plus éclatante. Nous étions fort surprises d'un événement aussi extraordinaire, lorsque nous vîmes sortir de dessous un berceau d'orangers, une femme d'un air des plus majestueux; elle nous aborda avec beaucoup d'affabilité; & m'embrassant tendrement: Princesse de Carizme, me dit-elle, je suis Mergian-Banou, qui ai protégé Abderaïm; je n'ai pû m'opposer en sa faveur & en la vôtre, à ce qui a été réglé par le destin; il m'est seulement permis d'adoucir vos

chagrins; vous resterez en ces lieux enchantés, jusqu'à ce que vous puissiez rejoindre votre époux; les jours y seront si courts, que quelque impatience que vous ayez de revoir tout ce que vous aimez, vous n'aurez pas le temps de vous y ennuyer. En effet, Seigneur, poursuivit Zaral-Alriadh, j'ai passé plus de sept années dans le Palais de la Fée, qui ne m'ont pas paru sept semaines; & cette illustre Périze a tellement varié mes plaisirs, sa conversation est si charmante & si instructive, qu'il m'a été impossible de ne la pas regretter encore en la quittant. Il y a quatre jours que j'appris d'elle avec étonnement, que le terme auquel je devois vous retrouver alloit expirer: j'en pensai mourir de joie. Allez, me dit-elle en m'embrassant, allez rejoindre un époux qui vous adore, je vais dans l'instant vous faire transporter dans le Sérail du Sultan de Tangut votre oncle; le neveu du célebre Alroa-

mat que vous avez vû dans la grotte du bon Derviche, de concert avec moi, l'a instruit en rêve de votre arrivée, & de celle d'Abderaïm, qui ne sera pas long-temps sans être conduit dans les mêmes lieux, d'une maniere encore plus extraordinaire. Vous retrouverez bientôt après votre fils dans une condition, à la vérité fort indigne de lui; mais quoiqu'elle soit très-dangereuse, ses mœurs n'y ont point été corrompues.

En effet, illustres Périzes, poursuivit Abderaïm, tout s'est passé comme la Fée l'avoit dit à la Princesse mon épouse, & il n'y avoit gueres que vingt-quatre heures que j'avois retrouvé ma chere Zarat-Alriadh, quand nous promenant l'un & l'autre dant les jardins du Sultan de Tangut, nous nous sommes sentis enlevés par les Génies qui obéissent à vos ordres, & nous avons été transportés en moins de deux minutes dans ce superbe Palais, où nous avons

enfin retrouvé notre cher Mouïad.

Seigneur, dit alors Cothrob à Abderaïm, je puis vous assurer que nous avons eu tous un extrême plaisir au récit de vos aventures & de celles de la Princesse votre épouse, & que conformément à l'empressement que vous ayez l'un & l'autre de revoir le Sultan de Carizme, nous donnerons dans peu les ordres nécessaires pour y faire reconduire; mais il est temps de nous retirer, & la journée de demain doit être remplie d'événemens si singuliers, que je crois que vous ne serez pas fâché d'en être spectateurs; je vous invite donc, ainsi que tous les Princes & Princesses qui sont ici présens, de ne pas manquer de vous y rendre. Chacun alors s'étant retiré, & l'Iman ayant fait mêler de la décoction de Bueng dans des liqueurs qu'on servit à la troupe des Danseuses, & fait mettre dans la poche de chacune d'elles & de leurs Directrices deux cens pieces

d'or, on les enleva pendant leur sommeil, & on les reporta tous dans le Karavenserail de Cambaye, à l'exception d'Ildiz & de Massoud; car pour Mouïad il avoit passé dans l'appartement d'Abderaïm & de la Princesse sa mere, dès le jour de leur arrivée dans le Palais.

LXXXIV. & DERNIERE SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire d'Oguz, & des cinq Sultanes.

ENFIN le lendemain qui étoit le jour marqué par le Sultan Oguz pour l'ouverture de son Testament, étant arrivé, Cothrob se rendit dans le Sallon, suivi des Sultanes, d'Acsou, de Schirin & de Bathal; il y trouva tous les Princes & Princesses, Ildiz & Massoud: Ecoutez-moi tous, Seigneurs, avec attention, leur dit-

ir, & que personne ne m'interrompe: il est temps que les illusions cessent, vous n'êtes pas dans le Ginnistàn, comme vous avez pû le croire; c'est ici le Sérail du Sultan de Cambaye, qui a disparu de devant les yeux de ses Sultanes & de ses enfans; il y a aujourd'hui quatre mois accomplis, & il s'est passé dans ces lieux des aventures merveilleuses; c'est par le pouvoir que me donne l'anneau de Salomon que vous voyez à mon doigt; aucun de vous ne doit ignorer l'autorité qu'il donne à celui qui le possede, puisque toute la nature lui est soumise, & qu'il commande aux élémens & aux peuples qui les habitent, avec autant de droit qu'en avoit ce Sultan dont la science & la sagesse étoient immenses. Oguz qui connoissoit toute ma capacité, m'a confié le souverain pouvoir jusqu'à ce jour; suivant ses intentions, je le vais remettre à celui à qui il appartient légitimement; mais avant cela, il est bon

que les Sultanes dévoilent en ce moment leurs sentimens.

Les quatre Sultanes se rappellant alors la perte qu'elles avoient faite du Sultan, ne purent s'empêcher de verser un torrent de larmes.

Illustre Cothroh, dit alors Gehernaz, la mémoire de notre cher Seigneur & Epoux nous est si précieuse, qu'il n'y en a aucune de nous qui ne donnât tout son sang pour le rappeller à la lumiere du jour; voilà ce que pensent Geansouz, Neubahar, Schehgeraz & moi; si elles ont peut-être paru moins affligées, leur douleur n'en étoit pas moins forte & moins sincere au fond de leur cœur; jugez donc si dans de pareilles dispositions, nous avons intention de passer dans les bras d'un autre homme? Non, Seigneur, ne nous faites pas l'injure de nous en croire capables. Nous avons fait notre possible pour que Goul-Saba pensât de même que nous, & qu'elle abandonnât la passion qu'elle ressent

pour un homme tout-à-fait indigne d'elle; il seroit aussi à souhaiter que le Prince Bathal son fils fût moins entêté de la jeune Ildiz; mais nos remontrances souvent réïtérées, n'ont rien opéré sur l'un ni sur l'autre. Goul-Saba est tellement éprise des charmes de Massoud, qui se trouvant très-honoré de son choix, ne demande pas mieux que de lui donner la main, & le jeune Prince autorisé par l'exemple de sa mere, est devenu si passionné pour Ildiz, qu'il n'y a pas moyen de leur faire entendre aucune raison, ni de les faire rentrer en eux-mêmes.

Voilà, sage Iman, quels sont nos véritables sentimens; & comme par toutes les merveilles que nous avons vûes opérées par votre moyen, nous sommes parfaitement convaincues que vous êtes très-puissant auprès de notre Prophête, nous vous supplions d'obtenir de lui qu'il nous tire de ce monde; depuis la perte de notre au-

guste Epoux, nous y avons trouvé trop d'amertume, pour souhaiter d'y faire un plus long séjour. Je me garderai bien, sages Sultanes, reprit Cothrob, de lui demander une pareille grace; au contraire que l'épée de l'Ange de la mort puisse s'enrouiller en votre faveur!... Que les Sultanes sont insensées! dit Goul-Saba en interrompant l'Iman, de vouloir mourir, parce qu'elles ont perdu leur Epoux; il y a long-temps que mon fils & moi nous avons pris notre parti là-dessus, & malgré tout ce qu'elles ont pris la peine de nous représenter à ce sujet, nous sentons que, sans notre union avec Ildiz & Massoud, il n'y a pas pour nous de véritable félicité, & rien n'est capable de nous détourner de notre résolution. Eh bien donc, reprit alors Cothrob, puisque, sans vouloir réfléchir sur la bassesse de vos sentimens, vous persistez l'un & l'autre dans votre aveuglement, ouvrons le Testament du

Sultan votre époux, & exécutons ses volontés à mesure qu'elles nous seront connues; c'est l'ordre secret que j'ai reçu de lui, lorsqu'il le déposa entre mes mains. Je vous en prie, repliqua vivement Goul-Saba. Comme les quatre mois nous ont paru d'une longueur extrême, nous souhaitons ce moment avec une impatience extraordinaire. Je vais la satisfaire, dit l'Iman; alors ayant montré aux Sultanes que le cachet du Sultan étoit bien entier, il ouvrit le paquet, & y lut ce qui suit.

Notre saint Prophéte (que son nom soit à jamais glorifié, & que sa Religion s'étende depuis Caf jusqu'à Caf), m'a révélé avant que de me séparer de vous, mes cheres Sultanes, une partie de ce qui arrivera dans ce Serail. Le Sultan d'Ormuz doit s'y rendre; son amour pour la Princesse Acsou ma fille est approuvé par l'Envoyé de Dieu; qu'ils soient unis ensemble dans le moment, & que ce Mo-

narque (a) *rompe le voile dont elle est couverte.*

Approchez, Seigneur, dit alors Cothrob au Prince Cazan-Can, & recevez de ma main la Princesse qu'Oguz vous donne pour épouse; si la pudeur ne lui a pas permis jusqu'à présent de vous faire connoître tout ce qu'elle ressentoit pour un aussi grand Monarque, elle peut aujourd'hui sans rougir avouer que votre personne lui est extrêmement chere.

Cazan-Can étoit si ému, qu'il croyoit avec les autres Princes, que tout ce qui passoit en ce moment, étoit l'effet d'un rêve plutôt qu'une réalité: mais l'Iman qui lisoit au fond de son ame, le tira bientôt de cette erreur. Ce n'est point une illusion comme vous le pensez, Seigneur, lui dit-il, vous allez véritablement

(a) Cette expression est orientale, & veut dire, qu'il jouisse de tous les Droits que le Mariage lui donne sur cette Princesse.

devenir l'époux de la Princeſſe de Guzarate, ſi vous le voulez être. Si je le veux! s'écria Cazan-Can. Ah! ſage Vieillard, vous connoiſſez aſſez toute la violence de mon amour, & vous n'ignorez pas que je mourrois de douleur ſi l'adorable Acſou y avoit la moindre répugnance; loin d'en avoir, Seigneur, reprit-elle modeſtement, j'oſe vous aſſurer que je n'aurois jamais été heureuſe, ſi les ordres du Sultan mon pere ne s'étoient pas trouvés d'accord avec les ſentimens de mon cœur. Le Sultan d'Ormuz fut tranſporté de joie à une déclaration ſi naïve, il baiſa reſpectueuſement la main de la Princeſſe; & l'Iman après les avoir uni, ayant fait connoître qu'il alloit continuer la lecture du Teſtament d'Oguz, il ſe fit un profond ſilence. *Mes Sultanes (que le Tout-puiſſant les regarde avec bonté) peuvent dès ce moment jouir de la liberté que je leur ai donnée de diſpoſer d'elles mêmes,*

je romps tous liens qui les attachoient à moi; qu'elles songent seulement à ne se point deshonorer par un indigne choix; si cependant quelqu'une d'elles oublie qu'elle a été l'épouse du Sultan de Guzarate, que l'Iman la marie, & qu'elle sorte sur-le champ du Sérail, pour ne pas faire rougir les autres par sa présence.

Goul-Saba allant alors prendre Massoud par la main : voilà le Successeur que je donne au Sultan, dit-elle avec une effronterie dont les quatre Sultanes furent indignées ; je fais très-peu de cas de la morale d'Oguz ; comme je vais quitter ces tristes lieux, je ne feindrai point de dire que je m'y toujours déplu, & que si l'autorité du Sultan ne m'y avoit pas retenue, je n'y serois jamais restée de son vivant, & encore moins après sa mort.

Les Sultanes étoient prêtes à faire à Goul-Saba les reproches les plus sanglans, lorsque Cothrob les arrê-

tant : laissez-la se contenter, leur dit-il ; c'est la punir suffisamment de permettre qu'elle se déshonore elle-même ; alors il l'unit à Massoud, ensuite il continua de lire ainsi.

Schirin regnera après moi .... pour Bathal, attendu qu'il n'est pas mon fils, mais bien celui d'un vil Musicien, je n'y prends aucun intérêt.

A la lecture de cet article, les Sultanes furent si surprises qu'elles ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement. Bathal n'est pas fils d'Oguz, s'écrièrent-elles ? Eh bien non il ne l'est pas, reprit Goul-Saba, sans témoigner aucune pudeur de cet aveu ; j'avois un amant avant que d'entrer au Sérail, & j'étois déjà enceinte quand on me présenta à votre Sultan : ainsi comme je puis seule disposer de mon fils, & que je consens à son hymen avec Ildiz, je prie l'Iman de vouloir bien les unir sur-le-champ.

Cothrob ayant exécuté dans le moment les intentions de Goul-Saba; comme nous sommes à présent tous contens, s'écria-t-elle, nous pouvons donc mon fils & moi, sortir de cette honorable prison? Rien ne vous en empêche, répondit l'Iman, si le Sultan de Guzarate vous en donne la permission; je crois Schirin trop raisonnable pour s'y opposer, reprit l'épouse de Massoud: nous ne nous entendons pas, dit alors Cothrob; & comme nous approchons du dénouement de cette histoire, vous allez voir celui dont votre sort dépend encore; en ce moment la porte du Sallon qui donnoit dans la Mosquée s'étant ouverte, l'on en vit sortir le Sultan Oguz.

Il est impossible de bien représenter ce qui se passa alors dans le cœur des Sultanes: si celui des quatre anciennes qui s'évanouirent d'abord à une vue si peu espérée, parut ensuite touché d'une extrême

joie

joie de revoir ce qu'elles prenoient pour l'ombre de leur Epoux, Goul-Saba en fut si émue & si étonnée, que peu s'en fallut qu'elle ne mourût de frayeur : pour Bathal, il resta comme une Statue de marbre.

Sultanes, dit alors Oguz, je ne suis pas encore entré dans l'abîme du néant, j'ai voulu auparavant connoître à fond l'intérieur de vos cœurs ; j'y suis parvenu par une mort feinte, pendant laquelle aucune de vos actions, ni aucun de vos discours ne m'est échappé : voilà tout le mistere, l'Iman a conduit le reste. Ces paroles qui rappellerent les quatre Sultanes à la vie, qu'elles souhaitoient de perdre il n'y avoit qu'un moment, redoublerent l'effroi de GoulS-aba. Confuse au-delà de toute expression, elle fut quelque tems sans faire aucun mouvement, ensuite se jettant aux pieds du Sultan, elle y demeura prosternée dans un profond silence, & attendant avec crainte la punition

des insolens discours qu'elle avoit tenus au sujet d'Oguz. Relevez-vous, indigne Goulsaba, lui dit alors le Sultan, & cessez de craindre pour votre vie; quoique votre lâche conduite, & la maniere dont vous vous êtes plusieurs fois exprimée en parlant de moi, méritent la mort, je ne veux pas souiller mes mains en versant un sang aussi abject que le votre; oubliez seulement pour jamais, que vous ayez eu l'honneur d'entrer dans mon lit, & suivez sans contrainte le lâche penchant qui vous entraîne; fille d'une femme publique, amante autrefois d'un Baladin, épouse aujourd'hui d'un homme de la même profession, allez exercer un métier qui vous convient, pour lequel vous étiez née, & finissez vos jours infortunés avec votre digne fils, sur un Trône de Théâtre, puisque vous n'avez pas mérité de les finir sur celui de Guzarate. Vous, sage Cothrob, dont je connois le pouvoir sans bornes,

obligez-moi d'éloigner pour toujours de mes yeux des objets dont la présence me choque, m'irrite & me fait rougir, & qu'avec la Troupe que vous avez renvoyée au Karavenferail, ils soient dans ce moment transportés si loin, que je n'en entende jamais parler.

A peine Oguz eut achevé, qu'au grand étonnement des Spectateurs, Goul-Saba, Massoud, Ildiz & Bathal disparurent du Sallon où ils étoient, & le Sultan s'étant tourné vers ses autres femmes: Adorables Sultanes, leur dit-il, en versant des larmes qu'il ne pouvoit retenir, pardonnez les foiblesses que j'ai eu pour Goul-Saba & pour son fils; qu'elles vous fassent connoître la misere de l'homme, combien il est sujet à se tromper, & rendez-moi toute votre tendresse, si la tendresse que j'ai tenu à votre égard a été capable de la diminuer. Nullement, Seigneur, reprit Gehernaz; je suis caution pour les

trois Sultanes, qu'elles & moi nous n'avons jamais cessé un seul moment de vous aimer de l'amour le plus parfait; plût au Ciel que le temps qui détruit tout, n'eût pas altéré, sur nos visages & sur nos personnes, cette fraicheur & cette beauté qui nous attiroient autrefois vos regards & vos soins; & que, pourvus des graces les plus brillantes, nous eussions le bonheur de vous plaire, à quelqu'âge que vous puissiez parvenir. Ah ! s'écria Oguz, cela n'est pas nécessaire, belle Gehernaz; depuis que mon aveuglement est dissipé, & que j'ai recouvré l'usage de ma raison, vous me paroissez toutes aussi aimables que le premier jour que je vous vis, & je prie notre souverain Prophête de me punir de la mort la plus misérable, si jamais je vous fais la moindre infidélité. Pour vous, Sultan d'Ormuz, vous qui avez si visiblement éprouvé les bontés de l'Envoyé de Dieu, je vous donne

Acſou, avec d'autant plus de plaiſir que le ſage Cothrob, dont les lumieres pénétrent juſqu'au fond des cœurs, m'a aſſuré qu'elle ſeroit parfaitement heureuſe avec un auſſi puiſſant Monarque : à l'égard du Prince de Viſapour & de ſon illuſtre épouſe, je leur dois quelques excuſes de les avoir retenu ſi long-tems dans ces lieux, que le pouvoir immenſe de Cothrob leur faiſoit paroître enchantés; quand ils ſouhaiteront de prendre la route de Viſapour, cet illuſtre Philoſophe, neveu du grand Alroamat, & qui, après avoir regné à la Chine, a quitté ce trône pour le remettre à ſes enfans, & pour jouir de lui-même, les fera tranſporter dans leurs Etats.

Il n'y eut aucun des Princes & des Princeſſes qui ne témoignât au Sultan la part qu'il prenoit dans l'événement preſent ; il reçut leurs complimens avec toute la politeſſe imaginable ; enſuite adreſſant la

parole au Prince Sehirin, après l'avoir embrassé tendrement : mon fils, lui dit-il, que mon exemple vous rende sage ; apprenez qu'il y a un âge où nous sommes presque toujours les dupes de notre amour propre, & que nous devons cesser de vouloir plaire quand le tems nous a rendu d'une figure qui n'est plus aimable. Mais laissons-là cette morale, & consacrons le reste de ce jour à la joie & au plaisir que je ressens de voir la Princesse ma fille, épouse d'un aussi grand Prince.

L'on servit ensuite une superbe collation, qui dura bien avant dans la nuit ; & Cothrob ayant été placé auprès des Sultanes, il leur fit présenter, ainsi qu'au Sultan, du Sorbet, composé avec de l'eau (*a*) d'une fon-

(*a*) Dans les Voyages fameux du sieur Vincent le Blanc Marseillois, Partie 3, folio 73, en parlant de la Floride, découverte en 1496 par Sebastien Cabot, Pilote du Roi

taine, dont lui seul avoit la connoissance & savoit la propriété. A peine en eurent-elles bû, que se regardant

---

d'Angleterre, voici ce que dit ce Voyageur. *Seulement je raconterai une merveille de ce Pays, attestée par le Jurisconsulte* Aylion, *le Licentié* Figueroa, *& autres Espagnols de qualité, d'une fontaine de Jouvence, dont l'eau étant bue, non-seulement remet les malades en santé, mais même rajeunit les vieilles gens, & répare les forces & la vigueur perdue, comme ils en rapportent plusieurs exemples.*

La découverte de cette Isle, selon Noblot, tome 5, folio 517 de sa Géographie universelle, n'est point attribuée à Cabot, mais bien à Jean Ponce de Leon, lequel trouva la Floride, ainsi nommée, parce qu'elle étoit toute couverte d'herbes & de fleurs, en cherchant inutilement pendant six mois une Fontaine qu'on disoit être dans l'*Isle Bosuque*, dont, selon le bruit qui couroit alors, l'eau rajeunissoit; d'autres croient que ce fut Ferdinand Soto qui découvrit cette Isle.

Il y a apparence que c'est de l'eau de cette Fontaine que Cothrob fit boire au Sultan de Guzarate & aux quatre Sultanes.

l'une l'autre, & jettant les yeux sur Oguz, elles resterent immobiles d'étonnement; une beauté mâle ornoit le visage du Sultan; il se sentit tout différent de ce qu'il étoit, il n'y avoit que quelques momens; avec toutes les graces de la jeunesse, il vit renaître en lui la force & la vigueur d'un homme de trente ans au plus, & les Sultanes se trouverent dans le même degré de beauté & de perfection, dont elles jouissoient lorsqu'elles avoient épousé le Sultan de Guzarate: leur surprise fut si grande, qu'elles furent quelques tems sans en pouvoir marquer leur reconnoissance à l'Iman; mais enfin revenant de leur étonnement: Sage Vieillard, lui dirent-elles, ce n'étoit pas assez faire pour nous, de nous rendre le cœur d'Oguz vous avez voulu mettre le comble à vos bienfaits, en nous redonnant tous les agrémens dont nous avions besoin pour lui plaire, & que le tems avoit effacé en nous; & pour faire que no-

tre satisfaction soit réciproque, vous faites jouir le Sultan notre époux des mêmes avantages; que de graces n'avons nous pas à vous rendre ? Et comment pourrons-nous acquitter envers vous de pareils bienfaits ? Belles Sultanes, reprit Cothrob, je croirois n'avoir rien fait, si après avoir dessillé les yeux d'Oguz sur le compte de Goul-Saba & de Bathal, qui sont actuellement avec leur troupe aux portes de Balsora, je n'avois pas rendu au Sultan & à vous, tous les dons que dans votre jeunesse vous aviez reçu des mains de la nature; au lieu de vous faire boire de l'eau de Jouvence, que ne m'a-t-il été permis de vous faire goûter de celle de la fontaine appellée d'Holmat (*a*), que le grand Mo-

(*a*) La fontaine d'Elie & celle de d'Holmat dans les Romans Orientaux est la même. Les Sectateurs de Mahomet nomment ce Prophête Khedhar, à cause de la durée immortelle de sa vie, qui le maintient toujours dans un florissant au milieu d'un Pa-

marque d'Houlcarnein chercha envain & de laquelle Khedher ayant bu à longs traits, il devint immortel ; mais Dieu ne veut accorder cette grace qu'à un très-petit nombre de ses favoris ; nous naissons tous pour mou-

---

radis ou Jardin élevé que l'on pouvoit prendre pour le Ciel même suivant un Poëte Turc qui a parlé ainsi : *Gardez-vous de croire que la terre soit votre domicile, votre véritable demeure n'est autre que le Ciel : efforcez vous d'arriver par votre vertu où est Elie, c'est dans ce Jardin élevé que votre place est marquée.* Au reste, cette fontaine si célebrée dans les Romains Orientaux, est située dans le Modhallam, c'est-à-dire, la mer obscure & ténébreuse : c'est ainsi que les Arabes appellent l'Océan Atlantique, à cause, dit-on, que personne ne fait ce qui est au delà. Cependant l'Auteur des *Khiridat Al-Agiaib*, assure que c'est dans cette région ténébreuse, qu'il appelle d'Holmat, que se trouve cette fontaine de vie qui procura l'immortalité à Khedher, quoique la plûpart des Géographes Orientaux placent cette fontaine dans l'Orient.

Bibliotheque Orientale, folio 481 & 593.

vir, & puisque le miroir d'Alexandre (a) a été rompu, nous ne devons pas nous flatter de l'immortalité que l'on croyoit accordée à cet ouvrage, auquel la fortune de la Ville d'A-

---

(a) Le Géographe Persien, au climat troisieme, parlant d'Alexandrie, où ce climat commence, dit que dans cette Ville, qu'Alexandre fit bâtir sur le bord de la Mer Mediterranée, ce grand Prince fit construire un Phare qui passoit pour une des merveilles du monde ; que sa hauteur étoit de cent quatre vingt coudées, au plus haut duquel il fit placer un miroir fait par art Talismanique, & que la Ville d'Alexandrie devoit toujours conserver sa grandeur & sa puissance tant que cet ouvrage merveilleux subsisteroit. Quelques-uns ont écrit que les vaisseaux qui arrivoient dans ce Port se voyoient de fort loin dans ce miroir. Quoi qu'il en soit, il est fort célébre chez les Orientaux, & un Poëte Turc décrivant la caducité des choses du monde, dit : *Enfin le miroir d'Alexandre n'a-t-il pas été rompu?* Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne s'est brisé qu'un peu avant que les Arabes se rendissent maîtres d'Alexandrie, ce qui arriva l'an 19 de l'Hégire, c'est-à-dire, de la fuite de Mahomet.

lexandrie étoit fort attachée. Faisons donc de bonnes œuvres pendant que nous jouissons d'une vie passagere ; elle nous doit conduire à une autre dans laquelle le Prophête nous promet des délices de la vûe desquels Abderaïm a joui pendant un tems si considérable ; & ce qu'il vous en a rapporté, doit nous exciter tous à mériter par notre attachement à sa Loi, d'être admis dans ce séjour des bienheureux.

Le Sultan ayant à son tour témoigné à Cothrob, combien il étoit sensible à ses bontés, crut devoir lui parler ainsi : Si je ne connoissois pas le cœur de Schirin, je m'imaginerois que la situation où je me trouve en ce moment, lui feroit de la peine ; l'âge où j'étois, pouvoit faire croire à tout autre qu'à lui, qu'il ne séroit pas long-tems à monter sur le Trône de Guzarate, ma mort même, qu'il avoit lieu de croire certaine, lui avoit déja donné sur cet Empire un

droit que je ne lui ôte qu'à regret; mais, illustre Cothrob, si en me rendant tous les avantages de la jeunesse, vous avez paru reculer ses espérances, je crois que vous ne désaprouverez pas que je les raproche en l'associant au Trône; je déclare donc que je veux dès aujourd'hui partager avec lui l'Empire de Guzarate. Ah! Seigneur, s'écria Schirin en se jettant aux pieds du Sultan, ne croyez pas que séduit par l'impatience de regner, je ressente le moindre chagrin de vous voir en l'état où vous êtes à présent. Que le Ciel lance sur moi ses foudres, si j'ai jamais eu des pensées aussi criminelles; & pour vous en bien convaincre, permettez qu'en restant votre premier sujet, je vous donne par mon respect, ma soumission & mon obéissance, des preuves convainquantes du peu d'empressement que j'ai de regner... Non, mon fils, reprit Oguz en l'interrompant, je

ne vous accorderai pas cette demande; je suis si persuadé de la bonté de votre cœur, que je veux absolument vous associer à l'Empire. Levez-vous donc, il ne convient pas qu'un Sultan soit dans la posture où vous êtes, & obéissez-moi sans replique pour la derniere fois.

Schirin à ce nouvel ordre se leva, & après avoir baisé respectueusement la main d'Oguz, ce bon pere l'embrassa tendrement, & pria Cothrob de faire savoir à ses sujets la dignité à laquelle il venoit d'élever le Prince.

L'Iman ayant dans le moment donné ses ordres au premier Visir, pour qu'ils fussent publiés le lendemain, on ne peut concevoir quel plaisir ressentit tout le peuple de Cambaye à cette nouvelle; il la témoigna par mille cris de joie; & tous les Princes, après avoir été témoins pendant près d'un mois des Fêtes qui furent ordonnées à ce sujet, & pendant tout

ce temps avoit marqué au Sultan de Guzarate, & à Gothrob dans toutes les occasions, combien ils étoient reconnoissans de leurs bontés, firent connoître au dernier, que leur présence pouvoit être nécessaire dans leurs Etats.

Ce grand homme n'eut pas plutôt ordonné aux génies soumis à son pouvoir de se charger de leur conduite, qu'ils furent dans le moment transportés Gothbedin & Canzadé à Vilapour; Abderaïm & Zarat-Alaiadh à Carizme; Zem-Alzaman & Zendehroud à Kasgar; & Cazan-Can, Acsou, Karabag, Albaert, Gulendam, & Aboul-Assam à Ormuz; & chacun d'eux avec leurs épouses, ainsi qu'Oguz avec les quatre Sultanes, passerent jusqu'à une extrême vieillesse, des jours heureux & dignes d'envie.

FIN.

A LILLE, de l'Imprimerie de H. LEMMENS.

PERMISSION SIMPLE.

FRANÇOIS-CLAUDE-MICHEL-BENOIT LE CAMUS DE NEVILLE, *Chevalier, Conseiller du Roi, en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaires de son Hôtel, Directeur de la Librairie & Imprimerie.*

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777; *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons au Sr. LEHOUCQ, Libraire à Lille, de faire faire une Edition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Les Mille & une Soirées, Contes Mogols*, laquelle édition sera tirée à deux milles exemplaires, en *trois* volumes format in-douze, & sera finie dans le délai de deux ans; à charge par ledit Sr. LEHOUCQ, d'avertir l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Lille, du jour où l'on commencera l'Impression dudit Ouvrage, au desir de l'Article XXI, de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales*; de faire ladite édition absolument conforme à celle de Paris 1765; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliothèque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Lille, d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, & de la faire enrégistrer dans deux mois pour tout délai, sur les régistres de ladite Chambre Syndicale de Lille : le tout à peine de nullité.

Donné à Paris le 18 Mars 1781.

NEVILLE.

Par Monsieur le Directeur-général.

DE SANCY, Secrétaire-général.

Enrégistré sur le Régistre de la Chambre Syndicale de Lille, le 31 Mars 1781.

L. DANEL, *Syndic.*

